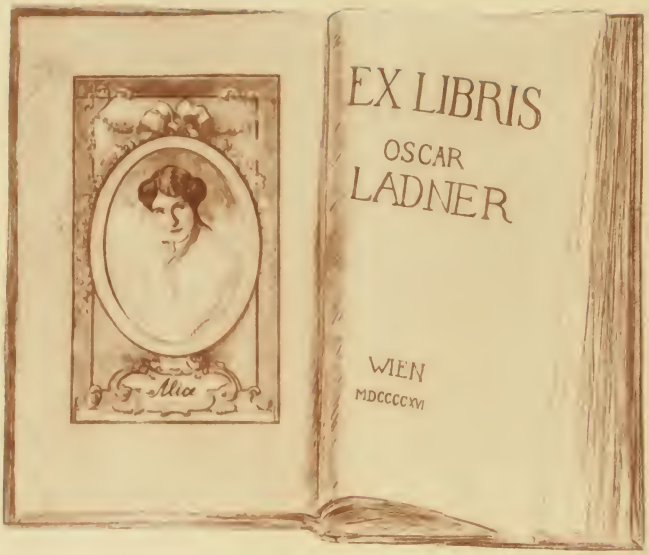
Mia
EX LIBRIS
OSCAR
LADNER
WIEN
MDCCCCXVI

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/uvresdesalomonge04gess

ŒUVRES

DE

SALOMON GESSNER.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

ŒUVRES

DE

SALOMON GESSNER.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.

AN VII.

ÉVANDRE ET ALCIMNE,

PASTORALE.

PERSONNAGES.

Pyrrhus, prince de Krissa, et père d'Évandre.
Évandre, cru fils de Lamon.
Alcimne, crue fille de Chloé.
Arates, ami de Pyrrhus et père d'Alcimne.
Lamon, berger.
Chloé, bergère.
Le capitaine des gardes de Pyrrhus.
Un courtisan.
Un autre courtisan.
Un savant.
Deux suivantes.
Milon, berger.

La scène représente un lieu solitaire planté d'arbres.

ÉVANDRE ET ALCIMNE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

LAMON, CHLOÉ.

CHLOÉ.

Ou allez-vous, mon voisin, avec cet air pensif et occupé ? Il est vrai que nous autres gens de la campagne nous avons toujours quelque chose à faire, si nous voulons que nos troupeaux et notre petit bien soient en bon état.

LAMON.

C'est parler en femme sensée : notre vie, en effet, est toujours active. Je viens, dans

ce moment, de remplir un devoir sacré auquel je ne manque jamais. J'ai offert à Pan les premiers fruits des cinq jeunes arbres que j'ai plantés en mémoire du jour où Évandre, le fils de mes soins, m'a été confié. Ils ont dix-huit ans, et ils sont d'une si belle venue, qu'il semble que les dieux veulent me donner un heureux présage pour l'avenir.

CHLOÉ.

Les dieux récompensent ta piété; ils encouragent toujours l'homme droit qui les honore; mais il semble qu'on doive être plus religieux encore à leur égard, quand on est dans l'attente de quelque grand événement. Comment se terminera celui qui nous tient en suspens? car nous pouvons ici, sans rien craindre, nous entretenir de notre secret. (Elle regarde autour d'elle.) Quel sera le sort d'Alcimne, qui est aussi la fille de mes soins, si les dieux me conservent assez long-temps pour le voir éclairci? Il y a seize ans qu'on me l'a con-

fiée : « Veillez sur elle, m'a dit celui qui me l'a remise, comme sur un dépôt bien cher ; vous travaillerez pour votre bonheur à venir. Renfermez sur-tout ce secret dans votre cœur ».

LAMON.

Les dieux ont sûrement de grandes vues sur eux. Évandre est le plus beau des bergers de la contrée : il est beau comme la statue du temple de Delphes, et sage comme un homme à qui les années ont donné de l'expérience. Intrépide comme Hercule, il se battroit contre un lion ; il n'a point son égal à la lutte, à la course et dans tous les exercices qui demandent de la force et de la légéreté : pour ses chansons, on croiroit qu'Apollon les lui inspire en songe.

CHLOÉ.

Alcimne n'a pas moins d'avantages sur les jeunes filles de nos campagnes ; belle comme les Graces, elle réunit en elle seule tous les agrémens qui parent une bergère

accomplie : elle l'emporte sur ses compagnes, comme la rose l'emporte sur les fleurs de nos prairies.

LAMON.

Leur amour me cause des inquiétudes, en même temps qu'il me donne des espérances. Peut-être est-ce la volonté des dieux qu'ils s'aiment : mais.... nous ne la connoissons point. Je me flatte que les destins ne les sépareront pas : cependant ce n'est point à nous à régler leur sort, comme s'ils nous appartenoient : on nous les redemandera peut-être bientôt. Nous ne pouvons donc consentir à leur union, et il faut même nous résoudre à éloigner leurs espérances.

CHLOÉ.

Rien n'est plus raisonnable, Lamon. J'espère que nous touchons à l'instant où ces secrets nous seront connus. Je suis naturellement impatiente : aussi je souhaite encore plus que toi que ce moment arrive.

LAMON.

Les dieux régleront tout pour le mieux. Quelle seroit ma douleur, si mes espérances étoient trompées! Combien ils méritent l'un et l'autre d'être heureux! Qu'il est affligeant pour moi de ne pouvoir favoriser leurs tendres desirs! Il faudra bien avoir recours à quelque prétexte pour couvrir nos refus. J'ai toujours eu horreur du mensonge; celui que j'imagine est innocent; le ciel nous le pardonnera. Nous leur dirons à tous les deux que, dans la même nuit, nous avons eu un songe qui ne nous permet pas de les unir.

CHLOÉ.

Le prétexte est bien trouvé : dès que nous sommes obligés de les tromper, nous ne pouvons employer de meilleur moyen; autrement nous ne pourrions nous défendre de leurs instances. Mais, adieu : il faut que je retourne à mon jardin. Voici ton fils qui vient; pour n'en être pas vue, je vais passer derrière cette haie.

LAMON.

Je m'en vais aussi. Je veux échapper aux prières qu'il ne manqueroit pas de me faire.

SCÈNE II.

ÉVANDRE, seul.

Je la cherche en vain depuis long-temps. Elle n'est point ici; elle n'est point à la fontaine, ni sous ces noisettiers; elle devoit y venir cependant. Sa mère l'a peut-être occupée à dessein à quelque ouvrage. (Il regarde autour de lui.) J'en suis presque sûr. D'un autre côté, mon père m'évite; il paroît craindre que je ne lui parle d'Alcimne. Je ne sais que penser de tout cela. Trouveroit-il mauvais que j'aimasse la plus aimable des bergères? Mais lui-même lui donne la préférence sur toutes ses compagnes. Cette conduite m'inquiète, m'in-

quiète fort. Mais où est-elle? Elle ne vient pas. Je vais, en l'attendant, graver son nom sur l'écorce unie de cet arbre. (Il tire un couteau de sa pannetière.) Tu porteras son nom et le mien, arbre fortuné; sois le plus beau de tous les arbres d'alentour : tu n'as point à craindre les coups de la hache; le passant dira en te voyant : « Cet arbre est consacré à l'Amour ».

SCÈNE III.

ALCIMNE, ÉVANDRE.

(Pendant qu'Évandre grave sur l'arbre le nom d'Alcimne, elle survient, se glisse légèrement derrière lui, et lui met les deux mains sur les yeux.)

ALCIMNE.

DEVINE qui c'est?

ÉVANDRE.

O Alcimne! ô ma chère Alcimne!

ALCIMNE.

Tu te trompes.

ÉVANDRE.

Non, je ne me trompe pas. Où es-tu donc restée si long-temps?

ALCIMNE.

Eh bien! si tu ne te trompes pas, embrasse-moi. (Elle retire ses mains, et ils s'embrassent.) C'est le berger Milon qui m'a retenue : peut-être même me suit-il encore. Que son amour me pèse!

ÉVANDRE.

Dieux! le voici.

SCÈNE IV.

MILON, ALCIMNE, ÉVANDRE.

MILON à Alcimne.

Oh! je me doutois bien que tu trouverois ici Évandre. Évandre n'a point son égal à la lutte, à la course, pour le chant et auprès des bergères. Évandre, tu dois avoir déjà gagné bien des agneaux.

ALCIMNE.

Il y a long-temps que nous savons cela.

MILON.

Il faut que je vous fasse rire de la simplicité de Battus, qui, auprès de ce vieux chêne que vous voyez....

ALCIMNE.

Il y a un siècle que nous en avons ri. Mais.... que viens-tu faire ici?

MILON.

Oh! ne te fâche pas. Un regard d'amitié est tout ce que....

ALCIMNE le regarde d'un air dédaigneux.

Tu as ce que tu demandes. Va-t-en maintenant.

MILON.

Ah! ce n'est pas comme cela que je le voulois. Tu me traites aussi avec trop de mépris. Il faut que je te chante quelques couplets que ce matin....

ALCIMNE.

Mais, si je ne veux pas les entendre.

MILON.

Je ne les chanterai pas moins.

ALCIMNE.

Chante donc : je me suis bouché les oreilles.

MILON.

Évandre, tu as beau charmer toutes nos bergères, tu ne joues pas mieux de la flûte

Moreau del.

Le Mire sculp.

que moi. En voici une que je me suis faite avant-hier; elle est excellente. Elle m'a déjà fait gagner deux chèvres sur deux bergers que j'ai appellés en défi; et je suis sûr que tu t'avoueras vaincu toi-même: écoute....

ÉVANDRE.

Ah! sans t'écouter, je l'avoue.

MILON.

Tiens, je gage mes meilleures chèvres.

ALCIMNE.

Et moi tout un troupeau, qu'il n'est point d'homme plus insupportable que toi. Veux-tu donc babiller éternellement? Tu es comme une branche d'épines qui s'attache aux jambes du passant; il faut que je te traîne toujours après moi.

MILON.

Oh! je le vois bien, vous voulez être seuls.

ÉVANDRE.

Tu as été bien long-temps à le deviner.

MILON.

Je m'en vais. (Il s'en va et revient.) J'oublios justement quelque chose, qu'il faut que je vous conte. Hier le soleil se couchoit dans la mer lorsque j'allai sur le rivage, et....

ALCIMNE.

Tu n'as pas encore fini?

MILON.

Je n'ai pas commencé. J'étois donc sur le rivage, lorsque j'apperçus le pêcheur Asphalion qui tendoit ses filets. « J'ai vu, m'a-t-il dit, avant le coucher du soleil, cinq gros vaisseaux en pleine mer »; et il croit qu'ils aborderont sur notre rivage, s'ils n'y sont pas déjà....

ALCIMNE.

Mais.... rien ne les empêche d'aborder, ni toi de t'en aller.

MILON.

Restez donc seuls. (Il s'en va.)

SCÈNE V.

ALCIMNE, ÉVANDRE.

ALCIMNE.

Est-il enfin parti, ce babillard? (Elle regarde de tous côtés.) Oui ; mais dût-il m'écouter encore derrière ce buisson, je ne t'en ouvrirai pas moins mon cœur, mon bien-aimé. J'avois, je t'assure, autant d'impatience de te revoir, qu'en a une jeune serine de revoir ses petits, lorsqu'un méchant enfant l'a surprise et la retient dans ses mains. Il a beau la caresser, elle est inconsolable, et elle épie le moment où elle pourra s'échapper. Elle ne regagne pas son nid avec plus d'empressement que j'en ai eu à courir vers toi, et à me dérober à Milon, qui vouloit m'arrêter.

ÉVANDRE.

O ma bien-aimée ! qu'un amour aussi

tendre me rend heureux ! Tout-à-l'heure en passant près d'un rosier, j'y ai cueilli ces roses. Leurs boutons se touchoient et fleurissoient ensemble. Unies de la sorte, elles répandent, elles confondent leurs doux parfums; elles seront encore unies, même en se flétrissant. Place, ma bien-aimée, place sur ton sein cette image fidelle de notre amour.

ALCIMNE.

Oui, sans doute, je vais la placer sur mon sein. Vois comme elles sont belles ! C'est ainsi que notre union nous embellit.

ÉVANDRE.

C'est ainsi que nous passerons nos jours. Ils seront charmans comme le parfum de ces roses.

ALCIMNE.

Comme elles, nos cœurs unis s'épanouiront ensemble. Mais, dis-moi, m'as-tu attendue long-temps ?

ÉVANDRE.

Non. Mais quand je ne te vois pas, toutes les minutes sont bien longues.

ALCIMNE.

J'ai été bien effrayée, lorsque, venant ici, j'ai trouvé Milon derrière ce bosquet, lui que j'aime comme l'abeille aime le bourdon. Il étoit au milieu du chemin. « Toutes les bergères, m'a-t-il dit, qui passent dans ce sentier, pour droit de passage me doivent un baiser ». Laisse-moi donc aller, lui ai-je dit de mauvaise humeur : mais il n'en auroit rien fait, si je ne me fusse avisée de lui demander à qui appartenoit une genisse blanche que je voyois courir dans le marais, et qui s'étoit sûrement égarée. Il a regardé, et alors je me suis glissée derrière lui ; et j'étois déjà loin avant qu'il s'apperçût de ma ruse, lorsque l'odieux personnage a couru après moi de toutes ses forces. Mais tu as l'air tout pensif.

ÉVANDRE.

Moi ?

ALCIMNE.

Oui, toi : on croiroit que tu as quelque chose à dire, qui te fait de la peine. Allons, ne m'inquiète pas.

ÉVANDRE.

Moi.... je ne sais trop si je dois te le dire.

ALCIMNE.

Tu m'inquiéteras davantage si tu ne me le dis pas.

ÉVANDRE.

Eh bien ! je t'avouerai que ce qui m'inquiète, ce sont les retards qu'apporte mon père à notre bonheur. Il semble éviter de se trouver avec moi tête-à-tête ; et, quand il ne peut faire autrement, si je viens à lui parler de notre amour, il paroît troublé, et ne me répond que par des propos vagues.

ALCIMNE.

La conduite de ma mère me donne les mêmes inquiétudes.

ÉVANDRE.

Hier il offrit aux dieux les prémices des cinq arbres qu'il a plantés dans mon premier printemps. Le hasard m'amena dans le lieu où il faisoit son offrande. Pour ne point troubler sa piété, je restai caché derrière un buisson, et je l'entendis faire cette prière : « Dieux bienfaisans! exaucez mes vœux, et agréez mon offrande. Soyez favorables à mon fils; accomplissez, pour son bonheur, les destinées extraordinaires qui l'attendent ». Il continua de prier : mais le vent, agitant les feuilles, m'empêcha d'en entendre davantage.

ALCIMNE.

Ah! que je souhaite avec ardeur que le ciel exauce sa prière!

ÉVANDRE.

Quelles destinées m'attendent? Fassent

les dieux qu'elles soient heureuses ! Ah ! c'est ton amour seul qui peut faire mon bonheur.

ALCIMNE.

Mon bien-aimé, ne nous laissons point affliger par ces tristes pensées ; ne nous alarmons pas d'un malheur qui n'arrivera peut-être jamais. Allons, reprends ta gaîté ; souris à ton Alcimne. Écoute, chantons tour à tour la chanson que nous aimons tant.

ÉVANDRE.

Près de toi, j'oublie tous mes chagrins. Commence ; je chanterai après.

ALCIMNE.

Je vais commencer :

Quand Zéphyr et le printemps
Ont abandonné nos champs,
La triste Flore soupire ;
Le plaisir fuit, la rose expire.

C'est ainsi, mon bien-aimé,
Que mon cœur, en ton absence,
Par la douleur consumé,
Languit et meurt d'impatience.

ÉVANDRE.

Quand, au retour du printemps,
Zéphyr caresse nos champs,
Il console la nature ;
Il ranime la verdure.

Ainsi se calment mes soucis
Quand je te vois paroître :
De ta bouche un tendre souris
Me donne un nouvel être.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Oui, je t'aimerai toujours :
J'en fais serment par ce bocage,
Asyle de nos amours ;
Je ne serai jamais volage.

Oui, je t'aimerai toujours ;
J'en fais serment par ce bocage,
Asyle de nos amours :
Oui, je t'aimerai toujours.

ALCIMNE.

L'abeille diligente,
Quand l'hiver paresseux la condamne au repos,
Gémit dans l'attente
De la saison charmante,
Qui la rappelle à ses travaux.

Ta bergère fidelle,
Loin de tes yeux,
Gémit comme elle :
Son cœur, son tendre cœur sans cesse te rappelle,
Et te cherche en tous lieux.

ÉVANDRE.

Quand la rose vermeille
Exhale ses parfums, étale ses attraits,
L'abeille
S'éveille,
Et revole dans nos bosquets.

Ainsi ma tendresse,
A l'aspect enchanteur de tes jeunes appas,
Précipite mes pas :
Ainsi je m'empresse
A voler dans tes bras.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Oui, je t'aimerai toujours :
J'en fais serment par ce bocage,
Asyle de nos amours :
Je ne serai jamais volage.

Oui, je t'aimerai toujours :
J'en fais serment par ce bocage,
Asyle de nos amours :
Oui, je t'aimerai toujours.

SCÈNE VI.

ALCIMNE, ÉVANDRE, MILON.

MILON.

Vous avez fort bien chanté.

ALCIMNE.

Comment! tu es déjà revenu? ou bien, n'étois-tu pas parti? Le tour seroit assez familier.

MILON.

Je m'étois retiré; et, en revenant, je n'ai entendu que le dernier couplet de votre chanson.

ALCIMNE.

Mais que veux-tu donc, malheureux importun?

MILON.

C'est l'intérêt que je prends à ce qui te

regarde, qui m'a fait revenir. Vous vous amusez à chanter et à vous conter des douceurs sans faire attention à ce qui se passe autour de vous. N'entendez-vous pas d'ici tout le bruit qui se fait sur le rivage ?

ÉVANDRE.

A quelle occasion ?

MILON.

Les vaisseaux dont parloit Asphalion sont abordés.

ALCIMNE.

Eh bien ! en quoi cela nous intéresse-t-il ?

MILON.

En rien, dès que vous voulez encore vous moquer de moi.

ÉVANDRE.

Parle toujours.

MILON.

Je n'ai rien à dire.

ALCIMNE.

Oh, oh! tu joues l'homme piqué. Parle donc.

MILON.

Ces étrangers sont descendus à terre : ils dressent déjà leurs tentes sous l'allée de tilleuls, tout près d'ici. Je voulois vous prévenir, de peur qu'ils ne vous surprissent : nous ne connoissons pas leurs intentions, mais vous n'êtes pas ici en sûreté.

ALCIMNE.

Je te remercie de ton attention, Milon. Je suis en effet tout effrayée. Allons-nous-en.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

(On voit dans l'éloignement des tentes sous des arbres.)

PYRRHUS, ARATÈS.

PYRRHUS.

Que je suis impatient de revoir mon fils! Je puis actuellement me livrer sans danger à ma tendresse. L'oracle m'ordonna de le laisser dix-huit ans inconnu parmi des bergers; et voici le dix-huitième printemps qu'il vit parmi eux. Quand je l'y envoyai, il étoit aussi beau qu'on nous peint l'Amour. J'espère que les principes naturels de droiture et de vertu ne seront point altérés en lui.

ARATES.

Je suis aussi empressé de revoir ce jeune prince. Que nous serions heureux, si nous trouvions tous deux nos enfans dans l'état où nous les souhaitons! Il y a seize ans, comme vous le savez, que j'ai envoyé ma fille dans ces mêmes lieux, le ciel me l'ayant commandé dans un songe. Avant de m'embarquer avec vous, j'ai fait des sacrifices à mes dieux domestiques; ils m'ont apparu deux fois, et m'ont promis que mes vœux pour le bonheur de ma famille seroient accomplis.

PYRRHUS.

Daignent les dieux exaucer nos desirs! Peut-être mon fils renoncera-t-il à regret à la tranquillité dont il jouit parmi ces bergers, et à l'abri de ces ombrages frais. Les agrémens champêtres de ces lieux font sur moi des impressions si douces et si puissantes, qu'elles passent jusque dans mon ame. Je crois respirer un air plus

pur et plus sain dans cet asyle de la belle et simple nature. Je sens ici ce qu'on éprouve en revoyant son pays natal, après une longue et triste absence.

ARATES.

Notre genre de vie, en effet, est si éloigné de la simplicité primitive, qu'elle nous paroît tout-à-fait étrangère; elle doit produire une impression extraordinaire sur l'ame de quiconque y revient une fois, si cependant il n'a pas étouffé, dès sa tendre jeunesse, le goût de cette noble simplicité.

PYRRHUS.

Il y a déjà une heure que j'attends mon fils. Je vois venir un jeune homme qui me paroît si beau, que, si c'est lui, tous mes desirs sont exaucés. Il vient droit à nous.

SCÈNE II.

PYRRHUS, ARATES, ÉVANDRE.

ÉVANDRE.

JE vous salue, messieurs.

PYRRHUS.

Bonjour, jeune berger. Est-ce la curiosité ou quelque affaire qui te conduit vers nous ?

ÉVANDRE.

C'est la curiosité. C'est toujours une nouveauté pour nous de voir des gens de la ville. Mais, dites-moi, messieurs, n'êtes-vous pas venus avec le prince de Krissa, qui aborda hier sur notre côte ?

ARATES.

Oui.

PYRRHUS.

Dis-moi, berger, ne renoncerois-tu pas

volontiers à la triste vie que tu mènes ici, pour nous suivre à la ville?

ÉVANDRE.

Moi? Ha! ha! je m'en garderai bien. J'allai une fois à Delphes, lorsque je n'étois encore qu'un jeune enfant. J'étois émerveillé de tout ce que j'y voyois: mais je ne changerois pas notre beau pays pour la ville, où il faut parcourir tant de rues avant d'arriver dans la pleine campagne.

PYRRHUS.

Que tu es simple! tu te feras aisément à la vie qu'on y mène.

ÉVANDRE.

Je n'irois qu'avec peine habiter parmi des gens qui ont une façon de vivre toute différente de la nôtre. Ils rient de notre simplicité. Nous sommes cependant aussi heureux qu'ils le sont; ils ont besoin de tant de choses pour l'être: mais nous, nous sommes contens de ce que nous avons;

nous cultivons en paix nos champs; nous soignons nos troupeaux, et leur fécondité est le salaire de nos travaux. A entendre ces gens, notre abondance n'est que pauvreté; cette idée est assez singulière. Non, je ne voudrois pas retourner à la ville. Lorsque j'y allois, je m'arrêtois à chaque pas; j'ouvrois de grands yeux à la vue des grandes maisons hautes comme des montagnes, et dont les habitans sont plus petits que nous. Les passans se moquoient de moi, sur-tout quand je leur faisois des questions. « Jeune berger, disoit l'un, sais-tu chanter »? Oui, disois-je, je sais chanter; et alors je chantois à pleine voix ma plus jolie chanson. On s'attroupoit autour de moi, et on me railloit; je chante cependant bien, tous les bergers en conviennent. Les femmes n'y sont pas plus honnêtes. Quand j'en saluois quelqu'une avec amitié, elle passoit son chemin comme si elle ne m'eût pas vu; elles ne sont cependant ni si fraîches, ni si belles que nos bergères.

PYRRHUS.

Si tu m'aimes autant que je t'aime, tu ne refuseras pas de venir avec moi.

ÉVANDRE.

Je vous ai aimé dès que je vous ai vu. Mais pour vous suivre à la ville, abandonnerai-je mon père que j'aime aussi, et dont la vieillesse a besoin de secours? Il a pris les soins les plus tendres de ma jeunesse; ne dois-je pas, par reconnoissance, lui rendre ces soins dans son âge avancé? Demeurez avec nous, messieurs; nous vous donnerons ce que nos arbres et nos troupeaux nous fournissent de meilleur; mais vous me faites jaser ici, et vous ne me dites pas où je pourrai trouver le prince.

ARATES.

Dis-nous ce que tu lui veux.

ÉVANDRE.

Mon père m'a chargé de lui porter ces fruits; je les ai cueillis sur des arbres qu'il

a plantés il y a dix-huit ans, lorsque j'entrois, m'a-t-il dit, dans mon premier printemps. Ils sont mûrs et doux comme du miel. Où le trouverai-je, messieurs?

PYRRHUS, à Arates.

Dieux! mon fils a cet âge. Celui à qui il fut confié devoit planter des arbres dans ce même printemps où je le lui envoyai. Arates, ah! si c'étoit mon fils!

ARATES.

Votre conjecture est vraisemblable. Quel autre berger vous enverroit des fruits?

ÉVANDRE.

Mais vous ne me dites pas où je trouverai le prince. Il faut que je m'en aille; j'ai encore bien des choses à faire dans notre jardin fruitier, et auprès de notre troupeau; d'ailleurs ma bergère m'attend à la fontaine.

PYRRHUS.

Eh bien! jeune homme, apprends que c'est moi que tu cherches.

ÉVANDRE.

Vous êtes le prince de Krissa?

PYRRHUS.

Oui, c'est moi. Où est ton père, et comment s'appelle-t-il?

ÉVANDRE.

Mon père demeure derrière ce bois, et se nomme Lamon.

PYRRHUS, à Arates.

O mon ami! je ne sais qui m'empêche de l'embrasser; c'est-là le nom de celui à qui on l'a remis.

ARATES.

Je n'en douterois presque plus.

ÉVANDRE.

Tenez, voilà mon père lui-même qui vient.

SCÈNE III.

PYRRHUS, ARATES, LAMON, ÉVANDRE, un DOMESTIQUE de Pyrrhus.

LE DOMESTIQUE, à Pyrrhus.

Mon prince! c'est-là l'homme à qui votre fils a été confié il y a dix-huit ans.

PYRRHUS, à Lamon.

Mon ami, est-ce à vous qu'on remit un jeune enfant il y a dix-huit ans?

LAMON.

Oui, mon prince, c'est à moi; et ce jeune enfant, c'est celui qui vous a porté des fruits. Ils ont été cueillis sur les arbres que j'ai plantés dans le printemps où il me fut confié; et voici le billet cacheté qu'on me remit avec lui.

ÉVANDRE.

Dieux! qu'ai-je entendu?

PYRRHUS, à Évandre.

Je ne me suis pas trompé : embrasse-moi, tu es mon fils : embrasse ton heureux père. (Ils s'embrassent.)

ÉVANDRE, à Pyrrhus.

Mon père, que les dieux vous bénissent!

PYRRHUS.

Oui, je suis ton père. Quelques mois après ta naissance, les dieux m'ordonnèrent de t'éloigner de la maison paternelle; c'est pour leur obéir que j'ai confié à ce berger ta tendre enfance.

ÉVANDRE, à Lamon.

Et toi, tu n'es donc pas mon père? Oh! je te donnerai toujours ce nom, que ton amitié pour moi t'a si justement mérité.

PYRRHUS.

Dieux! recevez mes actions de graces, pour m'avoir donné un fils sensible et

reconnoissant. Mais toi, mon ami (à Lamon), comment pourrai-je m'acquitter de tout ce que je te dois ?

LAMON.

Que les dieux soient loués ! Ils ont rempli mes vœux. Je me croirai bien payé des soins que j'ai pris de son enfance, s'il m'aime toujours et s'il est heureux. Je n'ai aucun besoin de tout ce que vous pourriez me donner.

PYRRHUS.

Bergers, que votre sort est digne d'envie ! Mais, Arates, je ne veux pas me livrer plus long-temps à ma joie sans en remercier les dieux ; hâtons-nous d'aller leur offrir un sacrifice. Pour toi, mon fils, je te reverrai bientôt : reste ici, ma cour va se rendre auprès de toi, empressée de voir son prince, et charmée de l'avoir retrouvé.

SCÈNE IV.

ÉVANDRE, seul.

JE ne puis revenir de mon étonnement; je ne sais si je dors ou si je veille. Ce que j'ai de mieux à faire pendant que je suis seul, c'est d'aller trouver Alcimne, et de lui conter tout ce qui s'est passé. Mais je vois venir quelqu'un. Quel peut être cet homme qui me fait tant de courbettes?

SCÈNE V.

ÉVANDRE, un jeune COURTISAN.

LE COURTISAN.

PERMETTEZ-MOI, mon prince, de faire éclater à vos yeux les transports de ma joie.

ÉVANDRE.

A quelle occasion, mon ami?

LE COURTISAN.

Sur ce que la volonté de l'oracle est enfin accomplie, sur ce que vous allez sortir de l'état uniforme et abject auquel un destin trop rigoureux a condamné votre première jeunesse.

ÉVANDRE.

Je bénis les dieux de l'avoir ainsi ordonné. Je n'oublierai jamais les jours heureux de ma jeunesse, ces agréables occupations, ces plaisirs innocens....

LE COURTISAN.

Plaisirs innocens! ha, ha, ha, mon prince! vous ne connoissez pas encore le plaisir. Venez à la cour, vous l'y trouverez. Pour moi, je ne remercierois jamais les dieux de m'avoir exilé parmi les bergers.

ÉVANDRE.

Tu te croirois donc bien malheureux, s'il te falloit habiter en ces lieux charmans ?

LE COURTISAN.

Je m'y plairois peut-être avec une société choisie.

ÉVANDRE.

Les beautés simples et variées de la nature ne font donc sur toi aucune impression agréable?

LE COURTISAN.

On n'y trouve d'agrément que lorsque l'on ne connoît rien de mieux.

ÉVANDRE.

Quand une belle aurore se lève sur des côteaux rians, quand elle ranime les plantes et les oiseaux, ne sens-tu aucun plaisir?

LE COURTISAN.

L'aurore! Eh! je ne l'ai jamais vue.

ÉVANDRE.

Aucun berger ne t'enviera ton bonheur.

LE COURTISAN.

Je le crois bien, le bonheur dont je jouis n'est point à sa portée.

ÉVANDRE.

Mais, dis-moi, qui es-tu?

LE COURTISAN.

Je suis attaché à la cour.

ÉVANDRE.

Quelles y sont tes occupations?

LE COURTISAN, à part.

Il croit, je pense, que j'y suis employé au moins à mener la charrue. (à Évandre.) Mes occupations! c'est de m'habiller magnifiquement, de faire bonne chère, de danser, d'inventer de nouveaux plaisirs, de faire ma cour à nos belles....

ÉVANDRE.

Tu n'as rien autre chose à faire?

LE COURTISAN.

Rien autre chose. Que voulez-vous donc que je fasse de plus ?

ÉVANDRE.

Pour nous, qui sommes de bonnes gens, nous n'appellons occupations que ce qui nous rend utiles aux autres : en travaillant pour eux, nous travaillons à notre satisfaction et à notre bonheur ; nous estimons plus l'industrie de l'abeille, que la parure du papillon.

LE COURTISAN, à part.

Bons dieux ! quelle bassesse dans sa façon de penser ! que notre prince sent sa bergerie ! (à Évandre.) Les gens du commun passent leurs jours dans la peine et la fatigue ; mais nous, à la cour, nous jouissons de la vie. Des plaisirs toujours variés ne laissent aucun accès à des réflexions qui pourroient nous attrister. Dans les jeux publics, nous payons des hommes qui s'estropient ou qui s'éreintent pour nous

amuser, ou qui, pour mériter nos suffrages, exposent leur vie sur des chevaux indomptés. Des gens de notre rang n'ont garde de courir ces dangers; nous avons le privilège de passer nos jours dans une charmante oisiveté. Nous volons de plaisirs en plaisirs et de belles en belles. Toutes celles de la cour sont déjà tombées dans mes filets; mais aucune ne peut m'accuser de lui être resté fidèle.

ÉVANDRE.

Il faut apparemment que ton cœur soit aussi glacé que nos plantes au plus fort de l'hiver, ou que ces belles soient fort laides.

LE COURTISAN.

Elles sont charmantes; mais j'aime tant la diversité, qu'il m'est impossible de m'attacher à quelqu'une d'elles en particulier. Cette fidélité, dans le grand monde, est un ridicule. Toujours soupirer pour le même objet.... Ha, ha, ha! une fois dans ma vie, il y a bien des années, je m'avisai de vouloir être constant; mais j'ai su m'affranchir

de cette tyrannie. Il est vrai que cette femme étoit belle comme Vénus. Aussi je crois l'avoir aimée, Dieu me pardonne! un jour presque tout entier. Ha, ha, ha!

ÉVANDRE, à part.

Oh! le sot personnage! (haut.) Ton ignorance me fait pitié. Toi qui sais tant de choses, tu ne sais donc pas que le bonheur d'aimer est le plus grand que les dieux aient accordé à l'homme? Je te plains d'être si peu sensible au plaisir le plus délicieux de la vie. Quand tu parles ainsi, j'aimerois autant t'entendre dire que la poire succulente est amère, et que le parfum de la rose est désagréable.

LE COURTISAN.

D'après votre éducation, mon prince, votre façon de penser ne m'étonne pas; mais vous ne serez pas long-temps sans la trouver vous-même ridicule.

ÉVANDRE.

Que les dieux m'en préservent! Avant

que je puisse changer ainsi, on verra les pommes croître au milieu des épines.

LE COURTISAN.

Mon prince, il faut que je prenne congé de vous. Agréez les témoignages de mon respect.

ÉVANDRE.

Tu peux t'en aller, tu m'ennuies.

LE COURTISAN, s'en allant.

O dieux! qu'il est simple, qu'il est ridicule! Ce seroit conscience de lui faire quitter ses troupeaux.

SCÈNE VI.

ÉVANDRE, un OFFICIER de la garde du prince.

ÉVANDRE, regardant autour de lui.

Cet odieux personnage est enfin parti. Il faut que je demande à celui-ci pourquoi il marche ainsi armé. Qui es-tu, mon ami? Que veut dire cet attirail menaçant? Pourquoi cet épieu ferré dans ta main? Qu'est-ce qui pend là à ton côté?

L'OFFICIER.

Mon prince, c'est mon épée.

ÉVANDRE.

Mais pourquoi vas-tu affublé de la sorte en temps de paix? Pour moi, je me moquerois d'un homme qui, pendant l'hiver, traîneroit après lui tous les outils dont il

se sert dans l'été, pour cultiver son champ ou son jardin.

L'OFFICIER.

Je suis le premier officier de la garde du prince votre père.

ÉVANDRE.

Vous êtes donc plusieurs, et vous êtes toujours équipés de cette manière?

L'OFFICIER.

Oui, nous sommes plusieurs, et nous sommes toujours équipés de cette manière. Ha, ha!... vous me pardonnerez, mon prince, je ne puis m'empêcher de rire.

ÉVANDRE.

Vous habitez donc un pays où vous avez bien des dangers à courir?

L'OFFICIER.

Pourquoi, mon prince?

ÉVANDRE.

Parce que vous êtes toujours sur vos gardes. Il faut que vous ayez bien des

loups et d'autres bêtes carnassières. Pour nous, nous n'avons pas besoin de prendre ces précautions. Il est bien rare que ces animaux attaquent nos troupeaux. Votre pays n'est donc pas bon pour les troupeaux ?

L'OFFICIER.

Nous vivons dans un pays où l'on ne connoît ces bêtes féroces que de nom.

ÉVANDRE.

C'est donc sans nécessité que vous gardez votre prince avec tant de soin ?

L'OFFICIER.

Sans nécessité, mon prince ! Notre souverain peut avoir parmi ses sujets des ennemis cachés, qu'il faut écarter de sa personne.

ÉVANDRE.

Il faut donc que ce soit un méchant peuple, chez qui je ne voudrois pas vivre. J'aimerois autant qu'on gardât un père contre ses enfans. Dieux ! dans quel pays

voudroit-on m'emmener! Mais vous avez, sans doute, autre chose à faire qu'à veiller sur les jours de votre maître?

L'OFFICIER.

Oui, mon prince, nous l'accompagnons encore à la guerre. Quand un prince veut étendre ses états, nous marchons en grand nombre sur les terres de ses voisins, qui nous opposent autant d'hommes armés comme nous, ou même davantage. Des deux côtés, on se range en bon ordre; on en vient aux mains, et on tue le plus de monde qu'on peut : on érige à ceux qui ont été les plus braves....

ÉVANDRE.

Avec ta permission, qu'est-ce qu'un homme brave? A qui donnes-tu ce nom?

L'OFFICIER, à part.

O dieux! quelle simplicité! Je vois bien qu'il faut lui parler comme à un enfant: il n'a aucune idée du courage et de la gloire. (au prince.) Les plus braves sont ceux qui

ont tué le plus d'ennemis, et qui leur ont fait le plus de mal. Pour illustrer leur mémoire, on leur érige des statues de bronze ou de marbre.

ÉVANDRE.

C'est affreux. Oh! je n'en veux pas savoir davantage; je frissonne encore de ce que je viens d'entendre. Mais mon père cependant n'est pas un prince cruel.

L'OFFICIER.

Non, c'est un prince pacifique; aussi nous vieillissons dans l'état honorable que nous tenons auprès de sa personne, et il nous prive des occasions d'acquérir de la gloire.

ÉVANDRE.

Et tu t'en plains! O dieux! c'est en égorgeant des hommes qu'on acquiert de la gloire! Parmi nous, on regarderoit avec horreur celui qui s'empareroit du champ de son voisin; et cependant ce ne seroit en comparaison qu'une petite injustice.

L'OFFICIER.

Oui; mais le cas est différent. On pendroit cet homme-là sans miséricorde.

ÉVANDRE.

Oh! je n'y puis plus tenir. Retire-toi: mon cœur est révolté de tout ce que tu m'as dit; je ne veux plus faire de questions; je ne veux plus voir personne.... Mais en voilà encore un autre qui vient.

SCÈNE VII.

ÉVANDRE, un autre COURTISAN.

LE COURTISAN.

PERMETTEZ, monseigneur! (Il s'incline jusqu'à terre.)

ÉVANDRE.

Voilà un homme singulier. Que veux-tu? Cherches-tu à terre quelque chose que tu aurois perdu?

LE COURTISAN.

Non, mon prince! Permettez-moi de témoigner à votre Altesse la soumission profonde avec laquelle.... (Il se prosterne à terre.)

ÉVANDRE.

C'est plaisant. Voilà ce que fait mon chien, quand il y a long-temps qu'il ne m'a vu. Mais pourquoi donc rampes-tu de la sorte?

LE COURTISAN.

C'est pour implorer votre protection, et vous assurer que je suis le plus fidèle de vos esclaves.

ÉVANDRE.

Esclave! J'ai pitié de ton sort. Par quel malheur l'es-tu devenu? J'ai entendu dire que les hommes ne pouvoient tomber dans un état plus triste et plus fâcheux.

LE COURTISAN.

Mon prince! je ne suis pas un de ces

esclaves que le destin ou leurs crimes ont privés de la liberté. C'est de mon propre choix, c'est par respect pour votre personne, que je me soumets à toutes vos volontés. Je ne serai heureux que lorsque....

ÉVANDRE.

Tout ce que je puis juger de toi par tes propos, c'est que tu n'es pas dans ton bon sens. Va-t-en.

SCÈNE VIII.

ÉVANDRE, seul.

Quelles gens sont-ce là ! Je n'en puis revenir. Je souhaite que tout ceci ne soit qu'un rêve. Mais je vois venir un homme dont l'aspect m'inspire de la vénération.

SCÈNE IX.

ÉVANDRE, un SAVANT.

ÉVANDRE.

Dis-moi, mon ami, si je dors ou si je veille. Ton air respectable me fait espérer de trouver en toi un homme sensé.

LE SAVANT.

Vous ne vous trompez pas, mon prince. Je possède la clef de toutes les sciences. Tous ceux qui profitent de mes leçons, deviennent les plus savans des hommes.

ÉVANDRE.

Que je suis charmé de t'avoir trouvé! Tu connois donc la manière de cultiver les champs et les plantes?

LE SAVANT.

Non, mon prince.

ÉVANDRE.

Tu sais la façon de soigner les troupeaux et de guérir leurs maladies?

LE SAVANT.

Je ne la sais pas non plus.

ÉVANDRE.

Tu ne connois donc pas la vertu des simples?

LE SAVANT.

Non.

ÉVANDRE.

Peut-être t'es-tu dévoué aux Muses, et composes-tu ces beaux ouvrages qui charment et délassent l'esprit des hommes?

LE SAVANT.

Moi, poëte? Que les dieux m'en préservent!

ÉVANDRE.

Tu m'étonnes! Tu sais du moins ce qui est bon et utile à tes concitoyens, ce qu'ils doivent fuir ou pratiquer pour être heureux?

LE SAVANT.

Je ne me suis point amusé à ces bagatelles.

ÉVANDRE.

Il faut donc que tu saches quelque chose qui vaille mieux que tout cela?

LE SAVANT.

Oui, sans doute. Je connois le nombre des étoiles ; je parle les langues des nations les plus éloignées ; j'ai supputé combien il y a de grains de sable dans l'espace d'une lieue ; et depuis peu j'ai apperçu dans la lune une nouvelle tache qui étoit échappée à Endymion lui-même.

ÉVANDRE.

O dieux! que mes espérances sont trompées! Laisse-moi, laisse-moi. De tout le jour je ne pourrai me remettre du trouble où je suis.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCIMNE, CHLOÉ, un SERVITEUR d'Arates.

ALCIMNE.

REGARDEZ, ma mère! voilà leurs tentes. Ce n'est pas sans inquiétude que je vais trouver ces gens-là.

CHLOÉ.

Prends courage, ma fille. Les messieurs de la ville sont bien gracieux pour les bergères.

ALCIMNE.

C'est justement ce qui m'embarrasse.

LE SERVITEUR.

Restez ici : je vais à la tente de mon maître, l'avertir de votre arrivée.

SCÈNE II.

ALCIMNE, CHLOÉ.

ALCIMNE.

Mais, ma mère, ma couronne de fleurs va-t-elle bien? Aussi vous ne me laissez jamais le temps d'en tresser de nouvelles, ou de voir dans la fontaine comment elles vont. Ces messieurs diront que je suis....

CHLOÉ.

Oh! pour le coup, je ne puis m'empêcher de rire. Voilà comme sont les bergères; il n'y a pas homme qui vive à qui elles ne veuillent plaire.

ALCIMNE.

Point du tout; je ne veux plaire qu'à mon berger. Mais vous ne me dites pas....

CHLOÉ.

Oui, oui, mon enfant, elle te fait fort bien.

ALCIMNE.

Ce n'est pas là ce que je vous demande. Dites-moi ce que nous sommes venues faire ici; je voudrois en être déjà dehors.

CHLOÉ.

Ma chère enfant, tu vas apprendre des choses dont tu seras fort étonnée. Tu vas bientôt quitter ce pays et ma cabane.

ALCIMNE.

Moi? que je vous quitte? Cela ne sera pas. Pourquoi donc m'inquiéter de la sorte?

CHLOÉ.

Tu suivras ces messieurs à la ville, mon enfant.

ALCIMNE.

Je n'en ferai rien. J'irai plutôt me cacher dans la forêt, que d'aller avec ces gens-là. Ma mère, sauvez-vous avec moi

avant que quelqu'un vienne; autrement je m'enfuis toute seule.

CHLOÉ, la retenant.

Attends donc.

ALCIMNE.

Au nom des dieux, laissez-moi aller.

CHLOÉ.

Écoute ce que j'ai à te dire. Tu vas trouver ici ton véritable père.

ALCIMNE.

Mon père!

CHLOÉ.

Oui, je ne suis pas ta mère, quoique je t'aime encore plus que si tu étois mon enfant.

ALCIMNE.

Il faut que vous ne m'aimiez guère, pour me dire des choses si affligeantes.

CHLOÉ.

Non, mon enfant, je ne suis point ta mère. Tu es la fille d'un grand seigneur

de la ville. Il y a seize ans que l'homme qui vient de nous conduire ici t'a remise entre mes mains, suivant un ordre que ton père en reçut dans un songe. Il est ici, et il vient te retirer.

ALCIMNE.

Dieux ! que vous m'étonnez ! Je suis toute hors de moi-même. Il faut que ce que vous me dites-là soit vrai, car vous ne voudriez pas vous amuser ainsi à mes dépens. Puisque la chose est sûre, il faut qu'Évandre et vous me suiviez à la ville. N'est-il pas vrai que vous viendrez avec moi ? Autrement je resterois ici ; oh sûrement ! je resterois ici. Voyez-vous ce monsieur qui sort de cette tente ? C'est, sans doute, un seigneur ; car son habit est tout brillant d'or. Comme il a l'air plein de bonté ! Le cœur me bat. Ah ! si mon père est ici, je souhaite que ce soit là lui.

SCÈNE III.

ARATES, ALCIMNE, CHLOÉ, un SERVITEUR d'Arates, deux SUIVANTES.

ARATES, à part à son serviteur.

Sois bien sûr que je saurai récompenser le service important que tu m'as rendu. Est-ce-là cette femme (en regardant Chloé) à qui tu as remis ma fille?

LE SERVITEUR, à part à Arates.

Oui, mon maître, c'est elle. Je l'aurois reconnue aux seuls traits du visage, quand elle ne m'auroit pas représenté la bague que je vous ai rendue. Voilà aussi votre fille; elle est si belle, que vous la reconnoîtrez avec plaisir.

ARATES, s'avance vers sa fille.

Je te bénis, ma fille. Dieux! qu'elle est aimable! vous m'avez exaucé au-delà de

mes vœux. Embrasse-moi, ma chère enfant.

ALCIMNE.

Ah! mon cœur m'avoit dit que vous étiez mon père.

ARATES.

Quel père est plus heureux que moi! De quelle joie je suis pénétré, ô ma fille!

ALCIMNE.

O mon père!

ARATES.

Rendons graces aux dieux de nous avoir comblés de tant de faveurs. (à Chloé.) O ma bonne femme, que tes soins ont bien réussi!

CHLOÉ.

Ce sont les dieux qui les ont bénis. Je vous remets votre fille : c'est bien la plus aimable enfant que vous puissiez desirer.

ARATES.

Que j'aimerai en elle l'innocence de son ame et de son cœur! Ma bonne femme,

tes soins seront bien payés. (à sa fille.) Embrasse-moi encore une fois, ma chère enfant.

ALCIMNE.

Avec quelle joie j'embrasse le meilleur des pères !

ARATES.

Chloé peut retourner à sa cabane, mettre ordre à ses petites affaires, en attendant que je l'envoie chercher, et que je l'emmène avec nous à la ville. Je vais trouver le prince, pour lui faire part de mon bonheur. Toi, mon enfant, reste avec ces femmes que j'ai fait venir avec moi pour te servir; je te rejoindrai bientôt dans ma tente.

SCÈNE IV.

ALCIMNE, CHLOÉ, deux SUIVANTES.

CHLOÉ.

ADIEU, ma fille : je ne t'appellerai jamais autrement. Je vais retourner à ma cabane.

ALCIMNE.

Adieu, ma mère. Mais ne soyez pas long-temps sans revenir. Promettez-moi que vous reviendrez bientôt.

CHLOÉ.

Oui, je te promets de te rejoindre dès que j'aurai arrangé mes petites affaires.

SCÈNE V.

ALCIMNE, deux SUIVANTES.

LA PREMIÈRE SUIVANTE.

Nous nous trouvons fort heureuses d'avoir été choisies pour être à votre service.

LA SECONDE SUIVANTE.

Oui, nous serons fort heureuses, si vous daignez nous honorer de votre bienveillance.

ALCIMNE.

Vous êtes bien bonnes, mes belles dames, de me témoigner tant d'amitié pour la première fois que vous me voyez.

LA PREMIÈRE SUIVANTE.

Nous sommes à vos ordres : c'est-là l'intention de monsieur votre père.

ALCIMNE.

Quand je vous comprendrois, je ne vois pas ce que je pourrois vous ordonner. Comment peut-il se faire qu'une seule personne ait assez de besoins pour qu'il lui soit nécessaire d'en avoir deux autres auprès d'elle? Il faut donc qu'elle n'ait autre chose à faire qu'à les regarder les bras croisés, pendant qu'elles sont empressées à la servir.

LA SECONDE SUIVANTE.

Une grande dame ne doit s'occuper qu'à se donner des graces. Tout le reste nous regarde. Au moindre clin-d'œil, nous exécutons ses volontés. Elle a toujours mille petites choses à commander.

ALCIMNE.

Je ne comprends rien à cela. Ce seroit aussi ridicule que si, voulant avoir une violette que je pourrois cueillir moi-même sans peine, j'ordonnois à ma compagne de la cueillir pour moi.

LA PREMIÈRE SUIVANTE.

Quand elle seroit tout près de vous, il ne faudroit pas vous donner la peine de vous baisser.

ALCIMNE.

Je ne serai jamais effrontée et paresseuse jusqu'à ce point-là.

LA SECONDE SUIVANTE.

Permettez-moi de vous dire qu'il faut que vous renonciez aux mœurs de la campagne, pour suivre celles de la cour. Une grande dame doit savoir tenir son rang. Nous avons ordre de ne point vous quitter, et de vous donner des leçons.

ALCIMNE.

J'aime bien mieux nos mœurs; elles sont simples, naturelles, et s'apprennent toutes seules. Parmi nous, on ne voit personne en donner des leçons; on s'en moqueroit comme de quelqu'un qui voudroit apprendre à un oiseau un autre chant que

le sien. Mais, dites-moi quelque chose de la manière dont on vit à la ville. Je crains fort de ne pas la trouver de mon goût.

LA SECONDE SUIVANTE.

Le matin, quand vous vous éveillez, ce qui n'est qu'à midi, car les dames du grand monde ne s'éveillent pas à l'heure des artisans....

ALCIMNE.

A midi? Je n'entendrois donc plus, le matin, le chant des oiseaux? je ne verrois donc plus le lever du soleil? Cela ne m'accommoderoit pas.

LA PREMIÈRE SUIVANTE.

Cette sorte de plaisir feroit pitié aux dames de la cour.

ALCIMNE.

Mesdemoiselles, ce que vous me dites-là n'a guère de raison. Il faut donc que je m'attende à une étrange façon de vivre! Elle commence déjà bien. Continuez.

LA SECONDE SUIVANTE.

Quand vous voulez vous lever, nous entrons dans votre appartement pour vous habiller, ce qui doit toujours durer plus d'une heure; ensuite vous passez le reste de la matinée à vous regarder dans un miroir, et à retoucher à tout ce que nous avons fait.

ALCIMNE.

Cet habillement est donc bien extraordinaire, puisqu'avec deux compagnes pour m'aider, je ne puis pas être prête en une heure. Telle que vous me voyez, je suis vêtue aussi bien et aussi proprement peut-être qu'aucune bergère de ce canton. Tous les matins je me lave le visage avec de l'eau de notre fontaine; je tresse mes cheveux, et j'y mêle des fleurs tout fraîchement cueillies; je m'en fais aussi un bouquet, que je place sur mon sein, et cependant je me trouve en état de travailler lorsque le soleil ne fait que de se lever.

LA PREMIÈRE SUIVANTE.

Tout cela est bon pour celles qui vivent à la campagne.

LA SECONDE SUIVANTE.

Quand vous arriverez à la ville, on viendra aussi-tôt vous rendre des visites; il ne sera question que de vous dans toutes les compagnies; tous les jeunes seigneurs de la cour s'empresseront autour de vous; on vous proposera toutes sortes d'amusemens, tels que le bal, les concerts, des repas fins et délicats, enfin des plaisirs variés à l'infini.

ALCIMNE.

Oui; mais ma liberté souffrira de toutes ces complaisances; elles me seront fort à charge, s'il me faut toujours faire la volonté des autres sans pouvoir faire la mienne.

LA PREMIÈRE SUIVANTE.

Votre beauté ne manquera pas de vous

faire beaucoup d'amans. Il faudra (ceci mérite la plus grande attention de votre part) vous étudier à plaire à tous, et à ne donner à chacun que peu d'espérance. Plus une dame a de soupirans, et plus elle excite l'envie des autres femmes. Pensez combien il sera flatteur pour vous de voir tous vos amans chercher à se surpasser les uns les autres en esprit, en magnificence, en témoignages de leur passion, tout cela pour s'attirer des regards de préférence. Vous mènerez la vie du monde la plus délicieuse.

ALCIMNE.

Je ne mènerai point cette vie-là ; non sûrement.

LA SECONDE SUIVANTE.

Pourquoi ? Vous ne serez pas flattée de voir tous les jeunes seigneurs vous faire la cour, et vos rivales sécher de jalousie?

ALCIMNE.

Non : cela ne me paroît pas plaisant.

Je ne puis ni ne veux déguiser mes sentimens; je ne laisserai croire à personne que j'ai de l'amitié pour lui, si je n'en sens pas; et tous vos seigneurs m'ennuieront en me parlant d'amour, parce que je n'aimerai jamais que celui que j'aime déjà.

LA SECONDE SUIVANTE.

Quoi! vous aimez déjà?

ALCIMNE.

Oui, sans doute; je ne rougis pas d'en convenir. J'aime un berger de tout mon cœur; et lui, il m'aime aussi tendrement. Il est beau comme le soleil levant, charmant comme le printemps; le rossignol ne chante peut-être pas si bien que lui....

LA PREMIÈRE SUIVANTE.

Ha, ha, ha! pardonnez-moi si je ris, ma belle maîtresse; je ne puis me retenir davantage. Votre amour ne m'inquiète guère. Dès que vous serez arrivée à la ville,

vous oublierez ce berger. Vous rirez vous-même à vos dépens, quand vous aurez vu les jeunes seigneurs de la cour, et que vous aurez comparé leur esprit et leurs graces avec la simplicité d'un berger. Pour lui, je le plains; il ne pourra jamais réparer sa perte. Qu'il va faire de doléances! Tous les échos vont en être étourdis.

ALCIMNE.

Ne vous moquez pas de lui. Je vous jure que je m'oublierai plutôt moi-même, que de l'oublier jamais. Je n'écouterai aucun de vos seigneurs. Oui, mon bien-aimé, tu seras le seul que j'aimerai toujours. Ces arbres verts mourront, le soleil cessera d'éclairer ces belles prairies, avant que ton Alcimne te soit infidelle. Oui, mon bien-aimé, je fais le serment....

LA PREMIÈRE SUIVANTE.

Ne le faites pas; votre père ne vous laissera point avilir jusque-là votre illustre naissance.

ALCIMNE, mécontente.

Que voulez-vous dire ? mon illustre naissance ? Eh quoi ! peut-il y en avoir qui ne soit noble et honorable ? Oh ! je n'entends rien à toutes vos leçons. Il faut y mettre moins d'esprit et plus de naturel. Non, je ne les comprendrai jamais. Mon père est raisonnable, j'en suis sûre. Il ne voudra pas que j'abandonne ce que j'aime le mieux au monde, et que j'aime ce que je hais le plus. Je ne vous quitterai qu'à regret, charmantes retraites, ombrages frais, occupations innocentes; je vous préférerai toujours au fracas de la ville; mais il faut que je vous quitte pour suivre un père que je chéris. Il ne sera pas venu me chercher ici pour me rendre malheureuse: oui, je serois malheureuse plus que je ne puis dire, s'il vouloit me séparer de celui que j'aime plus que moi-même. Oh ! ne me donnez pas ces inquiétudes, mes amies ! N'est-il pas vrai que j'aurois tort de les avoir ?

LA SECONDE SUIVANTE, à part.

Elle ne voudra sûrement pas venir à la ville, si on lui ôte toute espérance. La pauvre enfant a le cœur trop malade. (à Alcimne.) Votre père ne contraindra point votre inclination, je l'espère.

ALCIMNE.

Moi, j'en suis persuadée : dès que je le reverrai, je me jetterai dans ses bras; je le serrerai sur mon sein aussi étroitement que le lierre embrasse l'ormeau; je joindrai mes larmes à mes prières, et sûrement.... Mais il faut que je m'en aille; mon berger doit s'impatienter de ne pas me voir arriver.

LA PREMIÈRE SUIVANTE, en l'arrêtant.

Permettez, madame; vous ne pouvez pas le voir encore.

ALCIMNE.

Pourquoi cela? Que voulez-vous donc dire?

LA SECONDE SUIVANTE.

Nous avons ordre de vous mener à votre tente, et de vous y habiller d'une manière convenable à votre rang.

ALCIMNE.

Mais vous allez me retenir long-temps; il faut que vous me promettiez auparavant que vous aurez fait en moins d'une heure.

LA SECONDE SUIVANTE.

Nous ne vous demandons que quelques minutes.

ALCIMNE.

Tenez-moi parole, ou bien....

SCÈNE VI.

ÉVANDRE, habillé magnifiquement.

Me voilà enfin débarrassé des importuns qui m'ont tant retardé. Qu'il y a déjà long-temps que je n'ai vu ma chère Alcimne ! Peut-être m'a-t-elle attendu jusqu'à cette heure auprès de la fontaine! Je viens d'y courir; mais il étoit trop tard, elle n'y étoit plus. Je l'ai cherchée en vain sous les berceaux que nous avons consacrés à notre amour. Ah! que je suis impatient de la trouver! Sait-elle tout ce qui vient de se passer? Il me tarde de lui conter tout, de lui dire qu'elle seule peut me rendre heureux. Oui, ma bien-aimée, tu peux seule faire mon bonheur : ce n'est que dans tes bras que je puis revenir de ma surprise et de mon trouble. Il est vrai que mon père n'est pas instruit de mon

amour; mais voudroit-il m'empêcher d'aimer la plus belle et la plus sage des bergères ? Il n'en fera sûrement rien. Il ne me forcera pas de manquer aux sermens que j'ai faits en présence des dieux. Il conviendra sans peine que, parmi toutes les princesses du monde, il n'en est aucune qui soit aussi aimable que mon Alcimne. Je vais la chercher encore; je l'engagerai à se revêtir de la robe qu'elle porte les jours de fête, et qui est blanche comme la neige; je lui ferai tresser une couronne de fleurs nouvelles pour en parer ses cheveux, et alors je la mènerai à mon père; je lui dirai combien de fois j'ai juré aux dieux que je l'aimerois toujours, et que je n'aimerois qu'elle.... Mais voudra-t-elle me suivre ? Pourra-t-elle se résoudre à quitter cette habitation charmante? Pourquoi en douterois-je, sachant quelle est sa tendresse pour moi? Le desir de suivre ce qu'elle aime l'emportera dans son cœur sur les agrémens de ces lieux. Mais il faut que je tâche de la joindre. Quelle sera sa

surprise en me voyant si magnifiquement vêtu ! Que les hommes sont inventifs ! Que j'ai trouvé de richesses dans la tente de mon père ! Comment peut-on être heureux, quand on a besoin de tant de choses ? Jusqu'à présent la peau d'une chèvre toute blanche, ou agréablement tachetée, avoit paré mes épaules ; on me fait porter aujourd'hui un habillement bigarré, comme le sont nos prairies dans le printemps. Je crains, je crains bien que les jours de la paix et du bonheur ne soient écoulés pour moi. On me destine à d'importantes occupations : daignent les dieux m'y assister ! Claires fontaines, bosquets délicieux, où j'ai passé avec tant de charmes les années de ma jeunesse, je vous quitte pour un genre de vie que je ne connois pas. Troupeaux chéris confiés à mes soins, je vous quitte pour aller veiller sur des hommes qui me confient le soin de leur bonheur ! Qu'il est glorieux, qu'il est beau de pouvoir rendre heureux ses semblables ! Mais pourrai-je porter ce fardeau pénible ? O

jours charmans, je ne vous oublierai jamais ! Toutes les fois que le printemps ranimera la nature, je viendrai visiter cette habitation champêtre : tu m'y accompagneras, ma chère Alcimne : nous sacrifierons aux dieux dans ces paisibles retraites, où les zéphyrs nous caressoient de leurs haleines. Où es-tu, ma chère Alcimne! Qu'il me tarde de me précipiter dans tes bras! Je veux presser mon cœur palpitant sur le tien; je veux te conjurer...

SCÈNE VII.

PYRRHUS, ÉVANDRE.

PYRRHUS.

Mon fils! il y a bien long-temps que je ne t'ai vu. Pourquoi t'es-tu dérobé à ma tendresse ?

ÉVANDRE.

Je voulois faire mes derniers adieux à ces lieux charmans, avant de m'en éloigner.

PYRRHUS.

As-tu tant de peine à les quitter? Ces richesses, ce bonheur auquel les dieux t'appellent, n'ont-ils aucun attrait pour toi?

ÉVANDRE.

Je vous avouerai que cette magnificence m'a frappé; l'éclat dont brille votre tente m'a rappellé la brillante parure de nos prairies, lorsque les fleurs humectées de rosée s'ouvrent aux premiers rayons du soleil; mais nos prairies sont encore plus belles. J'ai vu parmi vos richesses, mille choses dont je ne connois ni les noms, ni l'usage. Mais, dites-moi, mon père, faut-il qu'un prince soit toujours investi d'une troupe d'importuns?

PYRRHUS.

Les bons et les méchans se rassemblent

toujours où se trouvent la puissance et les richesses.

ÉVANDRE.

Quand un arbre est en fleurs, on y voit des insectes paresseux à côté de l'abeille. Seroit-ce la même chose ?

PYRRHUS.

Oui.

ÉVANDRE.

Mais il me paroît insupportable de voir sans cesse autour de moi s'empresser des gens dont je n'ai aucun besoin. Il faut qu'ils croient, en me tenant dans cette sujétion, que je ne suis point homme comme eux.

PYRRHUS.

Mon fils, c'est-là le privilège des princes. Ils n'ont que ce triste dédommagement des peines qu'ils se donnent pour faire observer les loix, et pour rendre leurs peuples heureux.

ÉVANDRE.

Mais, mon père, si les hommes choi-

sissent leurs princes parmi eux, ils choisissent sans doute le plus sage et le plus vertueux ; voilà pourquoi leur choix est tombé sur vous. Comment donc, sans savoir si je vous ressemblerai, des hommes peuvent-ils être assez fous pour me dire que je régnerai un jour sur eux? Confieroit-on le soin de sa vigne à quelqu'un qu'on ne sauroit pas habile à la tailler?

PYRRHUS.

Je répondrai une autre fois à tes questions : en voilà assez pour aujourd'hui. Dis-moi, à ton tour, pourquoi tu as l'air si triste. Te fais-tu une peine de venir habiter mon palais?

ÉVANDRE.

Non, mon père; je vous suivrai sans le moindre regret, si seulement....

PYRRHUS.

Quoi! si seulement?

ÉVANDRE.

Si seulement Alcimne.... Hélas!

PYRRHUS.

Tu soupires, mon fils! (à part.) Il ne sait pas encore le destin d'Alcimne; je veux m'amuser de l'agréable surprise que je lui prépare.

ÉVANDRE.

Si vous consentiez seulement qu'Alcimne me suivît....

PYRRHUS.

Alcimne! mon fils, j'ai entendu parler de ton amour pour elle; mais il faut que tu voies auparavant la fille d'Arates, que je te destine pour épouse.

ÉVANDRE.

Ah, mon père!

PYRRHUS.

Songe que tu trahirois mes intentions, si tes desirs ne s'accordoient pas avec les miens.

ÉVANDRE.

Ah dieux! que je suis malheureux!

PYRRHUS.

Il te suffira de la voir pour l'aimer ; elle est belle comme le jour.

ÉVANDRE.

O mon père, permettez.... Ah, mon père ! il me sera impossible....

PYRRHUS.

N'achève pas : voilà son père qui vient.

SCÈNE VIII.

PYRRHUS, ÉVANDRE, ARATES.

ARATES, à Évandre.

PERMETTEZ-MOI, mon prince, de vous présenter ma fille, dont la destinée est si semblable à la vôtre. Mais pourquoi êtes-vous si triste, mon prince ?

ÉVANDRE, à Arates.

Il faut bien que je la voie, puisque mon

père l'ordonne. (à part.) Ah dieux ! mon père a juré le malheur de ma vie !

ARATES.

J'espère que rien ne troublera la joie d'un si beau jour.

PYRRHUS.

C'est l'amour qui lui fait quitter ce pays à regret.

ARATES.

Le prince aura à choisir dans toutes les cours, parmi les plus belles princesses.

PYRRHUS.

J'ai déjà fait ce choix pour lui, et voilà ce qui le désole. Où est votre aimable fille ?

ARATES.

La voici.

SCÈNE IX.

PYRRHUS, ÉVANDRE, ARATES, ALCIMNE.

(Ses deux suivantes restent dans le fond du théâtre.)

ALCIMNE, revêtue d'habits magnifiques.

O dieux! faut-il que je vienne ainsi servir de spectacle au prince, et que je ne puisse trouver le bien-aimé de mon cœur!

ÉVANDRE, accablé de douleur, et le visage caché dans ses mains.

Elle vient, je l'entends; malheureux que je suis!

ALCIMNE.

C'est lui que je vois. La douleur me rend muette.

ÉVANDRE, la regardant avec saisissement.

Qu'ai-je entendu? Je connois cette voix plaintive. C'est....

ALCIMNE.

Dieux! (à ses suivantes.) Soutenez-moi, mes amies, soutenez-moi. Est-ce là le prince? O Évandre!

ÉVANDRE.

Que vois-je? O ravissement! Est-ce toi, Alcimne?

ARATES.

Dieux! quels transports! quelle joie éclate dans leurs yeux!

ÉVANDRE, courant à Alcimne, et l'embrassant.

Oh! ce n'est point un songe : c'est toi, c'est toi, ma chère Alcimne!

ALCIMNE.

O Évandre! ô mon bien-aimé! quel enchantement! quel miracle nous a réunis!

ÉVANDRE.

Au moment où je me croyois le plus infortuné des hommes, j'en suis le plus heureux.

ALCIMNE.

Au moment où je craignois de succomber sous l'excès de ma douleur, je succombe sous l'excès de ma joie.

PYRRHUS.

Mes enfans, que les dieux bénissent votre amour. Ils vous ont formés l'un pour l'autre. (à Arates.) Es-tu content, mon ami?

ARATES.

Je suis transporté au point que je ne puis vous exprimer ma reconnoissance.

PYRRHUS.

Allons, mes enfans, suivez-moi. Il faut faire part de notre joie à toute la contrée, et qu'elle célèbre avec nous ce jour de fête.

ÉVANDRE.

Mais, mon père, que deviendra Lamon?

PYRRHUS.

Il m'a dit que ce ne seroit pas sans peine qu'il me suivroit à la ville. Je ne l'y emmènerai point : mais je le rendrai le plus riche et le plus heureux des bergers.

ÉRASTE.

PERSONNAGES.

Cléon, père d'Éraste.
Éraste.
Lucinde, femme d'Éraste.
Premier fils d'Éraste.
Second fils d'Eraste.
Simon, valet d'Eraste.

La scène représente un lieu solitaire, environné d'arbres et de buissons. On voit au fond la cabane d'Éraste.

ÉRASTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRASTE, tenant un fusil de chasse, qu'il met à côté de lui d'un air chagrin.

Me voilà donc de retour, après avoir chassé la moitié de la journée sans le moindre succès. Cruelle situation ! n'avoir pas un pain dans ma cabane ; chercher des bêtes, hélas ! innocentes, pour leur donner la mort, et parcourir inutilement les montagnes aux ardeurs d'un soleil brûlant. Ah ! la faim finira bientôt notre misère. Rentrons : mais, non ; il faut que je cache auparavant le chagrin qui me dévore. Ne permets pas, grand Dieu, que mon accablement paroisse aux yeux de Lucinde ! Vertueuse femme, avec quel courage tu souffres la pauvreté, l'extrême

pauvreté! Je te vois traîner sans peine la vie dans l'indigence, cette vie malheureuse que tu cherches à me rendre plus supportable à moi-même. Tu plains en secret notre misère commune; et si je m'approche de toi, tu essuies promptement tes larmes de peur qu'elles n'augmentent mon affliction. Oui, grand Dieu! tu récompenseras à la fin sa vertu! Qu'elle mérite d'être heureuse! et comment pourrois-je être tranquille! C'est moi.... Ah! cruelle pensée! oui, c'est moi qui suis la cause de son malheur et de la misère de nos enfans! Et ce qui met le comble à mes chagrins, c'est de n'avoir aucun moyen de reconnoître sa générosité! Cependant notre pauvreté augmente de jour en jour, notre vie devient toujours plus désespérée. Le peu de bien que j'avois a été consumé par nos pressans besoins : un orage vient de ruiner notre moisson mûrissante. Hélas! à qui m'adresser? Mon propre père me laisse sans secours! mes lettres les plus tendres, ces tableaux touchans de ma

misère, n'ont jamais pu le fléchir! Il n'a jamais daigné me faire réponse; depuis cinq ans, je ne lui ai donné aucune de mes nouvelles. Est-il possible qu'un père soit assez cruel, pour laisser sans secours un fils qu'il sait être dans la dernière indigence? Et mon seul crime, hélas! est d'avoir rempli, contre sa volonté, les promesses les plus solemnelles envers une digne femme, privée, à la vérité, des biens de la fortune, mais qui rassemble en elle toutes les perfections. Vertueuse Lucinde, après avoir cédé à mon amour et à mes sermens les plus sacrés, il falloit donc t'abandonner à la honte et à l'infamie; exposer au mépris d'un monde injuste, celle qui mérite l'estime de l'univers. Ah, ciel! et comment aurois-je pu supporter ensuite le poids des honneurs et des richesses? Les cris de ma conscience n'auroient-ils pas noirci, par leurs tourmens infernaux, toutes les pensées riantes de mon ame? Je trouve du moins, malgré l'amertume de nos chagrins, un adoucis-

sement à nos maux dans cette compassion mutuelle que nous fait éprouver notre amitié, dans ces empressemens que nous avons pour nous rendre l'un à l'autre notre malheur moins sensible. Peut-être aussi ces larmes que nous versons l'un pour l'autre ne couleront-elles pas toujours ; peut-être mon père aura-t-il enfin pitié.... Mais voilà le plus jeune de mes deux fils qui vient vers moi. Grand Dieu! quel sera enfin le sort de mes enfans? Essuyons nos larmes, et prenons un air serein ; il ne faut pas que ce cher enfant s'apperçoive de mes chagrins.

SCÈNE II.

LE FILS, ÉRASTE.

LE FILS, courant à son père, et embrassant ses genoux.

Mon cher père!

ÉRASTE.

Mon cher enfant, d'où viens-tu? Tu me parois bien joyeux.

LE FILS.

Je viens d'auprès de la colline : je me suis arrêté quelque temps avec le petit gardeur de chèvres. Que son état me fait pitié!

ÉRASTE.

Et pourquoi, mon enfant?

LE FILS.

Il étoit assis auprès de ses chèvres, et il

pleuroit. Il pleuroit.... Je n'ai pas mangé de tout le jour, m'a-t-il dit, je meurs de faim. Tiens, lui ai-je dit, voilà tout ce que j'ai, et je lui ai donné le pain de mon dîner, que j'avois heureusement conservé. A la vérité, j'avois faim aussi; mais j'étois ravi de le voir manger avec tant de joie et tant d'appétit.

ÉRASTE.

Le bon enfant! Je te bénis, mon cher fils.

LE FILS.

Si le petit chevrier avoit eu quelque chose à donner, et qu'il m'eût vu pleurer de faim, il auroit fait tout comme moi.

ÉRASTE.

Tu savois cependant que nous n'avions plus de pain chez nous.

LE FILS.

Oui; mais j'ai toujours eu beaucoup de plaisir à lui donner ce que j'en avois. D'ailleurs, ne m'avez-vous pas souvent

dit que Dieu récompense ceux qui font du bien aux autres ?

ÉRASTE.

Viens, embrasse-moi, mon cher fils. O Dieu ! jusqu'à quand laisseras-tu dans la misère une pareille innocence ? (Il essuie ses larmes.)

LE FILS.

Mais vous pleurez, mon père ! Oh ! mon père, ne pleurez pas.

ÉRASTE.

Je ne pleure pas, mon fils. Va-t-en maintenant vers la colline, voir si ton frère ne revient pas des montagnes ; tu prendras garde en même temps si Simon revient de la ville.

LE FILS.

J'y vais, mon père.

SCÈNE III.

ÉRASTE.

Le triste état de ces innocens me fend le cœur. Je n'avois pas encore été privé de toute ressource comme je le suis en ce jour. (Il se promène, et paroît dans une profonde rêverie.) O Dieu!... la meilleure des femmes!... ces enfans innocens! O toi, qui conduis ma destinée, daigne m'assister, grand Dieu! ne permets pas que je murmure contre la sagesse de tes voies, et que je doute jamais de ta providence. Allons, rentrons dans la cabane; mais tâchons auparavant de prendre un air tranquille. Je sens que la nature bienfaisante vient à mon secours; la fraîcheur de ces vents va m'aider à sécher mes larmes.

SCÈNE IV.

LUCINDE, ÉRASTE.

LUCINDE.

BONJOUR, mon cher ami. (Elle lui serre la main.) Je te salue du fond de mon cœur.

ÉRASTE, l'embrassant.

Je te bénis, ma chère. Comment as-tu passé ton temps depuis que je t'ai quittée?

LUCINDE.

Ah! dans le plus grand contentement. J'ai été aussi joyeuse que je puis l'être sans toi. Je n'ai cessé de chanter en vaquant à mes petites occupations.

ÉRASTE.

Chère épouse, j'admire ta fermeté dans l'infortune. Je vois en toi une vraie héroïne.

LUCINDE.

Mon bonheur est de te posséder, et de posséder la vertu qui soutient toujours notre courage. Je ne suis malheureuse que lorsque tu crois l'être toi-même.

ÉRASTE.

Dieu! quelle tendresse pour moi! C'est cependant cette même tendresse, ma chère, qui t'a mise dans la malheureuse situation où tu es, et qui réduiroit une ame ordinaire au désespoir.

LUCINDE.

O mon cher ami, je t'en conjure par ce qu'il y a de plus saint, ne trouble point sans cesse notre repos par de pareils reproches; ils offensent trop ma tendresse. Je te proteste, et je prends le ciel à témoin, que ma tranquillité n'est point feinte. Je suis heureuse en te possédant, et sans toi tout bonheur me seroit insupportable.

ÉRASTE.

Il est donc bien vrai que, malgré notre pauvreté extrême, malgré notre état désespéré, cet air de tranquillité que je vois en toi n'est point affecté, pour me déguiser tes chagrins ? Il est donc bien sûr qu'il vient du calme intérieur de ton ame ?

LUCINDE.

Je n'ai de chagrin, que lorsque je te vois toi-même dans l'inquiétude.

ÉRASTE.

Ah, quelle bonté !

LUCINDE.

Souviens-toi qu'il y a par milliers des personnes plus malheureuses que nous. Faut-il qu'un mécontentement volontaire nous rende plus malheureux qu'elles ?

ÉRASTE.

Il ne nous rendroit pas plus pauvres, ma chère, (les oiseaux du ciel le sont

moins que nous.) Hélas ! nous n'avons rien dans notre cabane, qui puisse nous servir de nourriture. Je viens de courir d'une montagne à l'autre; j'espérois que ma chasse me donneroit quelque ressource; mais je n'ai pas rencontré le moindre gibier. Affreuse indigence ! je la supporterois cependant; ton courage suffiroit pour ranimer le mien : mais quand mes regards tombent sur nos enfans, quand je leur vois les larmes aux yeux, des larmes qu'ils s'efforcent de retenir de peur de nous affliger ; ô Dieu ! comment la douleur la plus vive ne perceroit-elle pas mon cœur ?

LUCINDE.

Mon ami, un malheur qui n'existe encore que dans l'imagination, ne doit pas abattre notre courage. Notre fils aîné est allé dans la forêt voisine pour y cueillir des fruits, il ne reviendra pas sans en apporter. Nous pouvons d'ailleurs espérer beaucoup des soins de Simon, qui arrivera bientôt de la ville.

ÉRASTE.

Je suis honteux, ma chère, de voir que la crainte a tant de pouvoir sur moi.

LUCINDE, lui montrant une pièce de broderie.

Outre cela, voici un ouvrage que je viens d'achever. Simon pourra le porter à la ville, et le vendre à cette marchande qui a toujours très-bien payé mes ouvrages. Ne perdons point patience. Rappelle-toi le passé. Nous nous sommes souvent trouvés dans des circonstances désespérées, et le secours a été toujours plus près de nous que nous ne le croyions.

ÉRASTE.

La noblesse de ton ame met en toi un fonds inépuisable de consolation. Pour moi, je ne puis me mettre à l'abri des inquiétudes. Que deviendront enfin nos enfans? Abandonnés de tout le monde, quelles voies pourrons-nous leur indiquer pour les conduire à une fortune honnête?

LUCINDE.

Les voies de la vertu, elles sont infaillibles.

ÉRASTE.

Oui. Mais la vertu dans les souffrances, présente cependant un triste spectacle. Et qu'il est difficile de conserver, sans atteinte, la vertu dans le sein de son ame, lorsqu'on est assiégé au-dehors par toutes sortes de malheurs. Ah! tout le bonheur que je leur desire, c'est qu'ils puissent traîner leur vie sans être confondus avec la vile populace. Hélas! ils seront toujours fort au-dessous du rang auquel leur naissance les destinoit. Fasse le ciel, ô mon père! fasse le ciel que les soupirs que ta sévérité m'arrache, ne tourmentent jamais ton ame! Qu'ils ne se fassent pas même sentir à toi, lorsque tes petits-fils un jour, sans être connus, demanderont peut-être à ta porte le pain des malheureux. Ah Dieu!

LUCINDE.

Pourquoi accroître cette misère, dont l'avenir sans doute les garantira? La providence a ouvert une infinité de voies qui mènent à la fortune.

ÉRASTE.

Oui, j'en conviens : mais est-il possible de les suivre, lorsqu'on est une fois plongé dans la plus affreuse misère? Rappelle-toi ce qui nous est arrivé ! A peine mon père nous eut-il abandonnés ; à peine le peu de bien que j'avois encore, consommé par nos besoins, nous eut laissés dans la pauvreté; à peine nous nous vîmes sans ressources et sans espérances, que tout le monde fut contre nous. Que nous est-il resté?

LUCINDE.

Le seul parti de quitter le monde, de nous sauver dans la solitude, d'établir notre séjour dans une des plus belles contrées de la terre, et d'y remettre notre sort entre les mains de la providence.

ÉRASTE.

Fort bien, ma chère; mais ce n'est pas là le bonheur que je desire pour mes enfans. Quel bonheur, juste ciel, que celui où l'on a besoin de toutes les forces de la raison pour ne pas succomber au désespoir!

LUCINDE.

La situation où la Providence nous a placés, dans des vues, sans doute, très-sages, n'est pas si désespérée. Il est injuste de murmurer contre elle. Je viens de rendre visite à notre voisine. Son sort n'est-il pas beaucoup plus malheureux que le nôtre? Chargée d'années, plus destituée de secours, et plus pauvre que nous, tourmentée depuis long-temps par une maladie cruelle; hélas! toutes les sombres perspectives de sa vie ne sont qu'une pauvreté et une douleur continuelles. Il est très-rare cependant que j'aie vu en elle des momens d'impatience. Elle n'a d'espérance que dans la mort, qui peut-être

ne terminera sa vie qu'après de longs tourmens. Nous donc, qui avons eu le bonheur de recevoir une meilleure éducation; nous, dont l'esprit a été plus cultivé, nous nous rendrions plus malheureux qu'elle par foiblesse, et nous aurions la lâcheté de ne pas supporter l'infortune !

ÉRASTE.

Non, cela ne sera pas, ma chère.

LUCINDE.

Non, mon cher époux, nous n'aurons pas si peu de courage. Non; louons la sagesse de la Providence; elle fait tout, elle dirige tout pour la meilleure fin; elle aime ses créatures, et ne veille pas avec moins de soins sur la plus petite que sur la plus grande; elle conserve, et l'oiseau qui chante dans nos buissons, et l'abeille qui bourdonne autour de nous, et le ver qui rampe à nos pieds. Et nous murmurerions contre ses voies, parce que notre sort n'attire pas les regards de l'envie ! Reprends courage; vois toute cette belle contrée qui

nous sourit. Un beau ciel et une soirée magnifique se préparent à embellir les adieux du jour, de ce jour qui a avancé notre carrière, et qui nous a rapprochés du développement de notre sort.

ÉRASTE.

Je te remercie mille fois, ma chère Lucinde! Quel bonheur pour moi, quel bonheur inexprimable de te posséder! Tu as soutenu ma foible raison; tu as rendu la sérénité à mon esprit, sérénité qui ne ressemble pas, hélas! à un beau jour de printemps; c'est la sérénité plus triste d'une nuit tranquille que la lune éclaire de ses rayons. Tu calmes sans cesse cette pensée, cette accablante pensée que mon père m'a abandonné, qu'il m'a entièrement banni de son cœur.... Que lorsque tu rendras les derniers soupirs, ô mon père! un fils que tu as relégué loin de toi, ne pourra pas baigner de ses larmes le lit où reposera ton corps mourant, qu'il ne pourra pas entendre de tes lèvres ta der-

nière bénédiction. Daigne, dans ces momens, daigne te souvenir de moi, et n'oublie pas de bénir un infortuné qui a encouru tes disgraces, et à qui tu donnas la vie.

LUCINDE.

O le meilleur des époux! ta raison auroit dissipé elle-même ces sombres pensées. Je n'ai fait que mettre devant tes yeux des motifs de consolation que tu aurois trouvés toi-même mieux que moi dans un autre moment. Quant au souhait que tu fais à l'égard de ton père, ah! fasse le ciel qu'il soit accompli! Grand Dieu! je....

ÉRASTE.

Je t'en conjure, ma bien-aimée, n'achève pas. Ne te fais point de reproches à ce sujet. Si je pouvois les écouter, je serois indigne du plus grand des bonheurs, du bonheur de te posséder.

LUCINDE.

Non, Éraste, je n'offenserai pas ton amour, mais je dois te faire part de mes

espérances. Quoi! si ton père étoit réconcilié avec toi! s'il étoit inquiet en ce moment du sort de ce fils qu'il a....

ÉRASTE.

Ah! oui. Heureuse pensée, qui autrefois a souvent répandu la joie sur les momens les plus tristes de ma vie, qui m'a souvent donné des jours heureux lorsque j'attendois, mais toujours en vain, quelque réponse à nos lettres touchantes, à ces lettres qui, si elles fussent tombées entre les mains d'un inconnu, de l'homme du monde le plus indifférent, lui eussent arraché des larmes de pitié. Et mon père pourroit....

LUCINDE.

Ce seroit la plus grande des injustices envers un père qui t'a tendrement aimé, si nous....

ÉRASTE.

Oui, la plus grande des injustices. Quoi! seroit-il possible, ô mon père, que tu me

haïsses toujours, toi qui m'aimois autrefois si tendrement, qui remarquois avec une joie démesurée le développement de mes foibles talens? Quoi! tu me haïrois toujours? Dans les momens amers où le souvenir de ta colère me fait verser des pleurs, ma conscience ne me fait aucun reproche. O ciel! si je trouvois en moi la moindre faute, ta colère seroit pour moi un fardeau insupportable. Tu me rendras, oui, tu me rendras ta tendresse. Peut-être pleures-tu déjà un fils à qui tu as refusé ton secours, et que tu as abandonné à sa cruelle destinée. Agréable pensée! douce espérance, que tu es ravissante! Allons, que je lui écrive encore, que je lui marque notre situation, tout ce que notre amour pourra m'inspirer de plus attendrissant. Rentrons dans la cabane, je vais écrire dans le moment; viens, ma chère, j'aurai besoin de ton secours.

LUCINDE.

Viens, mon bien-aimé. (Ils rentrent en se tenant par la main.)

SCÈNE V.

SIMON.

Sont-ils partis?.... Pourvu du moins qu'ils ne me voient pas si-tôt. Ah! c'est une mauvaise marque de craindre de les voir. (Mettant la main sur son cœur.) D'où vient mon cœur est-il si agité? Pourquoi bat-il avec tant de violence? Quel est ce pesant fardeau que je sens sur ma conscience? Non! non! cesse de me poursuivre, idée chagrine. Ne me reproche point une action que j'ai faite dans la meilleure intention du monde. Courage, Simon! ton cœur trop sensible est dans les alarmes, parce que tu as osé exécuter ce qui eût été un trait de scélérat dans toute autre circonstance. Rassure-toi; ce n'est point un mal, l'intention et la nécessité t'excusent. Non, sur ton ame, tu n'as point fait de mal.

Mais je crains que quelqu'un ne vienne avant que j'aie composé mon visage. (Il tire une bourse pleine d'argent.) Voici une bonne somme; il y aura de quoi vivre pendant bien du temps. Mais voler, voler sur le grand chemin! Allons, ma conscience, calme-toi. C'est pour la première et pour la dernière fois. J'aime mieux la disette la plus affreuse, et vivre en paix avec toi, que l'abondance avec ton inimitié.... Ce n'est que pour nous soulager dans le besoin extrême où nous étions, que j'ai été demander à ce voyageur, par force à la vérité, une petite partie de son superflu. Et même il ne s'en passera que jusqu'à ce qu'il soit de retour chez lui; là il trouvera dans ses coffres de quoi se dédommager amplement de cette petite perte. Non, par Dieu, il n'est pas juste que tant de faquins jouissent de la plus grande aisance, tandis que mon vertueux maître, Lucinde son épouse, leurs enfans et moi mourons de faim dans ce désert. Le sang me bout! lorsque je vois ces orgueilleux, ces infâmes

débauchés, ne tenir pas plus de compte des pauvres et des malheureux que des bêtes, se promener de plaisir en plaisir, et dissiper criminellement des biens qui la plupart n'ont été acquis que par la misère d'autrui. Que le pauvre cependant meure de faim, que le malheureux périsse et répande des larmes de sang, en voyant ces monstres dévorer impunément les biens de la terre, peu leur importe. Oh! non, il est juste que les pauvres en aient leur part, et je ne me repens point de ce que j'ai fait. Je.... Ciel.... J'entends du bruit?... quelqu'un vient.... non. Je tremble comme si l'on venoit de me retirer du fond de la rivière. Vieux sot que je suis! Allons, je vais me déguiser comme il faut, et pour ne pas être embarrassé, examinons ce que je dois dire. Je n'oserois jamais dire la vérité à mon maître. Tais-toi, ma conscience. Voyez comme un mal en amène un autre! Allons, il en faudra venir là; ma foi, il faudra mentir. Je dirai.... Eh bien! quoi?... Le mal-adroit! Ah, je suis

dans une situation délicate!... Je dirai.... que j'ai.... Eh non, idiot! Voyez la belle finesse. Dès le premier instant on sauroit tout.... Oui, oui, voici qui ira bien. J'ai rencontré dans la ville un homme très-bien mis, qui m'a reconnu; pour moi, je ne le connois pas; il m'a demandé si j'étois encore au service d'Éraste, et m'a dit que.... qu'il étoit pénétré de compassion, que.... Ah, ah! mais quelqu'un vient! Ce sont nos deux enfans. Voyez si l'on peut être un seul instant tranquille! Allons, allons, je jouerai mon rôle à merveille.

SCÈNE VI.

LES DEUX FILS D'ÉRASTE, SIMON.

PREMIER FILS.

Soyez le bien-venu, Simon.

SECOND FILS.

Ah, ah! Simon! vous voici de retour; bonsoir.

(Simon est tout rêveur.)

PREMIER FILS.

Vous ne me paroissez pas de bonne humeur, Simon?

SIMON.

Oui, il y a quelque chose dans ma folle de tête.

SECOND FILS.

Vous êtes revenu bien tard de la ville?

SIMON.

C'est que j'y avois beaucoup à faire.

PREMIER FILS.

En avez-vous apporté quelque chose?

SIMON.

Oh, sans doute. Nous sommes à présent dans l'abondance.

SECOND FILS.

Ah! mon cher Simon.

PREMIER FILS.

Pour moi, j'ai été chercher des fruits dans la forêt, et j'en ai rapporté plein mon panier.

SIMON.

C'est fort bien. Vous êtes un aimable garçon; rien ne nous manquera donc ce soir.

SECOND FILS.

Je voudrois bien être aussi grand que mon frère, afin de travailler aussi, et de contribuer à notre subsistance.

PREMIER FILS.

Le temps en viendra, mon cher frère.

SECOND FILS.

Ah, mon frère, que je t'embrasse! (Ils s'embrassent.) Tu ne saurois croire combien je t'aime. Notre père et notre mère seront si aises! Nous n'avions rien à manger, et maintenant nous en aurons de reste. Comme ma chère mère a pleuré aujourd'hui en travaillant à son ouvrage! Je suis entré dans la chambre où elle étoit assise devant son métier; elle ne me voyoit pas. Elle n'a fait que pleurer, travailler et prier Dieu; et je n'ai pu m'empêcher de pleurer aussi. Elle m'a entendu, et a promptement essuyé ses larmes, comme si elle n'avoit pas voulu que je la visse pleurer. J'ai bien vu cependant qu'elle pleuroit. Simon, dites-nous, pourquoi pleurent-ils si souvent l'un et l'autre? Cela me donne toujours une grande inquiétude.

PREMIER FILS.

Et à moi aussi. Dites-nous-en la raison, si vous la savez.

SIMON.

Hem! mes enfans! je pense qu'ils pleurent, parce que nous sommes si pauvres.

PREMIER FILS.

Pauvres! nous?

SECOND FILS.

Nos voisins qui habitent sur la montagne sont pauvres; mais nous, nous ne le sommes pas.

PREMIER FILS.

Oui, nous le sommes quelquefois. Nous l'étions ce matin, mais maintenant nous ne le sommes plus; nous avons bonne provision. Et même, est-ce que nous ne sommes pas riches actuellement?

SIMON.

Ha, ha, ha, les bons enfans!

PREMIER FILS.

Vous riez, Simon ! Mais n'est-on pas riche quand on a de quoi subsister? Nous avons maintenant notre nécessaire pour plus de trois jours.

SIMON.

Les bons enfans que vous êtes !

PREMIER FILS.

Mais, Simon, si nous sommes pauvres, qu'ont donc ceux qui sont riches?

SIMON.

Ils ont tout en abondance.

PREMIER FILS.

Et qu'en ont-ils à faire? N'est-ce pas avoir en abondance, lorsqu'on a plus qu'on n'a besoin d'avoir ?

SIMON.

Oui ; et malgré cela, ils sont rarement contens.

SECOND FILS.

Qu'ils sont singuliers, ces gens-là !

PREMIER FILS.

Est-ce qu'ils ne donnent pas le superflu à ceux qui n'ont rien?

SIMON.

Au contraire, ils prennent souvent au pauvre le peu qu'il a, pour augmenter encore leurs richesses.

SECOND FILS.

Oh, Simon! tu vois que nous sommes des enfans, et tu badines avec nous. Qu'en dis-tu, mon frère? crois-tu qu'il y ait de pareilles gens?

PREMIER FILS.

J'ai bien de la peine à le croire. Simon, je vous en prie, ne vous moquez pas de nous. Il ne faut pas mentir.

SIMON.

Ce que je vous ai dit, n'est que trop vrai; la ville est remplie de gens de cette espèce.

PREMIER FILS.

Mais si j'avois du superflu, je le donnerois à nos voisins, et nos père et mère feroient de même.

SECOND FILS.

Sans doute; et moi aussi.

PREMIER FILS.

Je ne connois pas de plus grand plaisir: je pleure de joie lorsque je vois un pauvre qui nous remercie et nous bénit de si bon cœur, parce que nous lui avons donné quelque chose dont nous nous passons sans peine.

SECOND FILS.

Oui, mon frère, et moi aussi. Cela me fait plus de plaisir que si j'avois le plus bel oiseau du monde.

PREMIER FILS.

Simon, dites-nous donc pourquoi mon père et ma mère pleurent de n'être pas riches? C'est une chose que je ne puis croire.

SIMON.

Apparemment, c'est parce qu'ils auroient du superflu s'ils étoient riches, et qu'ils pourroient par ce moyen se procurer plus souvent le plaisir de soulager les pauvres.

PREMIER FILS.

Ah! sans doute, Simon, vous l'avez deviné. Et je crois que je pleurerai aussi à l'avenir de ce que nous ne sommes pas riches. Mais, viens, mon frère, rentrons chez nous; et vous aussi, Simon, venez avec nous.

SCÈNE VII.

SIMON.

Me voilà seul enfin. Oui, les voilà rentrés. Commençons par essuyer cette sueur accablante, nous rentrerons ensuite, et.... Mais que vais-je leur dire? L'inquiétude,

je crois, me l'a fait oublier. Allons, vieux idiot, ne tremble pas. Ferme, et ne baisse pas tant les yeux. Que tu sais mal jouer le rôle de trompeur! Je vois bien que je suis trop vieux pour apprendre un nouveau métier, et sur-tout un métier qui est si fort opposé à ma nature. S'il pouvoit me réussir pour cette seule fois!... Je dois parler de ce monsieur que je n'ai jamais vu dans la ville. Bon!... Ah ciel! voilà mon maître qui vient. Allons, bonne contenance.

SCÈNE VIII.

ÉRASTE, SIMON.

ÉRASTE.

Sois le bien-venu, mon bon ami! N'es-tu pas fatigué? Il y a bien loin de la ville ici. Tu dois avoir besoin de te reposer.

SIMON.

Fatigué? Non, je ne le suis point. Voici plusieurs choses nécessaires que j'ai apportées de la ville.

ÉRASTE.

Va les déposer dans la cabane, et reviens ici prendre le frais. Notre souper sera bientôt prêt. (Simon sort, Éraste le suit des yeux.) L'honnête homme! Quel plaisir pour moi, si je pouvois un jour récompenser ses services! A la vérité, je nourris en ce moment dans mon cœur la plus douce des espérances. J'achèverai aujourd'hui même la lettre que j'ai commencé d'écrire à mon père. Fasse le ciel que je n'espère pas en vain! Quels doutes terribles! mais quel ravissement, ô dieu! quelle joie céleste, si mon père, réconcilié avec moi, a la bonté de me répondre! Cette douce espérance me fait verser des larmes; pourrois-je supporter la joie de cet heureux événement? Comme mes pleurs arroseront les carac-

tères bénis que sa main aura tracés.... Quelle terreur, quel désespoir, s'il est toujours inexorable! O dieu, écoute, écoute mes humbles prières; ne m'éprouve point par un malheur qui est si fort au-dessus de ma foiblesse. Ne souffre point que mon père descende dans le tombeau, sans que je sois rétabli dans ses bonnes graces. Mais si j'envoyois vers lui Simon avec mon fils aîné : le voyage est long, à la vérité; cependant si cet aimable enfant remettoit de sa main innocente cette lettre à mon père; si, embrassant les genoux du vieillard, il lui demandoit avec instance sa bénédiction pour lui-même et pour moi... Oui, je ne puis rien faire de mieux. On fait mille beaux projets dans l'infortune, qui ne servent le plus souvent qu'à nous rendre notre malheur mille fois plus sensible. Et comment subsisteroient-ils pendant ce long voyage? (Il va et revient d'un air rêveur. Simon reparoît, et se tient à l'écart, comme un homme qui craint d'être vu : Éraste l'apperçoit à la fin.) Te voilà revenu, Simon. O mon

unique ami ! si je pouvois un jour récompenser ta fidélité !

SIMON.

Votre bonté me récompense toujours libéralement du peu que je fais.

ÉRASTE.

Non, cher Simon, je ne serai jamais en état de reconnoître ton amitié. Lorsque mon père, lorsqu'ensuite tout le monde m'eut abandonné, tu fus le seul de mes anciens domestiques qui t'attachas à moi. Hélas ! tu n'avois rien à espérer à mon service ; j'étois moi-même sans espérance. Tu m'as cependant suivi dans mon exil, tu as souffert avec moi la faim et l'indigence, et tu as négligé de faire ta fortune ailleurs.

SIMON.

O mon maître ! comme vous avez l'art de relever le peu que j'ai fait ! Vous ne me persuaderez jamais que je vous aie rendu de grands services.... Voici....

ÉRASTE.

Quoi ! mon ami ?

SIMON.

Prenez toujours, prenez.

ÉRASTE.

Qu'est-ce donc ?

SIMON.

De l'argent.... que j'ai apporté de la ville.

ÉRASTE.

Comment ? tant d'argent ! Mais d'où vient ta main tremble-t-elle ?

SIMON.

Ma main ?... elle tremble !... je pense.... que c'est de joie.

ÉRASTE.

Tu balbuties ? Simon, qu'est-ce donc ?

SIMON.

C'est de l'argent, monsieur, c'est de l'argent. Nous en avons si grand besoin, et cependant vous ne vous réjouissez pas.

ÉRASTE.

A voir ta contenance timide, je ne sais si je dois me réjouir. Pour l'amour du ciel, mon ami, tire-moi de cette incertitude. Qui t'a remis cet argent?

SIMON.

Mais.... on m'a défendu de vous le dire.

ÉRASTE.

Eh bien, mon ami! ne m'alarme point. Tiens, tu n'as qu'à le reprendre. Je ne saurois l'accepter, si je ne sais comment il est venu dans tes mains.

SIMON.

Et moi.... je ne le reprendrai pas. Que signifient donc toutes vos façons?

ÉRASTE.

Allons, mon ami, parle.

SIMON.

Je.... en sortant de la ville.... je l'ai trouvé tout au bas de la montagne.

ÉRASTE.

Courage, bon vieillard, allons, mens. Tu ne vois pas que tes propres paroles te trahissent.

SIMON.

Je crois que vous savez lire dans mon cœur.

ÉRASTE.

Non, je ne le sais point. Mais lorsque tu veux déguiser la vérité, tu t'y prends si mal!... d'ailleurs tu te contredis toi-même.

SIMON.

Eh bien! je ne l'ai pas trouvé; la chose est comme je vous ai dit.

ÉRASTE.

Comme tu as dit?

SIMON.

Oui, quelqu'un me l'a donné lorsque j'étois dans la ville.

ÉRASTE.

Ah, Simon! étoit-ce un de mes amis?

SIMON.

Il faut bien qu'il le soit. Il étoit si honnête! Il m'a demandé si j'étois toujours à votre service.

ÉRASTE.

Allons, achève.

SIMON.

Je lui ai répondu qu'oui, et il m'a donné cet argent pour vous le remettre.

ÉRASTE.

Tu n'as donc pas connu cet honnête homme ?

SIMON.

Non, je vous l'ai déjà dit, je ne me souviens pas de l'avoir vu. (à part.) Ah! si cet entretien pouvoit finir!

ÉRASTE.

Oh! oui, je crois aussi que tu ne l'as jamais vu. Mon ami, tu veux donc me tromper aujourd'hui pour la première fois ?

SIMON.

Mais, je vous ai dit vrai.... et je vous demande pardon : trouvez bon que j'aille au jardin ; j'y ai affaire. (Il s'en va.)

ÉRASTE.

Voilà qui est singulier ! Il y a là-dedans un mystère que je ne puis comprendre. C'est un homme plein de probité ; mais qu'il est inquiet ! Sa dernière histoire me paroît aussi fausse que la première. Comme il trembloit ! Je ferois peut-être bien de le suivre dans le jardin. Je ne pourrai être tranquille, si je ne vois plus clair dans cette affaire. (Il veut s'en aller.)

SIMON. Il revient lentement, et s'arrête les yeux baissés.

Pardonnez-moi, monsieur.... je ne puis supporter d'avoir voulu vous tromper. Cela me tourmenteroit toute ma vie. Je vais dire tout, afin que vous jugiez si ce que j'ai fait est aussi mal que ma conscience voudroit me le faire croire. Je....

ÉRASTE.

Je t'en conjure, pour l'amour de Dieu, parle.

SIMON.

Je l'ai.... pris à un voyageur.

ÉRASTE.

Pris ! comment, pris !

SIMON.

Vous allez tout savoir.... Étant sorti des portes de la ville, je suis monté à travers ces buissons qui conduisent à notre désert. Arrivé sur la hauteur, je me suis assis pour me reposer.... Fixant de-là mes regards sur la ville qui paroissoit dans le lointain, je considérois les superbes palais de ces dissipateurs qui semblent avoir pour eux seuls la fortune à leurs gages; qui laissent morfondre à leur porte les malheureux sans les secourir, et qui dissipent leurs richesses en se plongeant dans les plus sales voluptés. J'enrageois de voir que leur avidité s'empare en tous lieux de ce

qu'il y a de meilleur; et qu'un seigneur, un honnête homme comme vous, le meilleur des maris, et la femme la plus vertueuse qui soit sur la surface de la terre, soient sans secours, sans appui, abandonnés du monde entier. J'entrois en fureur en pensant à notre cruelle situation. Comment, me disois-je à moi-même, nous n'avons pas un morceau de pain dans notre cabane, tandis qu'une foule d'insensés, qui méritent à peine d'avoir de l'eau, dépensent plus en un jour pour des folies, qu'un honnête homme ne dépenseroit en un an pour sa subsistance; tandis qu'un joueur perd de sang-froid, sur une carte, plus d'argent qu'un homme industrieux n'en gagneroit par son travail dans une année, et jure comme un possédé si un malheureux, perclus de ses membres, lui demande un liard; tandis que des infâmes donnent plus d'argent pour séduire une fille d'honneur, qu'il n'en faudroit à un homme de probité pour élever toute sa nombreuse famille. Est-il juste que l'on

partage ainsi les biens de la fortune ? ne sont-ils pas faits pour tous les hommes? est-il permis qu'un seul abuse de ce qui suffiroit pour des milliers? C'est ce que je pensois. Cependant j'ai repris mon fardeau, et je me suis remis en chemin, me livrant au dépit le plus amer. J'ai vu un cavalier, magnifiquement vêtu, qui s'avançoit vers moi par un sentier détourné. Comment! ai-je dit, quel mal y auroit-il que cet homme-ci partageât sa bourse avec moi? O ciel! non, cela ne peut pas être injuste. Le chagrin me rendoit hardi, et la conscience m'intimidoit. Allons, qu'il me donne la moitié de son argent; oui, morbleu! il faut qu'il me la donne; elle suffira pour nous faire subsister longtemps. Je ne veux point l'abondance; mais est-il juste que nous périssions de faim? Je m'abandonnois à ces pensées, lorsque je me suis trouvé vis-à-vis du cavalier. Je jette mon fardeau dans les buissons; j'étois comme entraîné malgré moi; jamais mon cœur n'a battu avec autant de violence.

Arrête, lui ai-je dit en bégayant; je tenois d'une main la bride de son cheval, et de l'autre mon couteau de chasse. Donne-moi tout-à-l'heure la moitié de l'argent que tu as sur toi, et garde-toi de crier, car j'appellerois mes camarades qui ne sont pas loin, et tu n'en serois pas quitte à si bon marché. Le cavalier avoit encore moins de courage que moi, sans quoi il se seroit bien apperçu que j'étois couvert de sueur, et que je ne tenois la bride qu'en tremblant. Il m'a livré cette bourse. J'ai été me cacher, pâle comme un mort, au milieu des buissons. Il me sembloit que je sortois d'un rêve. Enfin, de quelque côté que je considère cette affaire, je ne crois point avoir mérité la corde.

ÉRASTE.

O ciel! un honnête homme! Simon, comment as-tu donc pu te résoudre à une pareille démarche?

SIMON.

Ah! je voudrois que l'argent se fût fondu

dans mes mains!.... Mais, non. Faites-y attention. Toutes les circonstances parlent en ma faveur.

ÉRASTE.

Non, Simon, il n'est pas de circonstances qui puissent excuser un crime réfléchi.

SIMON.

Mais je n'ai pas cru commettre un crime.

ÉRASTE.

Je serai inquiet jusqu'à ce que cet argent ait retrouvé son légitime possesseur.

SIMON.

Mais comment le trouver? Maudit argent! Si vous saviez! il me l'a donné avec l'air d'un homme qui peut s'en priver sans peine. En effet, c'est sans doute une bagatelle pour lui; la somme ne vous paroît si considérable que parce qu'il y a longtemps que vous n'avez vu tant d'argent à la fois.

ÉRASTE.

Mais est-on en droit d'enlever à qui que ce soit la moindre partie de ce qu'il possède ? Jamais. Va, Simon, cours sur la hauteur voisine, d'où l'on découvre le grand chemin, tu pourras encore retrouver ce voyageur.

SIMON.

Vous voudriez donc....

ÉRASTE.

Eh bien, quoi?

SIMON.

Que j'allasse lui rendre son argent, moi, moi-même?

ÉRASTE.

Tiens, je te le remets; vois ce que tu dois faire.

SIMON.

Allons, je m'en vais monter promptement sur la hauteur, et je ferai de mon mieux pour le découvrir. Écoutez; n'en-

tends-je pas le bruit d'un cheval? Qui pourroit-ce être? Ah! si j'étois découvert! Ne vient-on pas m'enlever pour me pendre peut-être? Mais pourquoi aller au-devant de tout ce qui peut m'arriver de pire? Au diable!... C'est mon voyageur.

SCÈNE IX.

CLÉON, ÉRASTE, SIMON.

CLÉON, en bottes.

MONSIEUR, je me suis égaré dans la forêt voisine, et j'ai perdu mon domestique, qui m'avoit quitté pour chercher le chemin. Pardonnez-moi, je vous prie, si je viens vers vous.... (appercevant Simon.) Ah ciel! je suis perdu!

SIMON.

C'est lui, ma foi! (Il se retire doucement au fond du théâtre.)

ÉRASTE.

Pourquoi me paroissez-vous si troublé, monsieur?

CLÉON.

Je vous supplie, monsieur, de vouloir bien m'épargner. Monsieur que voilà a eu la bonté de me demander seulement la moitié de ce que j'avois. Je lui ai donné beaucoup davantage, sans compter. Il ne me reste précisément que ce qui m'est nécessaire pour continuer mon voyage.

ÉRASTE.

Pardon mille fois. Non, monsieur, vous n'êtes point tombé ici entre les mains d'une troupe de voleurs. Nous sommes des infortunés qui avons quitté le monde, pour nous retirer dans ce désert. Pardonnez-nous la frayeur que nous vous avons causée. On va vous rendre tout ce qui vous a été pris. Simon!

SIMON. Il s'approche tout effrayé.

Monsieur, vous me voyez tout confus

devant vous. Permettez-moi de vous restituer cet argent que je vous ai enlevé tantôt, poussé par un malheureux moment et par le désespoir. J'allois dans l'instant même courir après vous, pour vous le rendre. Notre pauvreté extrême, et la cruelle situation où se trouvent mon digne maître et sa vertueuse famille, m'ont fait commettre une action dont je n'eusse jamais été capable dans d'autres circonstances. Dieu veuille me le pardonner! Tenez, monsieur, reprenez promptement ce fardeau qui m'auroit tourmenté toute ma vie.

(Pendant que Simon parle, Éraste considère l'étranger avec beaucoup d'attention.)

CLÉON, à Éraste.

Pardonnez-moi, monsieur, l'injustice que je vous ai faite. Je vous prie de garder ce peu d'argent. Je ne le reprendrai point. Je voudrois avoir avec moi une plus grande somme, et vous procurer un secours plus considérable. Mais on ne se surcharge point en voyage.

ÉRASTE.

Vous nous pardonnerez, s'il vous plaît, monsieur; nous n'accepterons pas cette somme. Ce seroit une injustice à nous de vous priver d'un argent qui vous est nécessaire pour vous procurer les commodités du voyage. (à part.) Dans quels doutes, grand Dieu! me jettent cet air et ces traits!

CLÉON.

Comment! vous ne me permettrez pas de vous rendre le moindre des services? Il me reste encore assez d'argent pour achever commodément mon voyage; et je vais donner la somme à cet homme, qui me paroît être votre domestique.

SIMON.

Pour moi, je n'y ferai point de façons. Je l'accepte, monsieur, et je vous en rends mille actions de graces.

ÉRASTE.

Je vous fais donc mes remercîmens,

monsieur. O dieu! je n'étois pas autrefois dans cette situation. Je n'ai pas toujours été privé du plaisir, du plaisir si doux de faire du bien aux autres. Pardonnez, monsieur, pardonnez mes larmes.

CLÉON.

Mon ami, permettez-moi de vous appeller de ce nom, vos manières nobles me disent que vous n'êtes pas un homme du peuple. Vous avez sans doute essuyé des malheurs?

ÉRASTE.

Ah, monsieur! il ne nous est resté que la vertu et une conscience sans reproche.

CLÉON.

Que votre sort est digne d'envie, mon ami! Je suis abondamment partagé des biens de la fortune; mais que je donnerois volontiers tout ce que j'ai pour le repos de ma conscience! J'ai fait une injustice dont le souvenir me tourmente sans cesse. Semblable à un spectre épouvantable, le remords s'attache à tous mes pas; et il me

paroît, hélas! que je n'aurai pas le bonheur de réparer ma faute. Oui, monsieur, mêlez vos larmes aux miennes, je mérite votre pitié. Qu'ils seront terribles, grand Dieu! qu'ils seront affreux les jours que ma vieillesse me réserve encore, à moins que je ne retrouve les victimes de mon injustice. Vous êtes encore jeune; conservez, conservez soigneusement pour vos vieux jours le noble trésor d'une conscience pure. Quel malheur! grand Dieu! que l'on est à plaindre, lorsque les tourmens de la conscience déchirent la soirée de notre vie, et poursuivent notre vieillesse jusque dans le tombeau! Malgré l'affoiblissement de l'âge, je supporte depuis long-temps les plus grandes fatigues des voyages, pour trouver les vestiges de ceux que ma faute a peut-être réduits à la plus grande misère, et dont l'indigence, hélas! a peut-être déjà fini la malheureuse vie. Apprends-moi, grand Dieu! quelle est la terre qui couvre leur poussière, quel est le ciel, quel est le climat qui laisse tomber la

pluie et la rosée sur leur cendre paisible, afin que je coure, que je vole sur leur tombeau; je déposerai là ces cheveux que l'âge a blanchis; j'y passerai dans les larmes le reste de mes jours, et j'y attendrai la mort, que j'appelle depuis tant de temps. Malheureux père que je suis! Vous pleurez, mon ami! Que je suis sensible à votre pitié : je la mérite : oui, Dieu sait si je la mérite!

ÉRASTE, à part.

Que le malheur nous rend avides d'espérance! et où ne croit-on pas la retrouver? O ciel! non, cela ne peut pas être; non. (à Cléon.) Oui, monsieur, votre sort m'afflige. Vous êtes un père malheureux, et vous voyez en moi....

SCÈNE DERNIÈRE.

LUCINDE, les acteurs précédens.

LUCINDE.

COMMENT, mon ami! tu laisses ici au serein ce respectable vieillard, qui est sans doute fatigué de son voyage? Voudriez-vous, monsieur, vous donner la peine d'entrer dans notre cabane? vous pourrez vous y reposer, et profiter des petites commodités que notre pauvreté nous permet de vous offrir.

CLÉON.

Avec plaisir, madame, puisque vous le permettez. Je sens que je trouverai en vous la plus agréable compagnie du monde.

SIMON.

Ah, monsieur! Que vois-je, grand Dieu!

Moreau inv.t 1797. R. D'Elvaux f.t

ne me trompé-je point? O ciel! que trouvé-je là parmi cet argent?

ÉRASTE.

Eh bien! qu'est-ce?

SIMON, à Cléon.

Est-ce vous-même, monsieur, est-ce votre nom que je trouve sur ce billet? (Il lui met le billet entre les mains.)

CLÉON.

Oui, c'est moi.

SIMON.

O Dieu! Embrassez-vous donc. Oh! les larmes m'en viennent aux yeux; j'en pleure de joie. Embrassez-vous donc. Voici votre père, monsieur. Et vous, monsieur, voilà Éraste, votre fils; voilà Lucinde....

ÉRASTE.

O Dieu, mon père! (il se jette avec Lucinde aux genoux de Cléon.)

CLÉON.

Mes enfans! ô Dieu! la joie m'ôte la

parole. Mon fils! ma fille! c'est donc vous que je vois; c'est vous que l'indigence a ainsi défigurés! O ciel! que de maux mon injustice vous a fait souffrir! Mais, oui, tu es mon fils; ce sont là tes traits, que de trop longs chagrins, hélas! ont altérés. Grand Dieu! par quelle voie merveilleuse et inopinée tu me conduis au bonheur!

ÉRASTE.

Ah, mon père! mon cher père!

LUCINDE.

Et moi! oserai-je vous nommer de ce nom? Permettez-vous à votre fille de mouiller cette main avec les larmes de la joie? O mon père!

SIMON, amenant de la cabane les deux enfans.

Et vous aussi, mes enfans, mettez-vous à genoux devant votre père. Le ciel, en un instant, met le comble à notre bonheur. En vérité, je ne me sens pas de joie.

CLÉON.

Levez-vous, mes enfans. Soutiens-moi, mon fils. Mon ravissement est au-dessus de mes forces. Embrassez-moi, embrassez-moi tous. Ce sont ici tes enfans? Lucinde, ma fille, Éraste, mon cher fils, recevez ma bénédiction. O Dieu, maître suprême du ciel, tu as fini mes tourmens! Il y a trois ans qu'un remords persécuteur, qui s'est éveillé en moi, me fait souffrir des tourmens inexprimables; il y a trois ans qu'une maladie douloureuse m'a conduit aux bords du tombeau; et l'injustice que je t'ai faite, remplissoit d'horreur les approches de la mort. J'arrosois mon lit de mes larmes; le désespoir mettoit sans cesse ton nom dans ma bouche. Grand Dieu! m'écriois-je, rends-moi la santé et la vie! Ne m'enlève pas au milieu du chagrin qui me dévore. Fais que je retrouve ce cher fils, que je pleure mon injustice dans ses bras, qu'une heureuse réconciliation tranquillise ma conscience, et que j'expire

ensuite sur son sein! Il y a long-temps que je te cherche, ô mon fils! et que je te cherche inutilement! Béni soit le moment qui te rend à moi. Quel bonheur, quelles délices pour le reste de mes jours! Pardonnez-moi, mes enfans, pardonnez-moi mon injuste sévérité. J'en ai assez long-temps porté la peine.

ÉRASTE.

Mon père!

LUCINDE.

Ne vous faites point de reproches, j'ose vous en supplier. Ayez la bonté d'entrer dans la cabane, nous avons tous besoin de repos pour remettre nos esprits.

LA JAMBE DE BOIS,

CONTE.

Sur le mont d'où le torrent de Rauti se précipite dans la vallée, un jeune berger faisoit paître ses chèvres. Son chalumeau appelloit gaîment l'écho des antres du rocher, et sept fois, de ses chants mélodieux, l'écho avoit fait retentir les vallons. Tout à coup il apperçut un homme gravissant la côte de la montagne. Cet homme étoit vieux. Les ans avoient blanchi sa tête. Un bâton se courboit sous ses pas pesans et mal assurés, car il avoit une jambe de bois. Il s'approcha du jeune homme, et s'assit à ses côtés sur la mousse d'un rocher. Le jeune berger le regarda avec surprise, et ses yeux s'arrêtèrent sur la jambe de bois. Mon fils, lui dit le vieillard en souriant, n'est-ce pas que tu penses, qu'impotent comme je le suis, j'aurois mieux fait de rester dans la vallée? Sache

cependant que je ne fais ce voyage qu'une fois chaque année; et telle que tu la vois, mon ami, cette jambe m'est plus honorable qu'à bien d'autres la plus droite et la plus souple. Je veux bien, mon père, reprit le berger, qu'elle te soit plus honorable; mais je parie que les autres sont plus commodes. Sans doute tu es fatigué. Veux-tu du lait de mes chèvres, ou de l'eau fraîche de la source qui jaillit là-bas du creux de cette roche?

LE VIEILLARD.

J'aime la candeur peinte sur ton visage. Un peu d'eau fraîche suffira pour me soulager: si tu veux bien m'en apporter ici, je te raconterai l'histoire de cette jambe de bois. Le jeune berger courut à la fontaine, et fut bientôt de retour.

Quand le vieillard se fut rafraîchi, il dit: Lorsque vous voyez vos pères estropiés et couverts de cicatrices, jeunes gens, adorez le ciel, et bénissez leur valeur. Sans elle vous courberiez la tête sous le joug,

au lieu de vous égayer à la douce chaleur du soleil, et de faire répéter aux échos des chants d'allégresse. La joie et la gaîté habitent les collines et la vallée, et vos chansons résonnent d'une montagne à l'autre. Liberté! douce liberté, c'est toi qui répands le bonheur sur cette terre chérie! Tout ce que nous voyons autour de nous nous appartient. Satisfaits, nous cultivons nos propres champs. La récolte que nous y faisons est à nous, et nos moissons sont des jours de fêtes.

LE JEUNE BERGER.

Celui-là n'est pas digne d'être un homme libre, qui peut oublier que c'est au prix du sang de ses pères.....

LE VIEILLARD.

A leur place, mon fils, qui ne feroit pas ce qu'ils ont fait, ne le mérite pas davantage..... Depuis la journée sanglante de Nefels *, je viens une fois tous les ans sur

* La bataille de Nefels dans le canton de Glaris, l'année 1388.

cette montagne : mais je le sens, j'y viens pour la dernière fois.... D'ici je vois encore tout l'ordre de la bataille où la liberté nous fit vaincre. Regarde, c'est de ce côté-là que s'avançoit l'armée ennemie. Des milliers de lances étinceloient au loin avec plus de deux cents chevaliers, couverts de superbes armures. Les panaches qui ombrageoient leurs casques, s'agitoient sur leurs têtes, et la terre frémissoit sous les pas de leurs chevaux. Déjà notre petite troupe avoit été rompue. Nous n'étions que trois à quatre cents combattans. Les cris de la détresse retentissoient de tous côtés ; la fumée de Nefels embrasé remplissoit la vallée, et s'étendoit avec horreur le long des montagnes. Cependant au pied du mont où nous sommes, s'étoit porté notre chef. Il étoit là où ces deux pins s'élancent des bords de la roche escarpée. Entouré d'un petit nombre de guerriers, je crois le voir encore, ferme, inébranlable, rappeller autour de lui les troupes dispersées. J'entends le bruit de ce drapeau que son

bras agitoit dans les airs, c'étoit comme le bruit des vents qui précèdent l'orage. De toutes parts on accouroit vers lui. Vois-tu ces sources se précipiter du haut des monts? Des pierres, des rochers, des arbres renversés s'opposent en vain à leur cours; elles franchissent, elles entraînent tout, et se rassemblent au fond de cet abîme. Ainsi nous accourûmes à la voix de notre général, en nous faisant jour à travers l'ennemi.... Rangés autour du héros, nous jurâmes tous, et Dieu nous entendit, de vaincre ou de mourir. L'ennemi, s'approchant en ordre de bataille, fondit sur nous avec impétuosité; nous l'attaquâmes à notre tour. Déjà nous l'avions chargé onze fois; mais toujours forcés de nous retirer à l'abri de ces hauteurs, nous y resserrions nos rangs aussi inébranlables que le rocher qui nous protégeoit. Enfin, renforcés par trente guerriers de Schwitz, nous tombâmes tout à coup sur l'ennemi comme la chute d'une montagne, comme une roche qui éclate, tombe, roule à travers la forêt,

et brise avec fracas les arbres à son passage. De toutes parts, les ennemis, et cavaliers et fantassins, confondus dans le plus horrible tumulte, se renversent les uns les autres pour échapper à notre fureur. Acharnés au combat, nous foulions à nos pieds les morts et les mourans, pour porter plus loin la vengeance et le trépas. J'étois au milieu de la mêlée : un cavalier ennemi me renversa dans sa fuite, et son cheval me fracassa la jambe. Le guerrier qui combattoit le plus près de moi, m'ayant apperçu, me chargea sur ses épaules, et courut, en me portant ainsi, hors du champ de bataille. Un bon religieux, prosterné non loin de là sur un rocher, imploroit le ciel pour nous.... Ayez soin, mon père, de ce guerrier, lui dit mon libérateur, il a combattu en homme libre. Il le dit, et revole au combat. La victoire fut à nous, mon enfant, elle fut à nous. Mais plusieurs des nôtres étoient étendus sur des monceaux d'ennemis. Ainsi, disoit-on, repose le moissonneur fatigué sur les gerbes qu'il

moissonna lui-même. Je fus soigné, je fus guéri. Mais je n'ai jamais pu découvrir celui à qui je dois la vie. Je l'ai cherché vainement. J'ai fait des vœux et des pélerinages pour qu'un saint du paradis, ou quelque ange voulût me le révéler. Hélas! tous mes efforts ont été inutiles. Je ne pourrai plus, dans cette vie, lui prouver ma reconnoissance.

Le jeune berger avoit écouté le vieux guerrier les larmes aux yeux; il lui dit: Non, mon père, dans cette vie tu ne pourras plus lui prouver ta reconnoissance.

Le vieillard surpris, s'écria : Ciel! que dis-tu? Saurois-tu, mon fils, quel fut mon libérateur ?

LE JEUNE BERGER.

Je serois bien trompé, ou c'étoit mon père ; oui, c'étoit lui-même. Souvent il m'a raconté l'histoire de la bataille, et souvent je lui ai entendu dire : L'homme que j'ai emporté du champ de bataille seroit-il encore vivant?

LE VIEILLARD.

O Dieu! anges du ciel! cet homme généreux seroit ton père?

LE JEUNE BERGER.

Il avoit une cicatrice ici. (En montrant sa joue gauche.) Il avoit été blessé par l'éclat d'une lance; peut-être le fut-il avant qu'il t'emportât de la mêlée.

LE VIEILLARD.

Sa joue étoit couverte de sang quand il m'emporta. O mon enfant, ô mon fils!

LE JEUNE BERGER.

Il mourut il y a deux ans; et comme il étoit pauvre, je suis réduit pour vivre à garder ces chèvres.... Le vieillard l'embrassa, et dit : Le ciel en soit béni; je pourrai te récompenser de ses bienfaits. Viens, mon fils, viens avec moi; qu'un autre garde ces chèvres.

Ils descendirent ensemble dans la vallée, et ils marchèrent vers la demeure du vieil-

lard. Il étoit riche en champs et en troupeaux, et une fille aimable étoit sa seule héritière. Mon enfant, lui dit-il, ce jeune berger est le fils de celui qui m'a sauvé la vie : si tu pouvois l'aimer, je serois heureux de te voir unie à lui.... Le jeune homme étoit d'une figure aimable. La fraîcheur et la gaîté brilloient sur son visage, des boucles d'un blond doré ombrageoient son front, et le feu brillant de ses yeux étoit tempéré par une douce modestie. La jeune fille, avec une réserve ingénue, demanda trois jours pour y penser; mais le troisième lui parut bien long. Elle donna sa main au jeune homme, et le vieillard versa des larmes de joie, et leur dit : Que ma bénédiction repose sur vous, mes enfans! C'est aujourd'hui que je suis le plus heureux des hommes.

LE BAIN *.

Du sommet des montagnes le soleil étoit descendu vers le couchant, l'or du crépuscule avoit pâli, les rayons de la lune répandoient sur la terre leur lumière argentine, lorsque l'Amour déjà tout armé s'égara sous les sombres ombrages de ce bois touffu, de ce bois où souvent de jeunes amoureux folâtrent sur le vert gazon; où plus d'une jolie bergère étendue sur les fleurs attend avec impatience son fidèle berger; où de petits oiseaux chantent en chœur les louanges de l'Amour.

Au milieu du bois se rassemblent tous les ruisseaux, qui serpentent sous son ombrage, dans un lac dont les vagues vont caresser ces rives si fraîches. C'est là que

* Cette pièce et les suivantes sont insérées dans cette édition, pour donner une idée des premiers talens poétiques de Gessner. Il l'écrivit à l'âge de dix-huit ans.

l'Amour apperçoit une jeune beauté, une jeune beauté se baignant toute nue : il se glisse le long du rivage, pour la contempler à son aise.

Son front élevé, de la plus vive blancheur, étoit couronné de boucles d'ébène dans lesquelles se jouoit le zéphyr, et qu'il faisoit flotter avec un doux frémissement tantôt autour de son cou, tantôt autour de son beau sein : sur ses joues brilloit l'incarnat des plus jeunes roses. Que de grace animoit ses lèvres si fines et si délicates! le feu de ses yeux noirs enflammoit les desirs, toute sa taille étoit noble, svelte, blanche comme le lys ; ainsi que l'on nous peint Vénus.

Les ondes sembloient s'élancer de joie, elles embrassoient ses genoux, s'élevoient plus haut, et dansoient, pour ainsi dire, autour d'elle en cercles argentés.

La jeune bergère vit l'Amour qu'elle ne connoissoit point encore, et lui dit : « Veux-tu bien t'en aller, petit espiégle.... Si j'approche, quelle ondée je vais faire

rejaillir sur toi ». Amour sourit malicieusement, et s'appuyant sur son arc, il resta là tranquille.

Alors de ses mains impatientes, la bergère frappe l'onde, jusqu'à ce que le petit dieu, tout trempé, brille comme la rose, quand l'aube d'un beau jour l'a couverte des perles de la plus fraîche rosée.

Ainsi que la jeune alouette secoue ses ailes chargées de pluie, Amour secoue aussi les siennes, pour faire tomber l'eau dont on l'avoit inondé.

Puis il sourit d'un air affable : « Ma chère, pour lancer cette onde, tu vises en vérité fort joliment : avec ces traits, voyons si je saurai viser de même ».

Il dit, prend dans son carquois une petite flèche perçante, et la pose sur son arc : à peine a-t-elle sifflé dans les airs, qu'elle est déjà dans le cœur de la bergère. Épouvantée, celle-ci s'élance hors des eaux, s'enfuit sur la rive prochaine, et se cache au fond du petit bocage sombre, pour voir l'endroit où le trait l'a frappée.

« Qu'éprouve mon cœur ? dit-elle ; ce n'est pas une véritable douleur ; c'est une peine, mais elle est douce ; c'est un plaisir, mais il tourmente.... Ah ! qu'est-ce donc » ?

J'entendis ces mots, car j'étois caché derrière le taillis où se plaignoit ainsi la jeune bergère. « Viens, lui dis-je, viens, mon bel enfant, te reposer sur ces fleurs ; je guérirai ta blessure ». De quel feu touchant la pudeur colora ses joues, lorsqu'elle m'entendit parler ainsi ! Timide, elle voulut fuir ; mais je la retins, j'osai l'embrasser. Doucement elle sourit ; nos premiers baisers en appellèrent mille autres, jusqu'à ce que, succombant au plus ravissant délire, sur un lit de fleurs....

LA FEMME*.

HOMME, vois cette rose près du ruisseau, comme elle se penche et semble sourire. La vague la plus voisine la baise et s'enfuit. Et tandis qu'une autre cherche encore à ravir à son tour ce doux baiser, une troisième aspire à la même faveur, et lève déjà sa tête argentée.

L'HOMME.

FEMME, suis la petite vague: comme, le long du rivage, l'infidelle voltige de fleur en fleur, et les caresse toutes! à présent elle baise la violette, et ne regarde pas envieusement en arrière, lorsqu'une autre vague folâtre autour de la rose.

---

* Seconde époque du talent poétique de Gessner, ouvrages de sa vingtième année.

DIALOGUE.

ÉTIENNE & KUNZ.

ÉTIENNE.

Frère, quel ravissement m'inspire ici ce bon vin! Quoi! l'on seroit plus heureux des regards d'une belle? Ami, crois-moi, chaque goutte de vin verse dans mes sens une volupté nouvelle.

KUNZ.

Frère, quel ravissement m'inspire ma jolie maîtresse! Le feu de ses regards, cette taille si souple et si légère! de tels plaisirs, de tels transports, ami, crois qu'un monarque en seroit jaloux.

ÉTIENNE.

Le vider sans cesse, ce verre rempli d'une mousse pétillante, et renoncer tou-

jours au baiser!... Je crois que ces deux plaisirs en seroient plus doux, s'ils étoient mêlés ensemble.

KUNZ.

Avec tous mes baisers, je n'ai pas une goutte de vin.... Oui, je le pense, si le vin ne me manquoit pas, je serois plus heureux encore.

ÉTIENNE.

Ami! comment! il me vient une idée: nous pouvons augmenter notre bonheur. Tu possèdes une maîtresse; moi, j'ai du vin: que ne partageons-nous nos trésors? Qu'en dis-tu? de bons amis ne pourroient-ils s'entendre?

LES PIGEONS.

Vois, ma belle, vois ces pigeons sur ce raméau, dans le feuillage. Comme doucement ils le frappent de leurs ailes! Vois, mon enfant, comme ils se becquetent.... et puis.... ah! vois.... le pigeon.... Où fuis-tu, mauvaise!

LE SOUPÇON.

Ou suis-je? Comment! où rêvois-je donc tout le long de la nuit? Me voici sous cet arbre. Ici, moi, sur le gazon.... Là mon gobelet; plus loin ma couronne et ma flûte. Je croirois presque, qu'ici je tombai hier dans quelque douce ivresse....

ENTRETIEN

D'UN

PÈRE AVEC SES ENFANS.

LES DEUX AMIS

DE BOURBONNE.

DIDEROT.

AVERTISSEMENT

DE GESSNER.

Les premiers ouvrages de M. Gessner ont été reçus si favorablement dans les pays étrangers, et sur-tout en France, qu'il ne s'intéresse pas moins à la traduction de celui-ci qu'à l'original même. Il desire de mériter encore une fois les suffrages qu'il a eu le bonheur d'obtenir chez une nation éclairée, qui, par des chefs-d'œuvre en tout genre, a acquis depuis long-temps le droit d'apprécier le mérite et les talens.

L'édition a été soignée par lui-même. Les gravures historiques et les vignettes dont elle est embellie sont de son invention, et ont été exécutées de sa propre main. M. Gessner a communiqué son projet aux amis qu'il a à Paris, et par-

ticulièrement à M. Diderot, dont l'approbation lui a toujours été si précieuse. Cet homme célèbre a eu la bonté de lui envoyer en manuscrit les deux Contes moraux qui précèdent la traduction des nouvelles Idylles. M. Gessner se trouve heureux de pouvoir offrir à la France un présent qu'elle recevra sans doute avec plaisir, et qui sera le monument d'une amitié que la seule culture des lettres a fait naître entre deux hommes que des contrées éloignées ont tenus séparés.

J'ai dû ne pas omettre ce court avertissement mis à la tête de l'édition in-4° donnée à Zurich en 1773, parce qu'il fait connoître le motif qui a déterminé Gessner à joindre ces deux Contes à ses propres ouvrages. On peut voir, à ce sujet, mon avertissement qui est en tête du premier volume de cette édition, ainsi que la Vie

de Gessner, par Hottinguer, et traduite en français par Meister. D'ailleurs, s'il est encore quelques personnes tentées de désapprouver cette réunion, monument de l'amitié de deux grands hommes, je réclame leur indulgence, eu égard aux trois charmantes gravures que l'insertion de ces deux Contes a fait ajouter à ce volume. *R.*

ENTRETIEN

D'UN PÈRE AVEC SES ENFANS,

OU

du danger de se mettre au-dessus des loix.

Mon père, homme d'un excellent jugement, mais homme pieux, étoit renommé dans sa province pour sa probité rigoureuse. Il fut plus d'une fois choisi pour arbitre entre ses concitoyens; et des étrangers, qu'il ne connoissoit pas, lui confièrent souvent l'exécution de leurs dernières volontés. Les pauvres pleurèrent sa perte lorsqu'il mourut. Pendant sa maladie, les grands et les petits marquèrent l'intérêt qu'ils prenoient à sa conservation. Lorsqu'on sut qu'il approchoit de sa fin, toute la ville fut attristée. Son image sera toujours présente à ma mémoire; il me semble que je le vois dans son fauteuil à bras,

avec son maintien tranquille et son visage serein : il me semble que je l'entends encore. Voici l'histoire d'une de nos soirées, et un modèle de l'emploi des autres.

C'étoit en hiver : nous étions assis autour de lui, devant le feu, l'abbé, ma sœur et moi. Il me disoit, à la suite d'une conversation sur les inconvéniens de la célébrité : Mon fils, nous avons fait tous les deux du bruit dans le monde, avec cette différence que le bruit que vous faisiez avec votre outil vous ôtoit le repos, et que celui que je faisois avec le mien ôtoit le repos aux autres. Après cette plaisanterie, bonne ou mauvaise, du vieux forgeron, il se mit à rêver, à nous regarder avec une attention tout-à-fait marquée ; et l'abbé lui dit : Mon père, à quoi rêvez-vous ? Je rêve, lui répondit-il, que la réputation d'homme de bien, la plus desirable de toutes, a ses périls, même pour celui qui la mérite. Puis après une courte pause, il ajouta : J'en frémis encore quand j'y pense.... Le croiriez-vous, mes enfans ? Une fois dans ma

vie j'ai été sur le point de vous ruiner; oui, de vous ruiner de fond en comble. *L'abbé.* Et comment cela? *Mon père.* Comment? Le voici.

Avant que je commence (dit-il à sa fille), petite sœur, relève mon oreiller qui est descendu trop bas; (*à moi*) et toi, ferme les pans de ma robe de chambre, car le feu me brûle les jambes.... Vous avez tous connu le curé de Thivet? *Ma sœur.* Ce bon vieux prêtre qui, à l'âge de cent ans, faisoit ses quatre lieues dans la matinée? *L'abbé.* Qui s'éteignit à cent et un an, en apprenant la mort d'un frère qui demeuroit avec lui, et qui en avoit quatre-vingt-dix-neuf? *Mon père.* Lui-même. *L'abbé.* Eh bien? *Mon père.* Eh bien! ses héritiers, gens pauvres et dispersés sur les grands chemins, dans les campagnes, aux portes des églises, où ils mendioient leur vie, m'envoyèrent une procuration qui m'autorisoit à me transporter sur les lieux, et à pourvoir à la sûreté des effets du défunt curé leur parent.

Comment refuser à des indigens un service que j'avois rendu à plusieurs familles opulentes ! J'allai à Thivet ; j'appellai la justice du lieu ; je fis apposer les scellés, et j'attendis l'arrivée des héritiers. Ils ne tardèrent pas à venir : ils étoient au nombre de dix à douze. C'étoient des femmes sans bas, sans souliers, presque sans vêtemens, qui tenoient contre leur sein des enfans entortillés de leurs mauvais tabliers ; des vieillards couverts de haillons, qui s'étoient traînés jusque-là, portant sur leurs épaules, avec un bâton, une poignée de guenilles enveloppées dans une autre guenille ; le spectacle de la misère la plus hideuse. Imaginez, d'après cela, la joie de ces héritiers, à l'aspect d'une dixaine de mille francs qui revenoit à chacun d'eux ; car, à vue de pays, la succession du curé pouvoit aller à une centaine de mille francs au moins. On lève les scellés. Je procède tout le jour à l'inventaire des effets. La nuit vient. Ces malheureux se retirent ; je reste seul. J'étois

pressé de les mettre en possession de leurs lots, de les congédier, et de revenir à mes affaires. Il y avoit sous un bureau un vieux coffre sans couvercle, et rempli de toutes sortes de paperasses; c'étoient de vieilles lettres, des brouillons de réponses, des quittances surannées, des reçus de rebut, des comptes de dépenses, et d'autres chiffons de cette nature; mais en pareil cas, on lit tout, on ne néglige rien. Je touchois à la fin de cette ennuyeuse révision, lorsqu'il me tomba sous les mains un écrit assez long; et cet écrit, savez-vous ce que c'étoit? Un testament! un testament signé du curé! un testament dont la date étoit si ancienne, que ceux qu'il en nommoit exécuteurs, n'existoient plus depuis vingt ans! un testament où il rejettoit les pauvres qui dormoient autour de moi, et instituoit légataires universels les Fremin, ces riches libraires de Paris que tu dois connoître, toi. Je vous laisse à juger de ma surprise et de ma douleur; car que faire de cette pièce? La brûler? pourquoi

non? N'avoit-elle pas tous les caractères de la réprobation? Et l'endroit où je l'avois trouvée, et les papiers avec lesquels elle étoit confondue et assimilée, ne déposoient-ils pas assez fortement contre elle, sans parler de son injustice révoltante? Voilà ce que je me disois en moi-même; et me représentant en même temps la désolation de ces malheureux héritiers spoliés, frustrés de leur espérance, j'approchois tout doucement le testament du feu; puis d'autres idées croisoient les premières; je ne sais quelle frayeur de me tromper dans la décision d'un cas aussi important, la méfiance de mes lumières, la crainte d'écouter plutôt la voix de la commisération qui crioit au fond de mon cœur, que celle de la justice, m'arrêtoient subitement; et je passai le reste de la nuit à délibérer sur cet acte inique que je tins plusieurs fois au-dessus de la flamme, incertain si je le brûlerois ou non. Ce dernier parti l'emporta; une minute plutôt ou plus tard, c'eût été le parti contraire.

Dans ma perplexité, je crus qu'il étoit sage de prendre le conseil de quelque personne éclairée. Je monte à cheval dès la pointe du jour; je m'achemine à toutes jambes vers la ville; je passe devant la porte de ma maison, sans y entrer; je descends au séminaire qui étoit alors occupé par des oratoriens, entre lesquels il y en avoit un distingué par la sûreté de ses lumières et la sainteté de ses mœurs. C'étoit un père Bouin, qui a laissé dans le diocèse la réputation du plus grand casuiste.

Mon père en étoit là, lorsque le docteur Bissei entra; c'étoit l'ami et le médecin de la maison. Il s'informa de la santé de mon père, lui tâta le pouls, ajouta, retrancha à son régime, prit une chaise, et se mit à causer avec nous.

Mon père lui demanda des nouvelles de quelques-uns de ses malades, entre autres d'un vieux fripon d'intendant d'un M. de la Mésangère, ancien maire de notre ville. Cet intendant avoit mis le désordre et le

feu dans les affaires de son maître, avoit fait de faux emprunts sous son nom, avoit égaré des titres, s'étoit approprié des fonds, avoit commis une infinité de friponneries, dont la plupart étoient avérées, et il étoit à la veille de subir une peine infamante, sinon capitale. Cette affaire occupoit alors toute la province. Le docteur lui dit que cet homme étoit fort mal, mais qu'il ne désespéroit pas de le tirer d'affaire. *Mon père.* C'est un très-mauvais service à lui rendre. *Moi.* Et une très-mauvaise action à faire. *Le docteur Bissei.* Une mauvaise action ! Et la raison, s'il vous plaît? *Moi.* C'est qu'il y a tant de méchans dans ce monde, qu'il n'y faut pas retenir ceux à qui il prend envie d'en sortir. *Le docteur Bissei.* Mon affaire est de le guérir, et non de le juger. Je le guérirai, parce que c'est mon métier; ensuite le magistrat le fera pendre, parce que c'est le sien. *Moi.* Docteur, mais il y a une fonction commune à tout bon citoyen, à vous, à moi; c'est de travailler de toute notre

force à l'avantage de la république; et il me semble que ce n'en est pas un pour elle, que le salut d'un malfaiteur, dont incessamment les loix la délivreront. *Le docteur Bissei.* Et à qui appartient-il de le déclarer malfaiteur? est-ce à moi? *Moi.* Non, c'est à ses actions. *Le docteur Bissei.* Et à qui appartient-il de connoître de ses actions? est-ce à moi? *Moi.* Non : mais permettez, docteur, que je change un peu la thèse, en supposant un malade dont les crimes soient de notoriété publique. On vous appelle; vous accourez; vous ouvrez les rideaux, et vous reconnoissez Cartouche ou Nivet. Guérirez-vous Cartouche ou Nivet?.... Le docteur Bissei, après un moment d'incertitude, répondit ferme qu'il le guériroit; qu'il oublieroit le nom du malade, pour ne s'occuper que du caractère de la maladie; que c'étoit la seule chose dont il lui fût permis de connoître; que s'il faisoit un pas au-delà, bientôt il ne sauroit plus où s'arrêter; que ce seroit abandonner la vie des hommes à la merci

de l'ignorance, des passions, du préjugé, si l'ordonnance du médecin devoit être précédée de l'examen de la vie et des mœurs du malade. Ce que vous me dites de Nivet, un janséniste me le dira d'un moliniste, un catholique d'un protestant. Si vous m'écartez du lit de Cartouche, un fanatique m'écartera du lit d'un athée. C'est bien assez que d'avoir à doser le remède, sans avoir encore à doser la méchanceté qui permettroit ou non de l'administrer.... Mais, docteur, lui répondis-je, si après votre belle cure, le premier essai que le scélérat fera de sa convalescence, c'est d'assassiner votre ami, que direz-vous? Mettez la main sur la conscience; ne vous repentirez-vous point de l'avoir guéri? Ne vous écrierez-vous point avec amertume: Pourquoi l'ai-je secouru? Que ne le laissois-je mourir? N'y a-t-il pas là de quoi empoisonner le reste de votre vie? *Le docteur Bissei.* Assurément je serai consumé de douleur; mais je n'aurai point de remords. *Moi.* Et quels remords

pourriez-vous avoir, je ne dis pas d'avoir tué, car il ne s'agit pas de cela, mais d'avoir laissé périr un chien enragé? Docteur, écoutez-moi. Je suis plus intrépide que vous; je ne me laisse point brider par de vains raisonnemens. Je suis médecin. Je regarde mon malade; en le regardant, je reconnois un scélérat, et voici le discours que je lui tiens : Malheureux, dépêche-toi de mourir; c'est tout ce qui peut t'arriver de mieux pour les autres et pour toi. Je sais bien ce qu'il y auroit à faire pour dissiper ce point de côté qui t'oppresse, mais je n'ai garde de l'ordonner; je ne hais pas assez mes concitoyens pour te renvoyer de nouveau au milieu d'eux, et me préparer à moi-même une douleur éternelle par les nouveaux forfaits que tu commettrois. Je ne serai point ton complice. On puniroit celui qui te recéleroit dans sa maison, et je croirois innocent celui qui t'auroit sauvé! Cela ne se peut. Si j'ai un regret, c'est qu'en te livrant à la mort, je t'arrache au dernier supplice. Je

ne m'occuperai point de rendre à la vie celui dont il m'est enjoint par l'équité naturelle, le bien de la société, le salut de mes semblables, d'être le dénonciateur. Meurs, et qu'il ne soit pas dit que par mon art et mes soins il existe un monstre de plus. *Le docteur Bissei.* Bonjour, papa! Ah çà, moins de café après dîner, entendez-vous? *Mon père.* Ah! docteur, c'est une si bonne chose que le café! *Le docteur Bissei.* Du moins, beaucoup, beaucoup de sucre. *Ma sœur.* Mais, docteur, ce sucre nous échauffera. *Le docteur Bissei.* Chansons. Adieu, philosophe. *Moi.* Docteur, encore un moment. Galien, qui vivoit sous Marc-Aurèle, et qui certes n'étoit pas un homme ordinaire, bien qu'il crût aux songes, aux amulettes et aux maléfices, dit de ses préceptes sur les moyens de conserver les nouveaux nés: C'est aux Grecs, aux Romains, à tous ceux qui marchent sur leurs pas dans la carrière des sciences, que je les adresse. Pour les Germains et le reste des barbares, ils n'en sont pas plus

dignes que les ours, les sangliers, les lions et les autres bêtes féroces. *Le docteur.* Je savois cela. Vous avez tort tous les deux; Galien, d'avoir proféré sa sentence absurde; vous, d'en faire une autorité. Vous n'existeriez pas, ni vous, ni votre éloge ou votre critique de Galien, si la nature n'avoit pas eu d'autre secret que le sien, pour conserver les enfans des Germains. *Moi.* Pendant la dernière peste de Marseille.... *Le docteur.* Dépêchez-vous, car je suis pressé.... *Moi.* Il y avoit des brigands qui se répandoient dans les maisons, pillant, tuant, profitant du désordre général pour s'enrichir par toutes sortes de crimes. Un de ces brigands fut attaqué de la peste, et reconnu par un des fossoyeurs que la police avoit chargés d'enlever les morts. Ces gens-ci alloient, et jettoient les cadavres dans la rue. Le fossoyeur regarde le scélérat, et lui dit: Ah! misérable, c'est toi; et en même temps il le saisit par les pieds, et le traîne vers la fenêtre. Le scélérat lui crie: Je ne suis pas

mort ; l'autre lui répond : Tu es assez mort ; et le précipite à l'instant d'un troisième étage. Docteur, sachez que le fossoyeur, qui dépêche si lestement ce méchant pestiféré, est moins coupable à mes yeux qu'un habile médecin, comme vous, qui l'auroit guéri ; et partez. *Le docteur.* Cher philosophe, j'admirerai votre esprit et votre chaleur tant qu'il vous plaira ; mais votre morale ne sera ni la mienne, ni celle de l'abbé, je gage. *L'abbé.* Vous gagez à coup sûr.... J'allois entreprendre l'abbé ; mais mon père s'adressant à moi en souriant, me dit : Tu plaides contre ta propre cause. *Moi.* Comment cela ? *Mon père.* Tu veux la mort de ce coquin d'intendant de M. de la Mésangère, n'est-ce pas ? Eh ! laisse donc faire le docteur. Tu dis quelque chose tout bas. *Moi.* Je dis que Bissei ne méritera jamais l'inscription que les Romains placèrent au-dessus de la porte du médecin d'Adrien VI, après sa mort : AU LIBÉRATEUR DE LA PATRIE. *Ma sœur.* Et que s'il eût été médecin de

Mazarin, ce ministre décédé, il n'eût pas fait dire aux charretiers, comme Guénaut : « Camarades, laissons passer mon»sieur le docteur. C'est lui qui nous a fait »la grace de tuer le cardinal ». Mon père sourit, et dit: Où en étois-je de mon histoire? *Ma sœur.* Vous en étiez au père Bouin.

Mon père. Je lui expose le fait. Le père Bouin me dit : Rien n'est plus louable, monsieur, que le sentiment de commisération dont vous êtes touché pour ces malheureux héritiers. Supprimez le testament, secourez-les, j'y consens ; mais c'est à la condition de restituer au légataire universel la somme précise dont vous l'aurez privé, ni plus, ni moins.... Mais je sens du froid entre les épaules. Le docteur aura laissé la porte ouverte. Petite sœur, va la fermer. *Ma sœur.* J'y vais, mais j'espère que vous ne continuerez pas que je ne sois revenue. *Mon père.* Cela va sans dire.

Ma sœur qui s'étoit fait attendre quel-

que temps, dit en rentrant, avec un peu d'humeur : C'est ce fou qui a pendu deux écriteaux à sa porte, sur l'un desquels on lit : Maison à vendre vingt mille francs, ou à louer douze cents francs par an, sans bail; et sur l'autre : Vingt mille francs à prêter pour un an, à six pour cent. *Moi.* Un fou, ma sœur? Et s'il n'y avoit qu'un écriteau où vous en voyez deux, et que l'écriteau du prêt ne fût qu'une traduction de celui de la location ? Mais laissons cela, et revenons au père Bouin.

Mon père. Le père Bouin ajouta : Et qui est-ce qui vous a autorisé à ôter ou à donner de la sanction aux actes? Qui est-ce qui vous a autorisé à interpréter les intentions des morts? — Mais, père Bouin, et le coffre? — Qui est-ce qui vous a autorisé à décider si ce testament a été rebuté de réflexion, ou s'il s'est égaré par méprise? Ne vous est-il jamais arrivé d'en commettre de pareilles, et de retrouver au fond d'un seau un papier précieux que vous y aviez jetté d'inadvertance? — Mais, père

Bouin, et la date et l'iniquité de ce papier? — Qui est-ce qui vous a autorisé à prononcer sur la justice ou l'injustice de cet acte, ou à regarder le legs universel comme un don illicite plutôt que comme une restitution ou telle autre œuvre légitime qu'il vous plaira d'imaginer? — Mais, père Bouin, et ces héritiers immédiats et pauvres, et ce collatéral éloigné et riche? — Qui est-ce qui vous a autorisé à peser ce que le défunt devoit à ses proches, que vous ne connoissez pas, et à son légataire que vous ne connoissez pas davantage? — Mais, père Bouin, et ce tas de lettres du légataire, que le défunt ne s'étoit pas seulement donné la peine d'ouvrir? — Une circonstance que j'avois oublié de vous dire, ajouta mon père, c'est que dans l'amas de paperasses entre lesquelles je trouvai ce fatal testament, il y avoit vingt, trente, je ne sais combien de lettres des Fremin, toutes cachetées. — Il n'y a, dit le père Bouin, ni coffre, ni date, ni lettres, ni père Bouin, ni si, ni mais, qui tienne;

il n'est permis à personne d'enfreindre les loix, d'entrer dans la pensée des morts, et de disposer du bien d'autrui. Si la providence a résolu de châtier, ou l'héritier, ou le légataire, ou le défunt, car on ne sait lequel, par la conservation fortuite de ce testament, il faut qu'il reste.

Après une décision aussi nette, aussi précise de l'homme le plus éclairé de notre clergé, je demeurai stupéfait et tremblant, songeant en moi-même à ce que je devenois, à ce que vous deveniez, mes enfans, s'il me fût arrivé de brûler le testament, comme j'en avois été tenté dix fois; d'être ensuite tourmenté de scrupule, et d'aller consulter le père Bouin. J'aurois restitué, oh! j'aurois restitué, rien n'est plus sûr; et vous étiez ruinés.

Ma sœur. Mais, mon père, il fallut après cela s'en revenir au presbytère, et annoncer à cette troupe d'indigens, qu'il n'y avoit rien là qui leur appartînt, et qu'ils pouvoient s'en retourner comme ils étoient venus. Avec l'ame compatissante que vous

avez, comment en eûtes-vous le courage? *Mon père.* Ma foi, je n'en sais rien. Dans le premier moment, je pensai à me départir de ma procuration, et à me faire remplacer par un homme de loi; mais un homme de loi en eût usé dans toute la rigueur, pris et chassé par les épaules ces pauvres gens, dont je pouvois peut-être alléger l'infortune. Je retournai donc le même jour à Thivet. Mon absence subite, et les précautions que j'avois prises en partant, avoient inquiété; l'air de tristesse avec lequel je reparus, inquiéta bien davantage; cependant je me contraignis; je dissimulai de mon mieux. *Moi.* C'est-à-dire, assez mal. *Mon père.* Je commençai par mettre à couvert tous les effets précieux. J'assemblai dans la maison un certain nombre d'habitans, qui me prêteroient main-forte, en cas de besoin. J'ouvris la cave et les greniers que j'abandonnai à ces malheureux, les invitant à boire, à manger, et à partager entre eux le vin, le bled, et toutes les autres provi-

sions de bouche. *L'abbé.* Mais, mon père!... — *Mon père.* Je le sais, cela ne leur appartenoit pas plus que le reste. *Moi.* Allons donc l'abbé, tu nous interromps. *Mon père.* Ensuite pâle comme la mort, tremblant sur mes jambes, ouvrant la bouche, et ne trouvant aucune parole, m'asseyant, me relevant, commençant une phrase, et ne pouvant l'achever, pleurant, tous ces gens effrayés m'environnant, s'écriant autour de moi : Eh bien! mon cher monsieur, qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qu'il y a? repris-je.... Un testament.... Un testament qui vous déshérite. Ce peu de mots me coûta tant à dire, que je me sentis presque défaillir. *Ma sœur.* Je conçois cela.

Mon père. Quelle scène, mes enfans, quelle scène que celle qui suivit! Je frémis de la rappeller. Il me semble que j'entends encore les cris de la douleur, de la fureur, de la rage, le hurlement des imprécations.... Ici, mon père portoit ses mains sur ses yeux, sur ses oreilles.... Ces femmes, disoit-il, ces femmes, je les vois, les

unes se rouloient à terre, s'arrachoient les cheveux, se déchiroient les joues et les mamelles ; les autres écumoient, tenoient leurs enfans par les pieds, prêtes à leur écacher la tête contre le pavé, si on les eût laissé faire : les hommes saisissoient, renversoient, cassoient tout ce qui leur tomboit sous les mains ; ils menaçoient de mettre le feu à la maison ; d'autres, en rugissant, grattoient la terre avec leurs ongles, comme s'ils y eussent cherché le cadavre du curé pour le déchirer ; et tout au travers de ce tumulte, c'étoient les cris aigus des enfans, qui partageoient, sans savoir pourquoi, le désespoir de leurs parens, qui s'attachoient à leurs vêtemens, et qui en étoient inhumainement repoussés. Je ne crois pas jamais avoir autant souffert de ma vie.

Cependant j'avois écrit au légataire de Paris : je l'instruisois de tout, et je le pressois de faire diligence, le seul moyen de prévenir quelque accident qu'il ne seroit pas en mon pouvoir d'empêcher.

J'avois un peu calmé ces malheureux par l'espérance, dont je me flattois en effet, d'obtenir du légataire une renonciation complète à ses droits, ou de l'amener à quelque traitement favorable, et je les avois dispersés dans les chaumières les plus éloignées du village.

Le Fremin de Paris arriva; je le regardai fixement, et je lui trouvai une physionomie dure, qui ne promettoit rien de bon. *Moi.* De grands sourcils noirs et touffus, des yeux couverts et petits, une large bouche un peu de travers, un teint basané et criblé de petite vérole? *Mon père.* C'est cela. Il n'avoit pas mis plus de trente heures à faire ses soixante lieues. Je commençai par lui montrer les misérables dont j'avois à plaider la cause. Ils étoient tous debout devant lui, en silence : les femmes pleuroient; les hommes, appuyés sur leurs bâtons, la tête nue, avoient la main dans leurs bonnets. Le Fremin, assis, les yeux fermés, la tête penchée, et le menton appuyé sur sa poitrine, ne les re-

gardoit pas. Je parlai en leur faveur de toute ma force : je ne sais où l'on prend ce qu'on dit en pareil cas. Je lui fis toucher au doigt combien il étoit incertain que cette succession lui fût légitimement acquise; je le conjurai par son opulence, par la misère qu'il avoit sous les yeux; je crois même que je me jettai à ses pieds. Je n'en pus tirer une obole. Il me répondit qu'il n'entroit point dans toutes ces considérations; qu'il y avoit un testament; que l'histoire de ce testament lui étoit indifférente, et qu'il aimoit mieux s'en rapporter à ma conduite qu'à mes discours. D'indignation, je lui jettai les clefs au nez : il les ramassa, s'empara de tout, et je m'en revins si troublé, si peiné, si changé, que votre mère, qui vivoit encore, crut qu'il m'étoit arrivé quelque grand malheur.... Ah! mes enfans! quel homme que ce Fremin!

Après ce récit nous tombâmes dans le silence; chacun rêvant à sa manière sur cette singulière aventure. Il vint quelques

visites. Un ecclésiastique, dont je ne me rappelle pas le nom; c'étoit un gros prieur, qui se connoissoit mieux en bon vin qu'en morale, et qui avoit plus feuilleté le *Moyen de parvenir*, que *les Conférences de Grenoble;* un homme de justice, notaire et lieutenant de police, appellé Dubois; et peu de temps après, un ouvrier qui demandoit à parler à mon père. On le fit entrer, et avec lui un ancien ingénieur de la province, qui vivoit retiré, et qui cultivoit les mathématiques, qu'il avoit autrefois professées: c'étoit un des voisins de l'ouvrier; l'ouvrier étoit chapelier.

Le premier mot du chapelier fut de faire entendre à mon père que l'auditoire étoit un peu nombreux pour ce qu'il avoit à lui dire. Tout le monde se leva, et il ne resta que le prieur, l'homme de loi, le géomètre et moi, que le chapelier retint.

Monsieur Diderot, dit-il à mon père, après avoir regardé autour de l'appartement s'il ne pouvoit être entendu, c'est votre probité et vos lumières qui m'amè-

nent chez vous; et je ne suis pas fâché d'y rencontrer ces autres messieurs, dont je ne suis peut-être pas connu, mais que je connois tous. Un prêtre, un homme de loi, un savant, un philosophe et un homme de bien! Ce seroit grand hasard, si je ne trouvois pas dans des personnes d'état si différent, et toutes également justes et éclairées, le conseil dont j'ai besoin. Le chapelier ajouta ensuite : Promettez-moi d'abord de garder le secret sur mon affaire, quel que soit le parti que je juge à propos de suivre. On le lui promit, et il continua: Je n'ai point d'enfans; je n'en ai point eu de ma dernière femme, que j'ai perdue il y a environ quinze jours. Depuis ce temps je ne vis pas; je ne saurois ni boire, ni manger, ni travailler, ni dormir. Je me lève, je m'habille, je sors, je rode par la ville dévoré d'un souci profond. J'ai gardé ma femme malade pendant dix-huit ans; tous les services qui ont dépendu de moi, et que sa triste situation exigeoit, je les lui ai rendus. Les dépenses que j'ai faites

pour elle, ont consommé le produit de notre petit revenu et de mon travail, m'ont laissé chargé de dettes, et je me trouverois à sa mort épuisé de fatigues, le temps de mes jeunes années perdu; je ne serois, en un mot, pas plus avancé que le premier jour de mon établissement, si j'observois les loix, et si je laissois aller à des collatéraux éloignés la portion qui leur revient de ce qu'elle m'avoit apporté en dot : c'étoit un trousseau bien conditionné; car son père et sa mère, qui aimoient beaucoup leur fille, firent pour elle tout ce qu'ils purent, plus qu'ils ne purent : de belles et bonnes nippes en quantité, qui sont restées toutes neuves; car la pauvre femme n'a pas eu le temps de s'en servir; et vingt mille francs en argent, provenus du remboursement d'un contrat constitué sur M. Michelin, lieutenant du procureur-général. A peine la défunte a-t-elle eu les yeux fermés, que j'ai soustrait et les nippes et l'argent. Messieurs, vous savez actuellement mon affaire. Ai-je bien fait?

ai-je mal fait? Ma conscience n'est pas en repos : il me semble que j'entends là quelque chose qui me dit : Tu as volé, tu as volé ; rends, rends. Qu'en pensez-vous? Songez, messieurs, que ma femme m'a emporté, en s'en allant, tout ce que j'ai gagné pendant vingt ans; que je ne suis presque plus en état de travailler ; que je suis endetté, et que si je restitue, il ne me reste que l'hôpital; si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain. Parlez, messieurs ; j'attends votre décision. Faut-il restituer, et s'en aller à l'hôpital?

A tout seigneur tout honneur (dit mon père en s'inclinant vers l'ecclésiastique); à vous, monsieur le prieur.

Mon enfant, dit le prieur au chapelier, je n'aime pas les scrupules, cela brouille la tête et ne sert à rien; peut-être ne falloit-il pas prendre cet argent; mais puisque tu l'as pris, mon avis est que tu le gardes. *Mon père.* Mais, monsieur le prieur, ce n'est pas là votre dernier mot? *Le prieur.* Ma foi si ; je n'en sais pas plus long. *Mon*

père. Vous n'avez pas été loin. A vous, monsieur le magistrat. *Le magistrat.* Mon ami, ta position est fâcheuse; un autre te conseilleroit peut-être d'assurer le fonds aux collatéraux de ta femme, afin qu'en cas de mort ce fonds ne passât pas aux tiens, et de jouir, ta vie durant, de l'usufruit : mais il y a des loix, et ces loix ne t'accordent ni l'usufruit, ni la propriété du capital. Crois-moi, satisfais aux loix, et sois honnête homme; à l'hôpital, s'il le faut. *Moi.* Il y a des loix! quelles loix! *Mon père.* Et vous, monsieur le mathématicien, comment résolvez-vous ce problême? *Le géomètre.* Mon ami, ne m'as-tu pas dit que tu avois pris environ vingt mille francs ? *Le chapelier.* Oui, monsieur. — Et combien à-peu-près t'a coûté la maladie de ta femme? — A-peu-près la même somme. — Eh bien! qui de vingt mille francs paie vingt mille francs, reste zéro. *Mon père à moi.* Et qu'en dit la philosophie? *Moi.* La philosophie se tait où la loi n'a pas le sens commun. — Mon père

sentit qu'il ne falloit pas me presser, et portant tout de suite la parole au chapelier : Maître un tel, lui dit-il, vous nous avez confessé que depuis que vous aviez spolié la succession de votre femme, vous aviez perdu le repos; et à quoi vous sert donc cet argent qui vous a ôté le plus grand des biens? Défaites-vous-en vîte, et buvez, mangez, dormez, travaillez; soyez heureux chez vous, si vous y pouvez tenir, ou ailleurs, si vous ne pouvez pas tenir chez vous. — Le chapelier répliqua brusquement : Non, monsieur, je m'en irai à Genève. — Et tu crois que tu laisseras le remords ici? — Je ne sais, mais j'irai à Genève. — Va où tu voudras, tu y trouveras ta conscience.

Le chapelier partit; sa réponse bizarre devint le sujet de l'entretien. On convint que peut-être la distance des lieux et du temps affoiblissoit plus ou moins tous les sentimens, toutes les sortes de consciences, même celle du crime. L'assassin, transporté sur le rivage de la Chine, est

trop loin pour appercevoir le cadavre qu'il a laissé sanglant sur les bords de la Seine. Le remords naît peut-être moins de l'horreur de soi, que de la crainte des autres; moins de la honte de l'action, que du blâme et du châtiment qui la suivroient, s'il arrivoit qu'on la découvrît; et quel est le criminel clandestin, assez tranquille dans son obscurité, pour ne pas redouter la trahison d'une circonstance imprévue, ou l'indiscrétion d'un mot peu réfléchi? Quelle certitude a-t-il qu'il ne se décèlera point dans le délire de la fièvre, ou du rêve? On l'entendra sur le lieu de la scène, et il est perdu. Ceux qui l'environneront à la Chine, ne le comprendront pas. Mes enfans, les jours du méchant sont remplis d'alarmes. Le repos n'est fait que pour l'homme de bien. C'est lui seul qui vit et meurt tranquille.

Ce texte épuisé, les visites s'en allèrent; mon frère et ma sœur rentrèrent; la conversation interrompue fut reprise, et mon père dit: Dieu soit loué! nous voilà en-

semble. Je me trouve bien avec les autres; mais mieux avec vous. Puis s'adressant à moi : Pourquoi, me demanda-t-il, n'as-tu pas dit ton avis au chapelier? — C'est que vous m'en avez empêché. — Ai-je mal fait? — Non, parce qu'il n'y a point de bon conseil pour un sot. Quoi donc! est-ce que cet homme n'est pas le plus proche parent de sa femme? Est-ce que le bien qu'il a retenu ne lui a pas été donné en dot? Est-ce qu'il ne lui appartient pas au titre le plus légitime? Quel est le droit de ces collatéraux? *Mon père.* Tu ne vois que la loi, mais tu n'en vois pas l'esprit. *Moi.* Je vois comme vous, mon père, le peu de sûreté des femmes, méprisées, haïes à tort et à travers de leurs maris, si la mort saisissoit ceux-ci de leurs biens. Mais qu'est-ce que cela me fait à moi, honnête homme, qui ai bien rempli mes devoirs avec la mienne? Ne suis-je pas assez malheureux de l'avoir perdue? Faut-il qu'on vienne encore m'enlever sa dépouille? *Mon père.* Mais si tu reconnois la sagesse de la loi, il

faut t'y conformer, ce me semble. *Ma sœur.* Sans la loi il n'y a plus de vol. *Moi.* Vous vous trompez, ma sœur. *Mon frère.* Sans la loi tout est à tous, et il n'y a plus de propriété. *Moi.* Vous vous trompez, mon frère. *Mon frère.* Et qu'est-ce qui fonde donc la propriété? *Moi.* Primitivement, c'est la prise de possession par le travail. La nature a fait les bonnes loix de toute éternité: c'est une force légitime qui en assure l'exécution : et cette force qui peut tout contre le méchant, ne peut rien contre l'homme de bien. Je suis cet homme de bien; et dans ces circonstances, et beaucoup d'autres que je vous détaillerois, je la cite au tribunal de mon cœur, de ma raison, de ma conscience, au tribunal de l'équité naturelle; je l'interroge, je m'y soumets, ou je l'annulle. *Mon père.* Prêche ces principes-là sur les toits, je te promets qu'ils feront fortune, et tu verras les belles choses qui en résulteront. — Je ne les prêcherai pas; il y a des vérités qui ne sont pas faites pour les fous; mais je les

garderai pour moi. — Pour toi, qui es un sage! — Assurément. — D'après cela, je pense bien que tu n'approuveras pas autrement la conduite que j'ai tenue dans l'affaire du curé de Thivet. Mais toi, l'abbé, qu'en penses-tu? *L'abbé.* Je pense, mon père, que vous avez agi prudemment de consulter et d'en croire le père Bouin; et que si vous eussiez suivi votre premier mouvement, nous étions en effet ruinés. *Mon père.* Et toi, grand philosophe, tu n'es pas de cet avis? — Non. — Cela est bien court. Va ton chemin. — Vous me l'ordonnez? — Sans doute. — Sans ménagement? — Sans doute. — Non certes, lui répondis-je avec chaleur, je ne suis pas de cet avis. Je pense, moi, que si vous avez jamais fait une mauvaise action dans votre vie, c'est celle-là, et que si vous vous fussiez cru obligé à restitution envers le légataire, après avoir déchiré le testament, vous l'êtes bien davantage envers les héritiers pour y avoir manqué. *Mon père.* Il faut que je l'avoue, cette action

m'est toujours restée sur le cœur ; mais le père Bouin ! *Moi.* Votre père Bouin, avec toute sa réputation de science et de sainteté, n'étoit qu'un mauvais raisonneur, un bigot à tête rétrécie. *Ma sœur, à voix basse.* Est-ce que ton projet est de nous ruiner ? *Mon père.* Paix ! paix ! laisse-là le père Bouin, et dis-nous tes raisons, sans injurier personne. *Moi.* Mes raisons ? Elles sont simples, et les voici. Ou le testateur a voulu supprimer l'acte qu'il avoit fait dans la dureté de son cœur, comme tout concouroit à le démontrer, et vous avez annullé sa résipiscence ; ou il a voulu que cet acte atroce eût son effet, et vous vous êtes associé à son injustice. *Mon père.* A son injustice ! C'est bientôt dit. *Moi.* Oui, oui, à son injustice : car tout ce que le père Bouin vous a débité ne sont que de vaines subtilités, de pauvres conjectures, des peut-être sans aucune valeur, sans aucun poids, auprès des circonstances qui ôtoient tout caractère de validité à l'acte injuste que vous avez tiré de la poussière, pro-

duit et réhabilité. Un coffre à paperasses, parmi ces paperasses une vieille paperasse proscrite par sa date, par son injustice, par son mélange avec d'autres paperasses, par la mort des exécuteurs, par le mépris des lettres du légataire, par la richesse de ce légataire, et par la pauvreté des véritables héritiers. Qu'oppose-t-on à cela? Une restitution présumée. Vous verrez que ce pauvre diable de prêtre, qui n'avoit pas un sou lorsqu'il arriva dans sa cure, et qui avoit passé quatre-vingts ans de sa vie à amasser environ cent mille francs, en entassant sou sur sou, avoit fait autrefois aux Fremin, chez qui il n'avoit point demeuré, et qu'il n'avoit peut-être jamais connus que de nom, un vol de cent mille francs. Et quand ce prétendu vol eût été réel, le grand malheur que.... J'aurois brûlé cet acte d'iniquité. Il falloit le brûler, vous dis-je; il falloit écouter votre cœur, qui n'a cessé de réclamer depuis, et qui en savoit plus que votre imbécille Bouin, dont la décision ne prouve que

l'autorité redoutable des opinions religieuses sur les têtes les mieux organisées, et l'influence pernicieuse des loix injustes, des faux principes sur le bon sens et l'équité naturelle. Si vous eussiez été à côté du curé, lorsqu'il écrivit cet inique testament, ne l'eussiez-vous pas mis en pièces? Le sort le jette entre vos mains, et vous le conservez. *Mon père.* Et si le curé t'avoit institué son légataire universel?.... *Moi.* L'acte odieux n'en auroit été que plus promptement lacéré. *Mon père.* Je n'en doute nullement; mais n'y a-t-il aucune différence entre le donateur d'un autre et le tien?.... *Moi.* Aucune. Ils sont tous les deux justes ou injustes, honnêtes ou malhonnêtes.... *Mon père.* Lorsque la loi ordonne, après le décès, l'inventaire et la lecture de tous les papiers, sans exception, elle a son motif sans doute; et ce motif, quel est-il? *Moi.* Si j'étois caustique, je vous répondrois, de dévorer les héritiers, en multipliant ce qu'on appelle des vacations; mais songez que vous n'étiez

point l'homme de la loi, et qu'affranchi de toute forme juridique, vous n'aviez de fonctions à remplir que celles de la bienfaisance et de l'équité naturelle.

Ma sœur se taisoit; mais elle me serroit la main en signe d'approbation; l'abbé secouoit les oreilles, et mon père disoit: Et puis encore une petite injure au père Bouin. Tu crois du moins que ma religion m'absout? *Moi.* Je le crois; mais tant pis pour elle. *Mon père.* Cet acte que tu brûles de ton autorité privée, tu crois qu'il auroit été déclaré valide au tribunal de la loi? *Moi.* Cela se peut; mais tant pis pour la loi. *Mon père.* Tu crois qu'elle auroit négligé toutes ces circonstances que tu fais valoir avec tant de force? *Moi.* Je n'en sais rien; mais j'en aurois voulu avoir le cœur net: j'y aurois sacrifié une cinquantaine de louis; ç'auroit été une charité bien faite, et j'aurois attaqué le testament au nom de ces pauvres héritiers. *Mon père.* Oh! pour cela, si tu avois été avec moi, et que tu m'en eusses donné le conseil, quoique dans

les commencemens d'un établissement, cinquante louis ce soit une somme, il y a tout à parier que je l'aurois suivi. *L'abbé.* Pour moi, j'aurois autant aimé donner cet argent aux pauvres héritiers qu'aux gens de justice. *Moi.* Et vous croyez, mon frère, qu'on auroit perdu ce procès? *Mon frère.* Je n'en doute pas. Les juges s'en tiennent strictement à la loi, comme mon père et le père Bouin, et font bien. Les juges ferment, en pareil cas, les yeux sur les circonstances, comme mon père et le père Bouin, par l'effroi des inconvéniens qui s'ensuivroient, et font bien. Ils sacrifient quelquefois, contre le témoignage même de leur conscience, comme mon père et le père Bouin, l'intérêt du malheureux et de l'innocent, qu'ils ne pourroient sauver sans lâcher la bride à une infinité de fripons, et font bien. Ils redoutent, comme mon père et le père Bouin, de prononcer un arrêt équitable dans un cas déterminé, mais funeste dans mille autres, par la multitude des désordres auxquels il ouvriroit

la porte, et font bien : et dans le cas du testament dont il s'agit.... *Mon père, à moi.* Tes raisons, comme particulières, étoient peut-être bonnes; mais comme publiques, elles seroient mauvaises. Il y a tel avocat peu scrupuleux, qui m'auroit dit tête-à-tête : Brûlez ce testament; ce qu'il n'auroit osé écrire dans sa consultation. *Moi.* J'entends; c'étoit une affaire à n'être pas portée devant les juges. Aussi, parbleu! n'y auroit-elle pas été portée, si j'avois été à votre place. *Mon père.* Tu aurois préféré ta raison à la raison publique, la décision de l'homme à celle de l'homme de loi? *Moi.* Assurément. Est-ce que l'homme n'est pas antérieur à l'homme de loi? Est-ce que la raison de l'espèce humaine n'est pas tout autrement sacrée que la raison d'un législateur? Nous nous appellons civilisés, et nous sommes pires que des sauvages. Il semble qu'il nous faille encore tournoyer, pendant des siècles, d'extravagances en extravagances et d'erreurs en erreurs, pour arriver où la pre-

mière étincelle de jugement, l'instinct seul, nous eût menés tout droit: aussi nous nous sommes si bien fourvoyés.... *Mon père.* Mon fils, mon fils, c'est un bon oreiller que celui de la raison; mais je trouve que ma tête repose plus doucement encore sur celui de la religion et des loix; et point de réplique là-dessus, car je n'ai pas besoin d'insomnie. Mais il me semble que tu prends de l'humeur: dis-moi donc, si j'avois brûlé le testament, est-ce que tu m'aurois empêché de restituer? *Moi.* Non, mon père, votre repos m'est un peu plus cher que tous les biens du monde. *Mon père.* Ta réponse me plaît, et pour cause. *Moi.* Et cette cause, vous allez nous la dire? *Mon père.* Volontiers. Le chanoine Vigneron, ton oncle, étoit un homme dur, mal avec ses confrères, dont il faisoit la satire continuelle par sa conduite et par ses discours. Tu étois destiné à lui succéder; mais au moment de sa mort, on pensa dans la famille qu'il valoit mieux envoyer en cour de Rome, que de faire, entre les

mains du chapitre, une résignation qui ne seroit peut-être point agréée. Le courrier part : ton oncle meurt une heure ou deux avant l'arrivée présumée du courrier ; et voilà le canonicat et dix-huit cents francs perdus. Ta mère, tes tantes, nos parens, nos amis, étoient tous d'avis de céler la mort du chanoine. Je rejettai ce conseil, et je fis sonner les cloches sur-le-champ. *Moi.* Et vous fîtes bien. *Mon père.* Si j'avois écouté les bonnes femmes, et que j'en eusse eu du remords, je vois que tu n'aurois pas balancé à me sacrifier ton aumusse. *Moi.* Sans cela. J'aurois mieux aimé être un bon philosophe, ou rien, que d'être un mauvais chanoine.

Le gros prieur rentra, et dit, sur mes derniers mots qu'il avoit entendus : Un mauvais chanoine! Je voudrois bien savoir comment on est un bon ou un mauvais prieur, un bon ou un mauvais chanoine; ce sont des états si indifférens. Mon père haussa les épaules, et se retira pour quelques devoirs pieux qui lui restoient à

remplir. Le prieur dit : J'ai un peu scandalisé le papa. *Mon frère.* Cela se pourroit. Puis, tirant un livre de sa poche, il faut, ajouta-t-il, que je vous lise quelques pages d'une description de la Sicile par le père Labat. *Moi.* Je les connois : c'est l'histoire du calzolaio * de Messine. *Mon frère.* Précisément. *Le prieur.* Et ce calzolaio, que faisoit-il ? *Mon frère.* L'histoire raconte que, né vertueux, ami de l'ordre et de la justice, il avoit beaucoup à souffrir dans un pays où les loix n'étoient pas seulement sans vigueur, mais sans exercice. Chaque jour étoit marqué par quelque crime. Des assassins connus marchoient tête levée, et bravoient l'indignation publique. Des parens se désoloient sur leurs filles séduites, et jettées du déshonneur dans la misère, par la cruauté des ravisseurs. Le monopole enlevoit à l'homme laborieux sa subsistance et celle de ses enfans ; des concussions de toute espèce arrachoient des

* Cordonnier.

larmes amères aux citoyens opprimés. Les coupables échappoient au châtiment, ou par leur crédit, ou par leur argent, ou par le subterfuge des formes. Le calzolaio voyoit tout cela; il en avoit le cœur percé, et il rêvoit sans cesse, sur sa selle, aux moyens d'arrêter ces désordres. *Le prieur.* Que pouvoit un pauvre diable comme lui? *Mon frère.* Vous allez le savoir. Un jour il établit une cour de justice dans sa boutique. *Le prieur.* Comment cela? *Moi.* Le prieur voudroit qu'on lui expédiât un récit comme il expédie ses matines. *Le prieur.* Pourquoi non? L'art oratoire veut que le récit soit bref, et l'évangile, que la prière soit courte. *Mon frère.* Au bruit de quelque délit atroce, il en informoit; il en poursuivoit chez lui une instruction rigoureuse et secrète. Sa double fonction de rapporteur et de juge remplie, le procès criminel parachevé, et la sentence prononcée, il sortoit avec une arquebuse sous son manteau; et le jour, s'il rencontroit les malfaiteurs dans quelques lieux écartés,

ou la nuit, dans leurs tournées, il vous leur déchargeoit équitablement cinq ou six balles à travers le corps. *Le prieur.* Je crains bien que ce brave homme-là n'ait été rompu vif : j'en suis fâché. *Mon frère.* Après l'exécution, il laissoit le cadavre sur la place, sans en approcher, et regagnoit sa demeure, content comme quelqu'un qui auroit tué un chien enragé. *Le prieur.* Et tua-t-il beaucoup de ces chiens-là? *Mon frère.* On en comptoit plus de cinquante, et tous de haute condition, lorsque le vice-roi proposa deux mille écus de récompense au délateur, et jura, en face des autels, de pardonner au coupable, s'il se déféroit lui-même. *Le prieur.* Quelque sot! *Mon frère.* Dans la crainte que le soupçon et le châtiment ne tombassent sur un innocent.... *Le prieur.* Il se présenta au vice-roi? *Mon frère.* Et lui tint ce discours : J'ai fait votre devoir. C'est moi qui ai condamné et mis à mort les scélérats que vous deviez punir. Voilà les procès-verbaux qui constatent leurs

forfaits. Vous y verrez la marche de la procédure judiciaire que j'ai suivie. J'ai été tenté de commencer par vous; mais j'ai respecté dans votre personne le maître auguste que vous représentez. Ma vie est entre vos mains, et vous en pouvez disposer. *Le prieur.* Ce qui fut fait? *Mon frère.* Je l'ignore; mais je sais qu'avec tout ce beau zèle pour la justice, cet homme n'étoit qu'un meurtrier. *Le prieur.* Un meurtrier! Le mot est dur. Quel autre nom pourroit-on lui donner, s'il avoit assassiné des gens de bien? *Moi.* Le beau délire! *Ma sœur.* Il seroit à souhaiter.... *Mon frère, à moi.* Vous êtes le souverain; cette affaire est soumise à votre décision: quelle sera-t-elle? *Moi.* L'abbé, vous me tendez un piége, et je veux bien y donner. Je condamnerai le vice-roi à prendre la place du savetier, et le savetier à prendre la place du vice-roi. *Ma sœur.* Fort bien, mon frère.

Mon père reparut avec ce visage serein qu'il avoit toujours après la prière: on lui

raconta le fait, et il confirma la sentence de l'abbé. Ma sœur ajouta : Et voilà Messine privée, sinon du seul homme juste, du moins du seul brave citoyen qu'il y eût : cela m'afflige.

On servit, on disputa encore un peu contre moi. On plaisanta beaucoup le prieur sur sa décision du chapelier, et le peu de cas qu'il faisoit des prieurs et des chanoines. On lui proposa le cas du testament ; au lieu de le résoudre, il nous raconta un fait qui lui étoit personnel. *Le prieur.* Vous vous rappellez l'énorme faillite du changeur Bourmont ? *Mon père.* Si je me la rappelle ! j'y étois pour quelque chose. *Le prieur.* Tant mieux. *Mon père.* Pourquoi tant mieux ? *Le prieur.* C'est que, si j'ai mal fait, ma conscience en sera soulagée d'autant. Je fus nommé syndic des créanciers : il y avoit parmi les effets actifs de Bourmont, un billet de cent écus sur un pauvre marchand grainetier son voisin. Ce billet, partagé au prorata de la multitude des créanciers, n'alloit pas à douze

sous pour chacun d'eux, et exigé du grainetier, c'étoit sa ruine. Je supposai.... *Mon père.* Que chaque créancier n'auroit pas refusé douze sous à ce malheureux, vous déchirâtes le billet, et vous fîtes l'aumône de ma bourse. *Le prieur.* Il est vrai; en êtes-vous fâché? *Mon père.* Non. *Le prieur.* Ayez la bonté de croire que les autres n'en seroient pas plus fâchés que vous, et tout sera dit. *Mon père.* Mais, monsieur le prieur, si vous lacérez de votre autorité privée un billet, pourquoi n'en lacérerez-vous pas deux, trois, quatre, tout autant qu'il se trouvera d'indigens à secourir aux dépens d'autrui? Ce principe de commisération peut nous mener loin, monsieur le prieur. La justice, la justice.... *Le prieur.* On l'a dit, est souvent une grande injustice. Une jeune femme qui occupoit le premier, descendit; c'étoit la gaîté et la folie en personne. Mon père lui demanda des nouvelles de son mari : ce mari étoit un libertin qui avoit donné à sa femme l'exemple des

mauvaises mœurs, qu'elle avoit, je crois, un peu suivi, et qui, pour échapper à la poursuite de ses créanciers, s'en étoit allé à la Martinique. Madame d'Isigny, c'étoit le nom de notre locataire, répondit à mon père : M. d'Isigny? Dieu merci, je n'en ai plus entendu parler; il est peut-être noyé. *Le prieur.* Noyé! Je vous en félicite. *Madame d'Isigny.* Qu'est-ce que cela vous fait, monsieur l'abbé? *Le prieur.* Rien. Mais à vous? *Madame d'Isigny.* Et qu'est-ce que cela me fait à moi? *Le prieur.* Mais on dit.... *Madame d'Isigny.* Et qu'est-ce qu'on dit? *Le prieur.* Puisque vous le voulez savoir, on dit qu'il avoit surpris quelques-unes de vos lettres. *Madame d'Isigny.* Et n'avois-je pas un beau recueil des siennes?... Et puis voilà une querelle tout-à-fait comique entre le prieur et madame d'Isigny, sur les privilèges des deux sexes. Madame d'Isigny m'appella à son secours, et j'allois prouver au prieur que le premier des deux époux qui manquoit au pacte, rendoit à l'autre sa liberté. Mais mon père

demanda son bonnet de nuit, rompit la conversation, et nous envoya coucher. Lorsque ce fut à mon tour de lui souhaiter la bonne nuit, en l'embrassant je lui dis à l'oreille : Mon père, c'est qu'à la rigueur il n'y a point de loix pour le sage.... Parlez plus bas.... Toutes étant sujettes à des exceptions, c'est à lui qu'il appartient de juger des cas où il faut s'y soumettre, ou s'en affranchir. *Mon père.* Je ne serois pas trop fâché qu'il y eût dans la ville un ou deux citoyens comme toi ; mais je n'y habiterois pas, s'ils pensoient tous de même.

LES DEUX AMIS

DE BOURBONNE.

Il y avoit ici deux hommes qu'on pourroit appeller les Oreste et Pylade de Bourbonne. L'un se nommoit Olivier, et l'autre Félix. Ils étoient nés le même jour, dans la même maison, et des deux sœurs : ils avoient été nourris du même lait ; car l'une des mères étant morte en couche, l'autre se chargea des deux enfans. Ils avoient été élevés ensemble ; ils étoient toujours séparés des autres ; ils s'aimoient comme on existe, comme on vit, sans s'en douter ; ils le sentoient à tout moment, et ils ne se l'étoient peut-être jamais dit. Olivier avoit une fois sauvé la vie à Félix, qui se piquoit d'être grand nageur, et qui avoit failli de se noyer ; ils ne s'en souvenoient ni l'un ni l'autre. Cent fois Félix avoit tiré Olivier des aventures fâcheuses

où son caractère impétueux l'avoit engagé, et jamais celui-ci n'avoit songé à l'en remercier : ils s'en retournoient ensemble à la maison sans se parler, ou en parlant d'autre chose.

Lorsqu'on tira pour la milice, le premier billet fatal étant tombé sur Félix, Olivier dit : L'autre est pour moi. Ils firent leur temps de service, ils revinrent au pays; plus chers l'un à l'autre qu'ils ne l'étoient encore auparavant, c'est ce que je ne saurois vous assurer : car, petit frère, si les bienfaits réciproques cimentent les amitiés réfléchies, peut-être ne font-ils rien à celles que j'appellerois volontiers des amitiés animales et domestiques. A l'armée, dans une rencontre, Olivier étant menacé d'avoir la tête fendue d'un coup de sabre, Félix se mit machinalement au-devant du coup, et en resta balafré. On prétend qu'il étoit fier de cette blessure : pour moi, je n'en crois rien. A Hastenbeck, Olivier avoit retiré Félix d'entre la foule des morts où il étoit demeuré. Quand

on les interrogeoit, ils parloient quelquefois des secours qu'ils avoient reçus l'un de l'autre, jamais de ceux qu'ils avoient rendus l'un à l'autre. Olivier disoit de Félix, Félix disoit d'Olivier ; mais ils ne se louoient pas. Au bout de quelque temps de séjour au pays, ils aimèrent, et le hasard voulut que ce fût la même fille. Il n'y eut entre eux aucune rivalité ; le premier qui s'apperçut de la passion de son ami, se retira. Ce fut Félix. Olivier épousa ; et Félix, dégoûté de la vie sans savoir pourquoi, se précipita dans toutes sortes de métiers dangereux : le dernier fut de se faire contrebandier. Vous n'ignorez pas, petit frère, qu'il y a quatre tribunaux en France, Caen, Reims, Valence et Toulouse, où les contrebandiers sont jugés ; et que le plus sévère des quatre, c'est celui de Reims, où préside un nommé Coleau *,

* On conserve encore à Reims le souvenir des jugemens atroces de ce Coleau. Dans l'édition de Zurich on lit Talbot, mais le nom de Coleau est rétabli sur le manuscrit, de la main de Diderot.

l'ame la plus féroce que la nature ait encore formée. Félix fut pris les armes à la main, conduit devant le terrible Coleau, et condamné à mort, comme cinq cents autres qui l'avoient précédé. Olivier apprit le sort de Félix. Une nuit il se lève d'à côté de sa femme, et, sans lui rien dire, il s'en va à Reims. Il s'adresse au juge Coleau, il se jette à ses pieds, et lui demande la grace de voir et d'embrasser Félix. Coleau le regarde, se tait un moment, et lui fait signe de s'asseoir. Olivier s'assied. Au bout d'une demi-heure, Coleau tire sa montre, et dit à Olivier : Si tu veux voir et embrasser ton ami vivant, dépêche-toi ; il est en chemin ; et si ma montre va bien, avant qu'il soit dix minutes il sera pendu. Olivier, transporté de fureur, se lève, décharge sur la nuque du cou au juge Coleau un énorme coup de bâton, dont il l'étend presque mort ; court vers la place, arrive, crie, frappe le bourreau, frappe les gens de la justice, soulève la populace indignée de ces exécutions. Les

pierres volent; Félix délivré s'enfuit: Olivier songe à son salut; mais un soldat de maréchaussée lui avoit percé les flancs d'un coup de baïonnette, sans qu'il s'en fût apperçu. Il gagna la porte de la ville; mais il ne put aller plus loin: des voituriers charitables le jettèrent sur leur charrette, et le déposèrent à la porte de sa maison un moment avant qu'il expirât. Il n'eut que le temps de dire à sa femme: Femme, approche, que je t'embrasse; je me meurs, mais le balafré est sauvé.

Un soir que nous allions à la promenade, selon notre usage, nous vîmes au-devant d'une chaumière une grande femme debout avec quatre petits enfans à ses pieds; sa contenance triste et ferme attira notre attention, et notre attention fixa la sienne. Après un moment de silence, elle nous dit: Voilà quatre petits enfans; je suis leur mère, et je n'ai plus de mari. Cette manière haute de solliciter la commisération, étoit bien faite pour nous toucher. Nous lui offrîmes nos secours, qu'elle

accepta avec honnêteté. C'est à cette occasion que nous avons appris l'histoire de son mari Olivier, et de Félix son ami. Nous avons parlé d'elle, et j'espère que notre recommandation ne lui aura pas été inutile. Vous voyez, petit frère, que la grandeur d'ame et les hautes qualités sont de toutes les conditions et de tous les pays; que tel meurt obscur, à qui il n'a manqué qu'un autre théâtre, et qu'il ne faut pas aller jusque chez les Iroquois pour trouver deux amis.

Dans le temps que le brigand Testalunga infestoit la Sicile avec sa troupe, Romano, son ami et son confident, fut pris. C'étoit le lieutenant de Testalunga, et son second. Le père de ce Romano fut arrêté et emprisonné pour crimes. On lui promit sa grace et sa liberté, pour que Romano trahît et livrât son chef Testalunga. Le combat entre la tendresse filiale et l'amitié jurée fut violent. Mais Romano père persuada son fils de donner la préférence à l'amitié, honteux de devoir la vie à une trahison.

Romano se rendit à l'avis de son père. Romano père fut mis à mort; et jamais les tortures les plus cruelles ne purent arracher de Romano fils la délation de ses complices.

Vous avez desiré, petit frère, de savoir ce qu'est devenu Félix; c'est une curiosité si simple, et le motif en est si louable, que nous nous sommes un peu reproché de ne l'avoir pas eue. Pour réparer cette faute, nous avons pensé d'abord à M. Papin, docteur en théologie et curé de Sainte-Marie à Bourbonne; mais maman s'est ravisée, et nous avons donné la préférence au subdélégué Aubert, qui est un bon homme, bien rond, et qui nous a envoyé le récit suivant, sur la vérité duquel vous pouvez compter.

« Le nommé Félix vit encore. Echappé des mains de la justice de Reims, il se jetta dans les forêts de la province, dont il avoit appris à connoître les tours et les

détours pendant qu'il faisoit la contrebande, cherchant à s'approcher peu à peu de la demeure d'Olivier, dont il ignoroit le sort.

» Il y avoit au fond d'un bois, où vous vous êtes promené quelquefois, un charbonnier dont la cabane servoit d'asyle à ces sortes de gens; c'étoit aussi l'entrepôt de leurs marchandises et de leurs armes. Ce fut là que Félix se rendit, non sans avoir couru le danger de tomber dans les embûches de la maréchaussée qui le suivoit à la piste. Quelques-uns de ses associés y avoient apporté la nouvelle de son emprisonnement à Reims ; et le charbonnier et la charbonnière le croyoient justicié, lorsqu'il leur apparut.

» Je vais vous raconter la chose, comme je la tiens de la charbonnière, qui est décédée ici il n'y a pas long-temps.

» Ce furent ses enfans, en rôdant autour de la cabane, qui le virent les premiers. Tandis qu'il s'arrêtoit à caresser le plus jeune, dont il étoit le parrain, les autres

entrèrent dans la cabane, en criant : Félix, Félix ! Le père et la mère sortirent, en répétant le même cri de joie : mais ce misérable étoit si harassé de fatigue et de besoin, qu'il n'eut pas la force de répondre, et qu'il tomba presque défaillant entre leurs bras.

» Ces bonnes gens le secoururent de ce qu'ils avoient ; lui donnèrent du pain, du vin, quelques légumes : il mangea et s'endormit.

» A son réveil, son premier mot fut Olivier ! Enfans, ne savez-vous rien d'Olivier ? Non, lui répondirent-ils. Il leur raconta l'aventure de Reims ; il passa la nuit et le jour suivant avec eux. Il soupiroit ; il prononçoit le nom d'Olivier ; il le croyoit dans les prisons de Reims ; il vouloit y aller ; il vouloit aller mourir avec lui ; et ce ne fut pas sans peine que le charbonnier et la charbonnière le détournèrent de ce dessein.

» Sur le milieu de la seconde nuit, il prit un fusil, il mit un sabre sous son bras, et

s'adressant à voix basse au charbonnier.... Charbonnier! — Félix! — Prends ta cognée, et marchons. — Où? — Belle demande! chez Olivier. — Ils vont. Mais tout en sortant de la forêt, les voilà enveloppés d'un détachement de maréchaussée.

» Je m'en rapporte à ce que m'en a dit la charbonnière; mais il est inoui que deux hommes à pied aient pu tenir contre une vingtaine d'hommes à cheval : apparemment que ceux-ci étoient épars, et qu'ils vouloient se saisir de leur proie en vie. Quoi qu'il en soit, l'action fut très-chaude; il y eut cinq chevaux d'estropiés, et sept cavaliers de hachés ou sabrés. Le pauvre charbonnier resta mort sur la place d'un coup de feu à la tempe : Félix regagna la forêt; et comme il est d'une agilité incroyable, il couroit d'un endroit à l'autre; en courant, il chargeoit son fusil, tiroit, donnoit un coup de sifflet. Ces coups de sifflet, ces coups de fusil donnés, tirés à différens intervalles et de différens côtés, firent craindre aux cavaliers de maré-

chaussée qu'il n'y eût là une horde de contrebandiers, et ils se retirèrent en diligence.

» Lorsque Félix les vit éloignés, il revint sur le champ de bataille ; il mit le cadavre du charbonnier sur ses épaules, et reprit le chemin de la cabane, où la charbonnière et ses enfans dormoient encore. Il s'arrête à la porte ; il étend le cadavre à ses pieds, et s'assied le dos appuyé contre un arbre, et le visage tourné vers l'entrée de la cabane. Voilà le spectacle qui attendoit la charbonnière au sortir de sa baraque.

» Elle s'éveille ; elle ne trouve point son mari à côté d'elle ; elle cherche des yeux Félix, point de Félix. Elle se lève ; elle sort ; elle voit ; elle crie ; elle tombe à la renverse. Ses enfans accourent, ils voient ; ils crient ; ils se roulent sur leur père ; ils se roulent sur leur mère. La charbonnière, rappellée à elle-même par le tumulte et les cris de ses enfans, s'arrache les cheveux, se déchire les joues ; Félix immo-

bile au pied de son arbre, les yeux fermés, la tête renversée en arrière, leur disoit d'une voix éteinte : Tuez-moi. Il se faisoit un moment de silence; ensuite la douleur et les cris reprenoient, et Félix leur redisoit : Tuez-moi; enfans, par pitié, tuez-moi.

» Ils passèrent ainsi trois jours et trois nuits à se désoler; le quatrième, Félix dit à la charbonnière : Femme, prends ton bissac, mets-y du pain, et suis-moi. Après un long circuit à travers nos montagnes et nos forêts, ils arrivèrent à la maison d'Olivier, qui est située, comme vous savez, à l'extrémité du bourg, à l'endroit où la voie se partage en deux routes, dont l'une conduit en Franche-Comté, et l'autre en Lorraine.

» C'est là que Félix va apprendre la mort d'Olivier, et se trouver entre les veuves de deux hommes massacrés à son sujet. Il entre, et dit brusquement à la femme Olivier : Où est Olivier? Au silence de cette femme, à son vêtement, à ses pleurs,

il comprit qu'Olivier n'étoit plus. Il se trouva mal ; il tomba, et se fendit la tête contre la huche à pétrir le pain. Les deux veuves le relèvent ; son sang couloit sur elles ; et tandis qu'elles s'occupoient à l'étancher avec leurs tabliers, il leur disoit : Et vous êtes leurs femmes, et vous me secourez ! Puis il défailloit, puis il revenoit, et disoit en soupirant : Que ne me laissoit-il ? Pourquoi s'en venir à Reims ? Pourquoi l'y laisser venir ?... Puis sa tête se perdoit ; il entroit en fureur ; il se rouloit à terre, et déchiroit ses vêtemens. Dans un de ces accès il tira son sabre, et il alloit s'en frapper ; mais les deux femmes se jettèrent sur lui, crièrent au secours ; les voisins accoururent. On le lia avec des cordes, et il fut saigné sept à huit fois ; sa fureur tomba avec l'épuisement de ses forces, et il resta comme mort pendant trois ou quatre jours, au bout desquels la raison lui revint. Dans le premier moment il tourna ses yeux autour de lui, comme un homme qui sort d'un profond

sommeil, et il dit : Où suis-je ? Femmes, qui êtes-vous ? La charbonnière lui répondit : Je suis la charbonnière. Il reprit : Ah ! oui, la charbonnière.... Et vous ?.... La femme d'Olivier se tut. Alors il se mit à pleurer ; il se tourna du côté de la muraille, et dit en sanglotant : Je suis chez Olivier... ce lit est celui d'Olivier.... et cette femme qui est là, c'étoit la sienne ! Ah !

» Ces deux femmes en eurent tant de soin, elles lui inspirèrent tant de pitié, elles le prièrent si instamment de vivre, elles lui remontrèrent d'une manière si touchante, qu'il étoit leur unique ressource, qu'il se laissa persuader.

» Pendant tout le temps qu'il resta dans cette maison, il ne se coucha plus. Il sortoit la nuit, il erroit dans les champs, il se rouloit sur la terre, il appelloit Olivier ; une des femmes le suivoit et le ramenoit au point du jour.

» Plusieurs personnes le savoient dans la maison d'Olivier ; et parmi ces personnes, il y en avoit de mal intentionnées. Les deux

veuves l'avertirent du péril qu'il couroit. C'étoit un après-midi ; il étoit assis sur un banc, son sabre sur ses genoux, les coudes appuyés sur une table, et ses deux poings sur ses deux yeux. D'abord il ne répondit rien. La femme Olivier avoit un garçon de dix-sept à dix-huit ans ; la charbonnière une fille de quinze. Tout à coup il dit à la charbonnière : La charbonnière, va chercher ta fille, et amène-la ici. Il avoit quelques fauchées de prés, il les vendit. La charbonnière revint avec sa fille : le fils d'Olivier l'épousa. Félix leur donna l'argent de ses prés, les embrassa, leur demanda pardon en pleurant ; et ils allèrent s'établir dans la cabane où ils sont encore, et où ils servent de père et de mère aux autres enfans. Les deux veuves demeurèrent ensemble ; et les enfans d'Olivier eurent un père et deux mères.

» Il y a à-peu-près un an et demi que la charbonnière est morte ; la femme d'Olivier la pleure encore tous les jours.

» Un soir qu'elles épioient Félix, car il

y en avoit toujours une des deux qui le gardoit à vue, elles le virent qui fondoit en larmes; il tournoit en silence ses bras vers la porte qui le séparoit d'elles, et il se remettoit ensuite à faire son sac. Elles ne lui dirent rien; car elles comprenoient de reste combien son départ étoit nécessaire. Ils soupèrent tous les trois sans parler : la nuit il se leva; les femmes ne dormoient point; il s'avança vers la porte sur la pointe des pieds. Là il s'arrêta, regarda vers le lit des deux femmes, essuya ses yeux de ses mains, et sortit. Les deux femmes se serrèrent dans les bras l'une de l'autre, et passèrent le reste de la nuit à pleurer. On ignore où il se refugia; mais il n'y a guère eu de semaines qu'il ne leur ait envoyé quelque secours.

» La forêt où la fille de la charbonnière vit avec le fils d'Olivier, appartient à un M. le Clerc de Rançonnières, homme fort riche, et seigneur d'un autre village de ces cantons, appellé Courcelles. Un jour que M. de Rançonnières ou de Courcelles,

comme il vous plaira, faisoit une chasse dans sa forêt, il arriva à la cabane du fils d'Olivier : il y entra ; il se mit à jouer avec les enfans, qui sont jolis ; il les questionna ; la figure de la femme, qui n'est pas mal, lui revint ; le ton ferme du mari, qui tient beaucoup de son père, l'intéressa ; il apprit l'aventure de leurs parens : il promit de solliciter la grace de Félix ; il la sollicita et l'obtint.

» Félix passa au service de M. de Rançonnières, qui lui donna une place de garde-chasse.

» Il y avoit environ deux ans qu'il vivoit dans le château de Rançonnières, envoyant aux veuves une bonne partie de ses gages, lorsque l'attachement à son maître et la fierté de son caractère l'impliquèrent dans une affaire qui n'étoit rien dans son origine, mais qui eut les suites les plus fâcheuses.

» M. de Rançonnières avoit pour voisin à Courcelles un M. Fourmont, conseiller au présidial de Lh.... Les deux maisons

n'étoient séparées que par une borne. Cette borne gênoit la porte de M. de Rançonnières, et en rendoit l'entrée difficile aux voitures. M. de Rançonnières la fit reculer de quelques pieds du côté de M. Fourmont; celui-ci renvoya la borne d'autant sur M. de Rançonnières, et puis voilà de la haine, des insultes, un procès entre les deux voisins. Le procès de la borne en suscita deux ou trois autres plus considérables. Les choses en étoient là, lorsqu'un soir M. de Rançonnières, revenant de la chasse, accompagné de son garde Félix, fit rencontre sur le grand chemin de M. Fourmont le magistrat, et de son frère le militaire. Celui-ci dit à son frère : Mon frère, si l'on coupoit le visage à ce vieux bouclà, qu'en pensez-vous? Ce propos ne fut pas entendu de M. de Rançonnières; mais il le fut malheureusement de Félix, qui, s'adressant fièrement au jeune homme, lui dit : Mon officier, seriez-vous assez brave pour vous mettre seulement en devoir de faire ce que vous avez dit? Au

même instant il pose son fusil à terre, et met la main sur la garde de son sabre; car il n'alloit jamais sans son sabre. Le jeune militaire tire son épée, s'avance sur Félix; M. de Rançonnières accourt, s'interpose, saisit son garde. Cependant le militaire s'empare du fusil qui étoit à terre, tire sur Félix, le manque; celui-ci riposte d'un coup de sabre, fait tomber l'épée de la main au jeune homme, et avec l'épée la moitié du bras: et voilà un procès criminel en sus de trois ou quatre procès civils; Félix confiné dans les prisons; une procédure effrayante; et, à la suite de cette procédure, un magistrat dépouillé de son état, et presque déshonoré, un militaire exclus de son corps, M. de Rançonnières mort de chagrin, et Félix, dont la détention duroit toujours, exposé à tout le ressentiment des Fourmont. Sa fin eût été malheureuse, si l'amour ne l'eût secouru. La fille du geolier prit de la passion pour lui, et facilita son évasion. Si cela n'est pas vrai, c'est du moins l'opinion publique. Il s'en est

allé en Prusse, où il sert aujourd'hui dans le régiment des gardes. On dit qu'il y est aimé de ses camarades, et même connu du roi. Son nom de guerre est *le Triste*. La veuve Olivier m'a dit qu'il continuoit à la soulager.

» Voilà, madame, tout ce que j'ai pu recueillir de l'histoire de Félix. Je joins à mon récit une lettre de M. Papin, notre curé : je ne sais ce qu'elle contient; mais je crains bien que le pauvre prêtre, qui a la tête un peu étroite et le cœur assez mal tourné, ne vous parle d'Olivier et de Félix d'après ses préventions. Je vous conjure, madame, de vous en tenir aux faits sur la vérité desquels vous pouvez compter, et à la bonté de votre cœur, qui vous conseillera mieux que le premier casuiste de Sorbonne, qui n'est pas M. Papin ».

Lettre de M. Papin, docteur en théologie, et curé de Sainte-Marie à Bourbonne.

J'IGNORE, madame, ce que M. le subdélégué a pu vous conter d'Olivier et de Félix, ni quel intérêt vous pouvez prendre à deux brigands, dont tous les pas dans ce monde ont été trempés de sang. La Providence qui a châtié l'un, a laissé à l'autre quelques momens de répit, dont je crains bien qu'il ne profite pas. Mais que la volonté de Dieu soit faite! Je sais qu'il y a des gens ici, et je ne serois point étonné que M. le subdélégué fût de ce nombre, qui parlent de ces deux hommes comme de modèles d'une amitié rare. Mais qu'est-ce aux yeux de Dieu que la plus sublime vertu dénuée des sentimens de la piété, du respect dû à l'église et à ses ministres, et de la soumission à la loi du souverain? Olivier est mort à la porte de sa maison, sans sacremens. Quand je fus appellé auprès de Félix chez les deux veuves, je n'en

pus jamais tirer autre chose que le nom d'Olivier; aucun signe de religion, aucune marque de repentir. Je n'ai pas mémoire que celui-ci se soit présenté une fois au tribunal de la pénitence. La femme Olivier est une arrogante qui m'a manqué en plus d'une occasion. Sous prétexte qu'elle sait lire et écrire, elle se croit en état d'élever ses enfans; et on ne les voit ni aux écoles de la paroisse, ni à mes instructions. Que madame juge, d'après cela, si des gens de cette espèce sont bien dignes de ses bontés! L'évangile ne cesse de nous recommander la commisération pour les pauvres; mais on double le mérite de sa charité par un bon choix des misérables, et personne ne connoît mieux les vrais indigens que le pasteur commun des indigens et des riches. Si madame daignoit m'honorer de sa confiance, je placerois peut-être les marques de sa bienfaisance d'une manière plus utile pour les malheureux, et plus méritoire pour elle.

Je suis avec respect, etc.

Madame de *** remercia M. le subdélégué Aubert de ses attentions, et envoya ses aumônes à M. Papin, avec le billet qui suit :

« Je vous suis très-obligée, monsieur, de vos sages conseils. Je vous avoue que l'histoire de ces deux hommes m'avoit touchée ; et vous conviendrez que l'exemple d'une amitié aussi rare, étoit bien fait pour séduire une ame honnête et sensible. Mais vous m'avez éclairée, et j'ai conçu qu'il valoit mieux porter ses secours à des vertus chrétiennes et malheureuses, qu'à des vertus naturelles et païennes. Je vous prie d'accepter la somme modique que je vous envoie, et de la distribuer d'après une charité mieux entendue que la mienne.

»J'ai l'honneur d'être, etc. ».

On pense bien que la veuve Olivier et Félix n'eurent aucune part aux aumônes de madame de ***. Félix mourut, et la pauvre femme auroit péri de misère avec

ses enfans, si elle ne s'étoit réfugiée dans la forêt chez son fils aîné où elle travaille, malgré son grand âge, et subsiste comme elle peut, à côté de ses enfans et de ses petits-enfans.

Et puis il y a trois sortes de contes.... Il y en a bien davantage, me direz-vous.... A la bonne heure.... Mais je distingue le conte à la manière d'Homère, de Virgile, du Tasse, et je l'appelle le conte merveilleux. La nature y est exagérée; la vérité y est hypothétique; et si le conteur a bien gardé le module qu'il a choisi, si tout répond à ce module, et dans les actions, et dans les discours, il a obtenu le degré de perfection que le genre de son ouvrage comportoit, et vous n'avez rien de plus à lui demander. En entrant dans son poëme, vous mettez le pied dans une terre inconnue, où rien ne se passe comme dans celle que vous habitez, mais où tout se fait en grand, comme les choses se font autour

de vous en petit.... Il y a le conte plaisant, à la façon de La Fontaine, de Vergier, de l'Arioste, d'Hamilton, où le conteur ne se propose ni l'imitation de la nature, ni la vérité, ni l'illusion; il s'élance dans les espaces imaginaires. Dites à celui-ci : Soyez gai, ingénieux, varié, original, même extravagant, j'y consens; mais séduisez-moi par les détails : que le charme de la forme me dérobe toujours l'invraisemblance du fond; et si ce conteur fait ce que vous exigez ici, il a tout fait.... Il y a enfin le conte historique, tel qu'il est écrit dans les Nouvelles de Scarron, de Cervantes, de Marmontel, etc.... Au diable le conte et le conteur historique! C'est un menteur plat et froid.... Oui, s'il ne sait pas son métier. Celui-ci se propose de vous tromper; il est assis au coin de votre âtre; il a pour objet la vérité rigoureuse; il veut être cru : il veut intéresser, toucher, entraîner, émouvoir, faire frissonner la peau et couler les larmes; effets qu'on n'obtient point sans éloquence et

sans poésie. Mais l'éloquence est une sorte de mensonge, et rien de plus contraire à l'illusion que la poésie ; l'une et l'autre exagèrent, surfont, amplifient, inspirent la méfiance. Comment s'y prendra donc ce conteur-ci pour vous tromper? Le voici : il parsèmera son récit de petites circonstances si liées à la chose, de traits si simples, si naturels, et toutefois si difficiles à imaginer, que vous serez forcé de vous dire en vous-même : Ma foi, cela est vrai ; on n'invente pas ces choses-là. C'est ainsi qu'il sauvera l'exagération de l'éloquence et de la poésie ; que la vérité de la nature couvrira le prestige de l'art, et qu'il satisfera à deux conditions qui semblent contradictoires, d'être en même temps historien et poëte, véridique et menteur. Un exemple emprunté d'un autre art, rendra peut-être plus sensible ce que je veux vous dire. Un peintre exécute sur la toile une tête ; toutes les formes en sont fortes, grandes et régulières ; c'est l'ensemble le plus parfait et le plus rare.

j'éprouve, en le considérant, du respect, de l'admiration, de l'effroi : j'en cherche le modèle dans la nature, et ne l'y trouve pas ; en comparaison tout y est foible, petit et mesquin. C'est une tête idéale, je le sens ; je me le dis.... Mais que l'artiste me fasse appercevoir au front de cette tête une cicatrice légère, une verrue à l'une de ses tempes, une coupure imperceptible à la lèvre inférieure, et, d'idéale qu'elle étoit, à l'instant la tête devient un portrait ; une marque de petite vérole au coin de l'œil ou à côté du nez, et ce visage de femme n'est plus celui de Vénus ; c'est le portrait de quelqu'une de mes voisines. Je dirai donc à nos conteurs historiques : Vos figures sont belles, si vous voulez ; mais il y manque la verrue à la tempe, la coupure à la lèvre, la marque de petite vérole à côté du nez qui les rendroient vraies ; et, comme disoit mon ami Cailleau, un peu de poussière sur mes souliers, et je ne sors pas de ma loge, je reviens de la campagne.

Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet,
Primo ne medium, medio ne discrepet imum.

HOR. *Art. poet.* v. 151.

Et puis un peu de morale après un peu de poétique, cela va si bien! Félix étoit un gueux qui n'avoit rien; Olivier étoit un autre gueux qui n'avoit rien : dites-en autant du charbonnier, de la charbonnière et des autres personnages de ce conte, et concluez qu'en général il ne peut guère y avoir d'amitiés entières et solides qu'entre des hommes qui n'ont rien : un homme alors est toute la fortune de son ami, et son ami est toute la sienne. De-là la vérité de l'expérience, que le malheur resserre les liens de l'amitié, et la matière d'un petit paragraphe de plus pour la première édition du livre de l'esprit.

NOTICE HISTORIQUE

SUR GESSNER.

NOTICE HISTORIQUE

SUR GESSNER.

On a dit et répété cent fois après Duclos, que la vie des hommes de lettres étoit dans leurs ouvrages, comme pour se dispenser d'entrer à leur égard dans des détails biographiques presque toujours ignorés et qu'on suppose peu intéressans. Cette proposition est, comme tant d'autres, susceptible d'être démontrée vraie ou fausse, suivant le sens qu'on attache aux expressions, et suivant le point de vue sous lequel la question s'envisage. Point de doute que les occupations paisibles, solitaires, uniformes de l'homme studieux, offrent rarement au biographe ces passions tumultueuses, ces événemens inattendus, ces catastrophes enfin seules capables d'intéresser le commun des lecteurs. Les productions de l'homme de génie forment tout

l'important, toutes les grandes époques de son histoire; et à cet égard la pensée de Duclos peut être vraie. Mais, d'un autre côté, considérons combien le tempérament, les occupations habituelles, les sociétés, enfin la position d'un homme, et en général sa situation physique, morale, politique, pécuniaire, etc. influent sur tout son être, et nous avouerons qu'on pourroit, au moins avec autant de raison, soutenir comme vraie la proposition inverse : *Les ouvrages de l'homme de lettres sont dans sa vie;* c'est-à-dire, parlant plus clairement, que ces ouvrages, leur genre de mérite particulier, leurs imperfections même et l'esprit général qu'on y voit régner, ont certainement pour première cause les événemens publics ou particuliers, extraordinaires ou communs, importans ou non, dans lesquels l'auteur figura soit comme témoin, soit comme acteur principal. Presque toujours ces ouvrages et ces événemens s'expliquent l'un par l'autre; et si leur rapprochement pré-

sente quelquefois des contradictions frappantes, ce n'est pour le lecteur philosophe qu'une source plus abondante d'observations neuves et intéressantes. Des détails circonstanciés sur la vie privée de tous nos écrivains célèbres seroient donc très-importans, et pour l'étude de l'homme en général, et pour l'intelligence de leurs ouvrages en particulier. Malheureusement, comme nous venons de le dire, ces détails sont presque toujours ignorés, soit parce que ces écrivains eux-mêmes, fidèles à ce précepte d'un ancien : *Cache ta vie*, ne nous ont pas mis à portée d'en connoître les particularités, soit parce que les historiens et les lecteurs ont tous la foiblesse commune de n'attacher de prix qu'aux grands événemens. Qu'il s'agisse de l'histoire d'un seul homme, ou qu'il s'agisse de celle d'un peuple, la manière de voir est la même ; on dédaigne de parler de celui qui, paisible et concentré, vit selon le vœu de la nature, et travaille en silence au perfectionnement de sa raison,

à l'affermissement de son bonheur; tandis que les exploits de la nation guerrière et ambitieuse, les agitations de l'homme du monde, tant de mouvemens bruyans et désordonnés, trouvent vingt historiens qui les détaillent, les préconisent, et mille lecteurs qui les admirent et s'en repaissent avidement *.

S'il est un écrivain dont on puisse desirer de connoître dans les plus grands détails la vie domestique, ou, pour mieux dire, la vie studieuse, c'est assurément Gessner. Il fut poëte, il fut peintre, il fut libraire, et de plus encore membre d'un conseil souverain dans sa patrie. Ce seul apperçu présente des rapprochemens rares sans doute, et le mérite reconnu de l'homme dont nous allons parler, ajoute à la curiosité qu'ils inspirent. A cet égard, Gessner a moins qu'un autre à se plaindre

* C'est ce qui fait dire à J. J. Rousseau, que *toutes nos histoires commencent où elles devroient finir.* (Emile, *livre 3.*)

de ses contemporains. Il a trouvé un historien exact, à-la-fois critique judicieux et écrivain élégant, dans un de ses compatriotes (M. Hottinguer), qui a publié sa Vie en un volume in-12 (Zurich, 1797). C'est à cet ouvrage intéressant, qui contient d'ailleurs des réflexions et des jugemens assez étendus sur les principaux écrits de Gessner, que nous renvoyons le lecteur. Ce qui va suivre n'en sera qu'un court extrait, dans lequel nous tâcherons cependant de faire entrer tous les traits caractéristiques et les anecdotes les plus piquantes.

Salomon Gessner naquit à Zurich le 1er avril 1730. Sa famille a produit plusieurs savans et écrivains en différens genres, qui ont honoré leur patrie. Quant à Gessner, sa première jeunesse ne donna pas de grandes espérances. Tenu de fréquenter les écoles publiques dans lesquelles l'instruction se bornoit à l'étude des langues grecque et latine, enseignées suivant

l'usage antique, c'est-à-dire, avec cette pédanterie roide et assommante, aussi étrangère au bon sens qu'à la science elle-même, il eut le bon esprit de n'y rien comprendre; et ses instituteurs s'accordèrent, comme de raison, à lui refuser toute disposition à l'étude et la plus mince capacité *.

Cependant, dès cette époque même, il montra des goûts et une tournure d'esprit d'après lesquels tout autre qu'un pédant auroit pu prévoir ce qu'il devoit être un jour. De bonne heure il montra d'abord un penchant décidé pour les arts d'imitation. Toutes ses heures de loisir, toutes celles qu'il pouvoit dérober à ses surveillans, étoient employées à modeler en cire toutes sortes d'images, des grouppes d'hommes

* Quelques lecteurs trouveront ce jugement sur l'ancien enseignement des langues grecque et latine trop cavalier peut-être; car enfin on les apprenoit au moins, et aujourd'hui l'on n'apprend plus du tout le grec qu'il seroit fort bon de savoir : et comment apprend-on le latin ?

et d'animaux, et d'autres figures encore. C'étoit pour cet objet qu'il réservoit chaque sou de ses épargnes.

Ensuite un hasard heureux ayant fait tomber entre ses mains l'histoire de Robinson Crusoé, il se prend de belle passion pour ce livre; il veut écrire aussi dans le même genre, et voilà déjà notre petit artiste devenu auteur. Les menaces, les corrections de toute espèce ne purent le détourner de ce travail bizarre, dont le résultat fut, dit-on, beaucoup de papier barbouillé. Il en brûla d'énormes liasses peu de temps avant sa mort; c'étoit autant de Robinsonnades dont les héros étoient tous, dit-on, de violens fumeurs, et sur la tête desquels l'auteur déchaînoit à plaisir les ouragans et les tempêtes.

Ce n'est pas tout. Si le jeune Gessner n'étoit qu'un idiot aux yeux de ses maîtres, ses camarades en jugeoient bien autrement, puisqu'il étoit l'ame de toutes leurs fêtes, et le président-né de tous leurs jeux. Une anecdote assez comique, qui se

rapporte à ce temps de sa vie, fera connoître à-la-fois la vivacité de son esprit, l'ascendant qu'il avoit su prendre sur ses camarades, et en même temps cette douceur aimable, cette bonté d'ame qui déjà le mettoient en butte à leurs espiégleries.

Une troupe d'enfans s'étoit réunie un soir chez le petit Gessner. L'idée leur vint tout à coup de s'armer, chacun de son mieux, de fusils, de bâtons, de pistolets, et de faire ainsi, dans les rues du voisinage, une procession militaire. Gessner fut choisi pour en être le chef. Jouissant déjà dans la plus douce confiance de tout l'honneur qu'il alloit se faire à lui-même, il marche fièrement à la tête de sa petite troupe de héros. Ses yeux étoient fort occupés à regarder les fenêtres des maisons devant lesquelles il passoit : ses petits pieds l'étoient encore davantage ; pour prendre le pas d'ordonnance, il les levoit jusqu'à la moitié du corps. On passe par une des principales rues de la ville au moment où plusieurs servantes étoient ras-

semblées autour d'une fontaine. Gessner, qui se félicitoit du nouveau théâtre où sa gloire alloit briller, porte sa poitrine en avant, et recueille toutes ses forces pour se donner l'air vraiment martial. Il remarque avec plaisir sur le visage de ses spectatrices un sourire d'approbation. Mais tout à coup se trouvant plus près d'elles, ce sourire, à sa grande surprise, se change en éclats de rire, et sans qu'il ait encore eu le temps d'en pénétrer la cause, il entend qu'on y répond, à quelque distance derrière lui, par des éclats encore plus bruyans. Il se tourne alors, et voit que sa petite troupe, qu'il croyoit sur ses talons, étoit restée considérablement en arrière. Ces fripons d'enfans avoient observé que leur capitaine, enivré de la dignité de son poste, avoit entièrement oublié ses soldats, et trouvèrent fort gai de se rappeller de cette manière à sa mémoire *.

* L'historien de Gessner, que nous ne faisons que copier ici, a rapporté le pendant de cette anecdote

Son incapacité reconnue dans les études scolastiques détermina son père à le placer chez un de ses parens, ministre d'une cure à Berg, petit village des environs de Zurich. Cet homme à-la-fois instruit, doux et facile, prit une méthode tout opposée à celle des premiers instituteurs de Gessner. La beauté de cette campagne, une des plus agréables des environs, la douceur de son nouveau maître, ses liaisons avec son fils, jeune homme d'une grande espérance, opérèrent un changement total dans les dispositions du jeune Gessner, sans que

---

dans la feuille périodique de Berlin (avril 1788), d'après le récit même de Gessner. « Il voulut aller un » jour à une revue de nos milices. Ses jeunes amis, » déjà rassemblés sur la place d'armes, le voient arri- » ver de loin armé de toutes pièces. A l'aspect d'un » si doux et si paisible guerrier, ils ne peuvent s'em- » pêcher de rire aux éclats. Gessner soupçonne d'abord » quelque bévue de sa part; pour la réparer de son » mieux, il porte au plus vîte son fusil de l'épaule » gauche sur l'épaule droite, et n'est pas médiocre- » ment surpris, de ce que la risée n'en devient que » plus vive et plus universelle ».

néanmoins il pût surmonter le dégoût qu'il avoit conçu pour l'étude des langues mortes, dont il ne put acquérir encore qu'une connoissance superficielle. Mais ce fut là qu'il eut l'occasion de lire les ouvrages de Brock, poëte allemand, qui a écrit des pastorales maintenant fort oubliées. Cette lecture fit sur l'esprit du jeune homme la plus vive impression, et ce fut elle sans doute qui, jointe à l'influence du beau séjour qu'il habitoit, décida pour la vie de son talent et de ses goûts. Son cher Brock à la main, il se déroboit à tous les yeux dans un bosquet éloigné qui étoit devenu sa retraite favorite ; et quoique dans la suite son goût épuré lui ait fait sentir tous les défauts de ce Brock qu'on ne lit plus aujourd'hui, cet auteur lui fut toujours cher, et il le relisoit de temps en temps avec plaisir.

A tous ces stimulans se joignoit encore la société journalière d'une jeune personne de son âge, la fille de son hôte. Sa douceur et ses charmes naissans ne tardèrent pas à

faire impression sur le cœur de Gessner. Il n'en falloit pas tant pour faire de lui un poëte; aussi le fut-il bientôt. Un grand nombre d'essais poétiques, fables, contes, chansons anacréontiques, appartiennent à cette époque de sa vie; mais le style de ces écrits et les fautes d'orthographe dont ils fourmillent, décèlent encore une éducation bien négligée.

Après avoir passé deux années dans ce séjour de paix et de bonheur, Gessner fut rappellé dans la maison paternelle. Son père étoit libraire, et avoit un commerce actif et étendu. Il destina son fils à cette profession, et le jeune homme n'y répugna pas, pensant plutôt sans doute aux livres qu'il auroit le plaisir de lire qu'à ceux qu'il pourroit vendre. Quoi qu'il en soit, Gessner à Zurich ne tarda pas à se lier avec les jeunes gens les plus distingués et les plus instruits de la ville. Il avoit alors environ vingt ans, et c'est à cette seconde époque de son talent poétique qu'il faut rapporter un assez grand nombre de poésies du même

genre que les premières. On y trouve un ton plus mâle, un esprit plus mûr; mais les négligences de style et de versification, les fautes d'orthographe sur-tout y sont très-fréquentes. On a peine même à le concevoir. De tous ces morceaux, au surplus, il n'y en a qu'un seul qu'il ait daigné conserver dans le recueil de ses Œuvres.

A la passion enfantine qu'il avoit eue pour modeler en cire, avoit succédé le goût du dessin. Ce ne fut pendant longtemps qu'un penchant pour l'imitation, sans plan, sans choix décidé; enfin une circonstance particulière le détermina à s'y vouer entièrement.

En l'année 1749, son père le plaça à Berlin, dans la maison d'un libraire célèbre, pour s'y préparer à l'état auquel on le destinoit. Son nouveau maître le traitant en garçon de boutique, ne l'employoit qu'à faire des ballots, ranger des paquets; et l'on juge combien ces occupations devoient déplaire au poëte-apprentif. Sa mal-adresse et son inaptitude pour toute occupation

purement mécanique; d'un autre côté, le brillant spectacle d'une grande capitale, sur-tout les visites fréquentes de ses jeunes compatriotes, le portoient sans cesse à de nouvelles distractions. Gessner ne tarde pas à prendre son parti. Il quitte son maître brusquement, loue un appartement dans la ville, et se livre sans inquiétude à son penchant pour les beaux-arts et à son goût pour la société.

L'illusion ne dura pas long-temps. Gessner, sans argent, cherche dans sa tête le moyen de se tirer d'affaire, et quand il croit l'avoir trouvé, il se renferme dans sa chambre. Après quelques semaines de retraite, il va trouver le peintre de la cour, Hempel, dont il avoit recherché et obtenu l'amitié; il le prie de le suivre dans son logis: tous les murs de sa chambre étoient tapissés de paysages qu'il venoit de peindre. Là, il supplie, il conjure Hempel, au nom de l'amitié, de vouloir bien lui dire si, d'après ces essais, il le juge capable d'atteindre un degré de l'art qui, non-

seulement puisse lui assurer de quoi vivre, mais encore de l'estime et de la considération. Il étoit décidément résolu, plutôt que d'acheter les secours de sa famille par une nouvelle soumission à ses premières chaînes, de se dévouer tout entier à la pratique de l'art, et d'entreprendre dans cette vue un voyage en Hollande. Hempel considère long-temps ces tableaux avec une attention muette. Ses regards tendus et les mouvemens de sa tête sembloient exprimer une espèce de surprise, dont Gessner n'attendoit pas l'explication sans la plus vive inquiétude. L'artiste enfin lui demanda sur quels originaux il avoit donc travaillé. Notre jeune homme l'assura que tout étoit de son invention, et lui dit en même temps combien il étoit malheureux de ce que ses tableaux ne vouloient absolument pas sécher. C'est qu'il n'avoit pas broyé ses couleurs avec de l'huile de lin, mais avec de l'huile d'olive. Hempel fit un grand éclat de rire, et lui dit : « Allons, je vois qu'il n'y a pas long-

temps que vous faites le métier. Mais un commençant qui ne sait pas même de pareils détails et compose de tels ouvrages, que ne nous montrera-t-il pas dans une dixaine d'années » ?

Cependant Gessner ne fut point forcé d'employer cette ressource. Réconcilié avec ses parens, il obtint même la permission de prolonger son séjour à Berlin, et d'en profiter à sa fantaisie. Il goûta les plaisirs de la vie et les amusemens du grand monde avec la vivacité d'un jeune homme; mais sans perdre de vue un but plus noble, ni renoncer à ses premiers goûts. Il se lia avec des artistes, des hommes de lettres, entre autres avec le poëte Ramler. Ce fut ce Ramler, connu par la sévérité de ses critiques, que Gessner prit pour juge de ses essais poétiques, et qui, blessé des négligences de versification, des discordances qui lui blessoient l'oreille presque à chaque mot, lui conseilla de refondre ses vers en une prose élégante, harmonieuse. Gessner suivit ce conseil, et,

à en juger par le succès, il eut raison sans doute. Mais comment put-il ainsi secouer impunément une chaîne dont on n'a fait grace à nul autre poëte après lui? Le génie de la langue allemande, que nous ne connoissons que très-imparfaitement, et d'autres circonstances encore, peuvent sans doute expliquer ce phénomène.

De Berlin, Gessner alla à Hambourg. Il s'y lia intimement avec Hagedorn, alors le patriarche de la poésie allemande; et celui-ci l'introduisit dans les meilleures sociétés. Ces voyages, ces liaisons étroites avec ce que l'Allemagne offroit de plus instruit et de plus aimable, durent alors, autant que l'art et l'étude même, donner à Gessner ce goût plus sûr, plus épuré, cette espèce de poli sans lequel un ouvrage même de génie ne peut s'assurer un succès durable. A cette époque Gessner avoit donc beaucoup acquis. Aussi nous avons cru devoir nous étendre un peu sur ces premiers événemens de sa vie, comme étant, par leur influence sur toute

sa durée, les plus importans à connoître en détail.

L'historien que nous suivons pas à pas, observe que quand Gessner revint dans sa patrie, et qu'il y publia ses premiers ouvrages, ce moment étoit précisément le plus favorable, et pour développer son génie, et pour fonder sa réputation. C'étoit l'âge d'or de la poésie allemande. Klopstock, Ramler, Wieland, et d'autres encore, parurent presque à-la-fois en peu d'années, et l'enthousiasme étoit plus vif à Zurich que par-tout ailleurs. Klopstock, qui y séjourna quelque temps, y fit tourner toutes les têtes. Wieland, qui lui succéda, renouvella le délire poétique des Zuriquois, et plus encore des Zuriquoises; et cette disposition générale fit même naître d'étranges ridicules dont Gessner profita sans les partager. Il débuta, en 1753, par le poëme de la Nuit, qui ne fit pas beaucoup de sensation. Le roman de Longus, traduit par Amiot, lui donna ensuite l'idée de son Daphnis, qui parut en 1754.

A juger par l'épître dédicatoire, et plus encore par l'expression vive du sentiment qu'on trouve dans ce poëme, ce fut l'amour qui l'inspira dans la composition de ce petit ouvrage. « Si l'on trouve, dit-il à mademoiselle de ***, l'amour représenté d'après la nature, c'est à vous seule que je le dois! Quand je pensois à Phyllis, je pensois à vous, et j'étois moi-même Daphnis ». Il finit en lui disant, qu'une épître dédicatoire vaut au moins cent baisers.

L'historien de Gessner ne nous donne aucun détail sur la liaison mystérieuse que suppose une pareille dédicace; il n'en fait même aucune mention. Quoi qu'il en soit, Daphnis n'eut pas un grand succès en Allemagne. A Zurich, il fut goûté des femmes, et valut à Gessner la réputation de bel-esprit. Enfin, en 1756, parut un premier recueil d'Idylles qui fixa l'opinion publique sur son compte. La Mort d'Abel suivit de près. Cet ouvrage, qui trouva des juges sévères en Allemagne, obtint en France le plus brillant succès,

et ce succès, en y faisant connoître le nom de l'auteur, et assurant sa célébrité, contribua plus que toute autre chose à diriger l'attention des lecteurs français sur les autres poëtes allemands qu'ils connoissoient à peine de nom. On observe même, comme une singularité des plus remarquables, que Gessner, à la différence des autres poëtes qui n'acquièrent de la célébrité chez les étrangers qu'après avoir excité long-temps l'attention de leur patrie; Gessner, dis-je, sous plusieurs rapports méconnu de ses concitoyens, vit l'éclat de sa gloire se répandre de la capitale de la France dans son propre pays et dans toute l'Europe. Pour nous, nous faisions alors si peu de cas des poëtes allemands, que M. Huber, qui, le premier, nous fit connoître Gessner, en traduisant la Mort d'Abel, eut beaucoup de peine à décider l'imprimeur Hardy à s'en charger. On ne se promettoit rien de bon d'un poëme venu de la Suisse. L'ouvrage, quand il fut imprimé, fourmilloit de fautes, et

Hardy comptoit si peu sur le débit de son édition, qu'il se refusa même à la petite dépense d'un *errata* que le traducteur demandoit avec instance. Cette même édition, si fautive, fut épuisée en moins de quinze jours.

Ce fut en 1762 que Gessner donna la première édition de ses Œuvres en quatre volumes, dont le dernier contenoit des morceaux absolument neufs; savoir, quelques Idylles, le Premier Navigateur, le drame d'Éraste et celui d'Evandre. Puis il laissa passer un assez grand nombre d'années sans songer à se rappeller au public. Ce ne fut qu'en 1772 que parut le second recueil de ses Idylles avec sa Lettre sur le Paysage. Le sort de ces nouvelles Idylles fut encore plus heureux que celui des premières, et c'est depuis cette époque que Gessner jouit en France de la réputation d'un auteur classique.

Suivons-le maintenant dans une autre carrière; considérons-le comme artiste. Dans l'intervalle de dix à douze ans qui

s'écoula entre le Premier Navigateur et ses dernières Idylles, son goût pour le dessin et la gravure repris et quittés tour-à-tour, étoit devenu une véritable passion qui le maîtrisoit entièrement ; et voici ce qui en fut l'occasion.

Il avoit acquis sa trentième année sans grand souci de l'avenir, se faisant du dessin et de la gravure à l'eau-forte un simple amusement. Il fit à cette époque la connoissance d'un homme (M. Heidegguer), qui, amateur et connoisseur comme lui, possédoit de plus une collection précieuse de tableaux, gravures et dessins. Gessner, que ces objets attiroient fréquemment dans le cabinet de M. Heidegguer, ne tarda pas à gagner son amitié, ensuite celle de son fils. Sa fille enfin, jeune, aimable et belle, acquit bientôt sur son cœur un autre empire. Mademoiselle Heidegguer n'étoit pas riche; Gessner fut long-temps à vaincre la résistance de ses parens; enfin la médiation d'amis zélés vainquit les difficultés, et il épousa sa maîtresse.

L'illusion de l'amour ne fit pas taire la voix de la prudence. Il vouloit, sans être à charge à ses parens, se procurer une existence honnête : après s'être consulté avec son épouse, il crut pouvoir recourir aux arts dont il n'avoit fait jusqu'alors qu'un amusement, et dont il se fit depuis une occupation sérieuse. On a vu plus haut de quelle application il étoit capable dans ce genre d'études ; lui-même, dans sa Lettre sur le Paysage, a rendu compte de ses premiers travaux, de ses erreurs, et de la méthode qu'il a suivie. Il suffira de dire ici que l'amour de l'art occupoit son ame toute entière, et d'en rapporter quelques traits aussi aimables que touchans. Ses amis le voyoient souvent aux promenades arrêter son attention sur des objets qu'eux remarquoient à peine. Souvent il cueilloit la plante qu'il croyoit pouvoir placer heureusement. Souvent il remportoit avec lui la pierre dont les fragmens lui représentoient, sur une plus petite échelle, quelques beaux morceaux de rocher. Dans une

maladie dangereuse, le peu de lumière qu'on laissoit pénétrer dans sa chambre favorisant les illusions du clair-obscur, il faisoit servir les plis de ses draps à ses études; les arrangeant tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, il disoit à son épouse, assise près de lui : « Regarde les belles masses de rochers que voilà » !

On juge qu'avec de pareilles dispositions et une persévérance dont il est difficile de se faire une idée, les progrès durent être d'une rapidité surprenante, et ils le furent aussi. Cependant il avoit de sombres instans où son courage l'abandonnoit entièrement. Dans ces momens il tomboit dans l'abattement le plus profond; tout ce que pouvoient lui dire son épouse et ses amis devenoit inutile. Il avoit beau voir qu'on lui payoit chèrement ses tableaux, qu'on les lui enlevoit, pour ainsi dire, aussi-tôt qu'ils étoient achevés, le sublime idéal, toujours présent à sa pensée, lui montroit un terme qu'il désespéroit de jamais atteindre. Il falloit dans ce

cas l'abandonner à lui-même, le laisser exhaler son chagrin en silence. Puis bientôt reprenant confiance dans ses forces, son courage se relevoit, et il retrouvoit son talent. C'est ainsi qu'après un long intervalle de découragement, prenant un matin le thé avec sa femme, ses regards se fixèrent par hasard sur un de ses tableaux dans lequel un grouppe de satyres et de jeunes bergers danse à l'entrée d'une grotte ombragée de vignes; son œil parut enfin s'éclaircir, et le retour soudain de sa bonne humeur s'annonça par cette vive apostrophe : « Eh! vois donc ces folâtres enfans; ils dansent toujours ».

Mais ce n'est pas tout encore. Nous avons dit que Gessner fut libraire de profession; et cette circonstance est faite aussi pour piquer la curiosité du lecteur. Le contraste que présente la qualité de libraire avec celle de peintre et de poëte, disparoîtra bientôt, quand on saura que Gessner ne fut jamais réellement libraire que de nom. C'étoit, comme nous l'avons dit, la pro-

fession de son père, et, en quelque sorte, de sa famille. De cinq maisons d'imprimerie et librairie qui étoient à Zurich, deux étoient occupées par des Gessner, l'une sous le nom des frères Gessner, l'autre sous le nom d'Orell, Gessner et compagnie. C'est dans cette dernière qu'étoit notre auteur, qui d'ailleurs ne se rendoit personnellement utile à ses associés qu'en les secondant par ses avis, et quelquefois ornant de fleurons les frontispices des livres curieux qui sortoient de son imprimerie. Ses associés étoient d'autant plus disposés à lui sauver l'ennui des détails, que sa respectable épouse y donnoit elle-même ses soins, et long-temps même en soutint seule le pénible fardeau.

Une aisance honnête fut le prix de leurs travaux et d'une conduite si sage. Gessner fut tant qu'il vécut le centre autour duquel se rassembloit tout ce que Zurich possédoit et possède encore d'hommes d'esprit, de connoisseurs, d'amis de la raison et de la vertu. Il y avoit deux soirées dans la

semaine où sa maison étoit le rendez-vous des magistrats, des savans, des artistes. Après les premières années de son mariage, il passoit l'été dans une maison de campagne qu'il avoit louée au bord de la Limmat, au-dessus de la ville et dans une situation ravissante. Dans les derniers temps, il occupoit une demeure simple et commode au milieu de la forêt, le Shilwald, dont il étoit inspecteur. C'est là que ses vrais amis l'alloient chercher et partageoient son bonheur.

Telle fut la vie de ce poëte des graces, de ce peintre de la nature, de ce citoyen philosophe et paisible, qui, content de sa destinée, ne la desira jamais plus brillante. Lors de la vive sensation que ses ouvrages excitèrent en France, la duchesse de Choiseul lui fit proposer de venir à Paris, où il eût été facile de le fixer par quelque emploi honorable. Gessner répondit qu'il étoit attaché à sa patrie, à son commerce, et que sa reconnoissance pour la duchesse seroit la même, si les bienfaits qu'elle daignoit lui

offrir se répandoient sur son traducteur.

Tout ce que nous venons de dire de Gessner suffit pour faire juger de son caractère, et y distinguer deux traits principaux, la douceur avec la simplicité, ou, pour mieux dire, la bonhomie. Cette dernière qualité suppose la modestie ; aussi Gessner en fut-il un modèle. Il ne parloit guère de ses écrits, ou plutôt il n'en parloit point, même lorsque l'occasion s'en présentoit, sans qu'il l'eût cherchée. M. Hottinguer qui étoit intimement lié avec sa famille, et qui le voyoit très-souvent, déclare formellement qu'il ne se rappelle pas l'en avoir entendu parler même une seule fois ; enfin l'on rapporte qu'une personne de distinction avoit autrefois fait un voyage avec lui sans se douter qu'elle étoit avec un des hommes qui faisoit le plus d'honneur à l'Allemagne.

Au surplus, cette réserve extraordinaire pouvoit avoir aussi pour cause sa timidité naturelle, une espèce de défiance dans la rectitude de ses lumières, et sur-tout une

certaine lenteur de conception qui ne lui permettoit pas de classer rapidement ses idées et de les développer sans peine. Il ne fut pas plutôt parvenu à l'âge requis par la loi, qu'il fut élu membre du petit conseil; et, certes, on a eu grand tort de regarder comme une marque d'indifférence pour la patrie le silence qu'il gardoit le plus souvent dans les délibérations. Cette ame pure, expansive et tendre, étoit aussi celle d'un citoyen zélé, d'un ardent ami de l'humanité, prêt à s'enflammer au besoin pour des intérêts si grands et si chers. Nous nous croirions coupables, et notre travail bien imparfait, si nous négligions de présenter Gessner sous ce nouveau point de vue. Un seul trait va mettre le lecteur à portée de l'apprécier à cet égard; nous ne pouvons trop nous étonner que son historien l'ait passé sous silence.

Vers 1763, une société s'établit au petit lieu de Schinznach, dans le canton de Berne. Le but de cette institution n'étoit pas, comme en Italie et même en France

à cette époque, de faire assaut d'esprit, en multipliant le nombre des pièces de vers et des bagatelles littéraires. Ce but étoit de présenter aux Treize Cantons une histoire politique et morale de leur pays depuis la confédération qui a brisé leurs fers. Pour répondre à cette idée patriotique, il falloit des hommes qui fussent à-la-fois gens de lettres et citoyens. Gessner fut un des premiers qu'on jugea digne d'y concourir. Une circonstance bien triste pour les nouveaux académiciens accompagna la fondation de cette société respectable. M. de Balthazar, membre du conseil de Lucerne, qui en avoit donné l'idée, et qui en conséquence en avoit été nommé président, reçut un soir la nouvelle de cet honneur, et mourut le lendemain. Mais dans ce court espace de temps, ce citoyen zélé fait un petit mémoire qu'il intitule *les derniers vœux d'un Patriote helvétique*. Ce mémoire est lu dans la première assemblée comme on lit dans une famille le testament d'un père adoré, et Gessner y fait

une réponse digne de lui. Il annonce que les vœux du *patriote* seront remplis par les avantages qui résulteront du nouvel établissement. « Les confédérés, ajoute-t-il, ne seront plus étrangers les uns aux autres. La défiance et les préjugés tomberont; rien ne pourra désormais nous faire oublier que nous participons tous à un bonheur dont la durée dépend de l'amitié commune. Plus ce sentiment aura de force et d'étendue, plus il perfectionnera notre bien-être général et particulier. On s'assistera dans l'infortune, comme des frères vertueux assistent leur frère infortuné : tout ce qu'il y a d'utile et de beau dans la société des hommes se répandra, comme un jour d'été fertile en bénédictions, sur nos vallons et sur nos montagnes ». Qui ne reconnoît là Gessner*?

*Nous tirons ce trait intéressant, et quelques autres encore rapportés ci-dessus, d'une notice historique en forme de lettre qui se trouve en tête d'un recueil intitulé : *Œuvres choisies de Gessner, traduites en vers français par nos meilleurs poëtes*, etc. (Paris, 1774.)

Gessner n'avoit aucune prétention au savoir. Ses connoissances les plus solides et les plus profondes étoient relatives à l'art de la peinture et de la poésie ; il avoit lu quelques poëtes latins en original, les autres dans la traduction française. Quant aux poëtes grecs, il les lisoit plus volontiers dans la traduction latine, et Homère dans la traduction allemande de Damm. La simplicité enfantine de l'honnête Damm lui retraçoit mieux, disoit-il, la simplicité mâle de l'Homère grec que les imitations précieuses des traducteurs plus modernes. Mais un livre dont il ne pouvoit se rassasier, et qu'il relisoit une fois tous les ans, c'est Don-Quichotte.

Ajoutons un dernier trait à cette esquisse, et ce ne sera pas le moins saillant. Cette

---

M. Hottinguer parle de cette biographie dans une note de son ouvrage, et y relève avec humeur quelques inexactitudes peu importantes. Il n'eût pas manqué de taxer de fausseté le fait relatif à la société de Schinznach, si ce fait eût été seulement hasardé. Son silence, à cet égard, est donc une preuve que le fait est exact.

bonté d'ame, cette simplicité charmante, cette modestie si craintive, s'allioient dans le même homme à une gaîté naturelle et vive, qui le tenoit presque toujours disposé à rire, à faire même ce qu'on appelle des pasquinades, des folies. Dans une de ses lettres, il se peint lui-même comme un ami de cette gaîté franche qui s'accorde si bien avec la vertu. En un mot, Gessner étoit, quand il le vouloit, le bouffon le plus plaisant, le plus original qu'on puisse voir. Pendant son séjour à Berlin, il avoit contracté une liaison étroite avec Dancourt, l'arlequin du théâtre français de cette ville. Ils se virent bientôt journellement sans pouvoir, dit l'historien de notre auteur, *se rassasier de rire*. Une dernière anecdote sur ces joyeux amis va les peindre tous deux à-la-fois.

Quand Gessner quitta Berlin et qu'il fallut se séparer, leurs pleurs coulèrent en abondance, bien persuadés que de leur vie ils ne riroient plus ensemble. Le hasard les servit mieux qu'ils n'osoient l'espérer.

En passant à Strasbourg, Gessner alla au spectacle. Lorsqu'Arlequin parut sur la scène avec son masque, les premiers sons de sa voix le frappèrent, il crut entendre Dancourt. Il pensa d'abord que ce n'étoit qu'une illusion. Sa surprise augmentoit cependant à chaque parole, et le fit avancer insensiblement quelques pas hors de la coulisse, derrière laquelle il étoit venu se placer pour observer de plus près. A peine Dancourt l'eut-il apperçu, qu'oubliant son rôle, il courut se jetter à son cou, et l'étouffa presque dans ses embrassemens. « Ah! vous voilà donc, mon cher Gessner; comment va » ? Gessner, à qui cette embrassade dut paroître un peu déplacée, jugea pourtant à propos de se prêter à la circonstance. Les spectateurs en rirent beaucoup.

Croira-t-on enfin que cet homme qui nous a peint la belle nature dans ses plus légers détails, les charmes de l'innocence et de la vertu dans leurs nuances les plus délicates, étoit doué du tact le plus fin

pour saisir tous les genres de ridicule, du talent le plus rare pour les imiter et en offrir ce qu'on appelle la charge? Ses écrits offrent peu de traces de ce *vis comica*, et ne peuvent guère donner l'idée d'un talent si extraordinaire dans un homme de cette trempe, talent d'ailleurs très-réel, et dont tous les amis de Gessner s'accordent à raconter des merveilles. Cependant, même en ce genre, il n'improvisoit guère; il s'éloignoit toujours quelques momens du cercle pour composer son rôle; mais lorsqu'il reparoissoit, un trait n'attendoit pas l'autre; et comme il y joignoit une décomposition de visage, une action mimique adaptée à ses discours de la manière la plus étonnante, personne n'y pouvoit tenir. On pâmoit, on étouffoit, on se rouloit par terre, et il avoit long-temps cessé de parler que ses auditeurs ne pouvoient revenir encore de la folle gaîté dont il les avoit enivrés.

Eh bien! dans ces folies même, c'étoit encore Gessner. Ce n'est guère que dans

sa première jeunesse qu'il exerça fréquemment ce talent si rare, et ce fut toujours dans un cercle resserré d'amis choisis. Plus avancé en âge, il falloit le presser, l'exciter, et souvent le tourmenter au point qu'il se trouvoit dans l'exacte situation du Médecin malgré lui. D'un autre côté, cet homme, pour qui le plus léger travers, la nuance de ridicule la plus fugitive ressortoit sur le champ, ne se permit jamais, dans ses actions, ni dans ses propos, de faire à qui que ce soit, non pas une offense, mais même la moindre peine, la plus légère malice. Jamais aucun trait de satire n'a souillé sa plume ; les torts de la foiblesse n'étoient rien à ses yeux ; c'étoit toujours dans le sens le plus favorable qu'il interprétoit les discours, et il montroit pour les étrangers, pour les personnes qu'il connoissoit peu, la complaisance la plus prévenante, les égards les plus délicats.

Une attaque d'apoplexie termina trop tôt, mais doucement, son heureuse car-

rière, le 2 mars 1787. Une épouse, trois enfans, une sœur chérie et digne de l'être, ses amis, ses concitoyens, tous eurent à pleurer sa perte. Quelques-uns même de ces derniers érigèrent à sa mémoire un monument qui orne encore, au confluent de deux petites rivières, la plus belle et la plus fréquentée des promenades de Zurich.

FIN.

Je déclare que mon intention formelle est de conserver la propriété des gravures qui décorent cette édition, et dont les dessins restent entre mes mains. J'ai rempli les conditions prescrites par la loi du 17 juillet 1793; et sous la sauve-garde de cette loi, je m'oppose à ce que qui que ce soit copie tout ou partie de ces gravures, soit du même format, soit en plus grande ou en plus petite forme.

Paris, le 24 Brumaire an VII.

ANT. AUG. RENOUARD.

TABLE.

ÉVANDRE et Alcimne, pastorale. . . page 3
Eraste. 95
La Jambe de bois, conte. 155
Le Bain. 164
La Femme. 168
L'Homme. . . . . ibid.
Dialogue. 169
Les Pigeons. 171
Le Soupçon. . . . . ibid.
Avertissement de Gessner. 175
Entretien d'un père avec ses enfans, ou du danger de se mettre au-dessus des loix. 179
Les deux Amis de Bourbonne. 228
Notice historique sur Gessner. 259

FIN DE LA TABLE.

5 pp.
1 port.

SPECIAL
88-B
15222
V4
UNIVERSITY CENTER
LIBRARY